Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- [ ] Coloured covers/ Couverture de couleur
- [ ] Covers damaged/ Couverture endommagée
- [ ] Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée
- [ ] Cover title missing/ Le titre de couverture manque
- [ ] Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur
- [ ] Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- [ ] Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur
- [ ] Bound with other material/ Relié avec d'autres documents
- [ ] Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distortion le long de la marge intérieure
- [ ] Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- [ ] Coloured pages/ Pages de couleur
- [ ] Pages damaged/ Pages endommagées
- [ ] Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées
- [x] Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- [ ] Pages detached/ Pages détachées
- [x] Showthrough/ Transparence
- [ ] Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression
- [ ] Includes supplementary material/ Comprend du matériel supplémentaire
- [ ] Only edition available/ Seule édition disponible
- [ ] Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/ Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.
- [x] Additional comments:/ Commentaires supplémentaires: Pagination irrégulière : [1] - 29, 50-59, 40-140 p.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
					✓						

D

É

Can. Traill, Catharine P. S.

LES FORÊTS

2

INTÉRIEURES

DU CANADA,

LETTRES

ÉCRITES PAR LA FEMME D'UN OFFICIER ÉMIGRANT

(Madame ~~Moodie~~ Traill.)

SUR LA VIE DOMESTIQUE DES COLONS AMÉRICAINS.

PARIS,

L. CURMER, ÉDITEUR,

49, RUE DE RICHELIEU, AU 1er.

M DCCCXLIII.

543.

Paris. Imp. d'A.-T. Baxton et comp., rue Montmartre, 161.

LES FORÊTS

INTÉRIEURES

DU CANADA.

LETTRE PREMIÈRE.

DÉPART DE GREENOCK SUR LE BRICK LE LAURIER. — ARRANGEMENT DU VAISSEAU. — LE JEUNE PASSAGER. — ASPECT DE LA MER. — MANQUE D'OCCUPATION ET D'AMUSEMENT. — LE CHARDONNERET DU CAPITAINE.

Du brick *le Laurier*, 18 juillet 1832.

Je n'ai reçu votre dernière et affectueuse lettre, ma tendre mère, que quelques heures avant notre départ de Greenock. Comme vous m'y exprimez le désir que je vous donne le détail entier de notre voyage, je commencerai du moment de notre embarquement, et j'écrirai selon que mon inclination m'y portera. Au lieu d'avoir à vous plaindre du laconisme de mes lettres, je crains que vous ne les trouviez trop prolixes.

Après bien des retards et des désappointements, nous sommes enfin parvenus à obtenir passage sur un vaisseau bon voilier, *le Laurier*, de Greenock, et des vents favorables nous portent maintenant avec rapidité à travers l'Atlantique.

Le Laurier n'est point un vaisseau destiné à recevoir des passagers, chose que je considère comme un avantage; car ce que nous perdons en amusement et en variété, nous le gagnons assurément en commodité. La grande cabine est agréablement arrangée; je jouis du luxe (et c'en est un en comparaison des lits étroits de la cabine commune) d'un beau sofa orné de draperies cramoisies. La cabine de service ou commune est aussi à notre usage. Nous avons payé chacun quinze livres sterling (375 fr.) pour notre passage jusqu'à Montréal. C'est un prix élevé; mais toute dépense est comprise, et d'ailleurs, nous n'avions pas le choix. Le seul autre vaisseau alors prêt à partir pour le Canada était un *vaisseau de passagers*, qui, pour parler littéralement, fourmillait

d'émigrants dont presque tous appartenaient aux plus pauvres classes des montagnards.

Les seuls passagers à bord du *Laurier*, outre nous-mêmes, sont le neveu du capitaine, joli garçon aux cheveux dorés, âgé d'environ quinze ans, qui gagne son passage par son travail, et un jeune homme qui se rend en qualité de commis chez un négociant de Québec. Il paraît trop préoccupé de ses propres affaires pour être très communicatif; il se promène beaucoup, parle peu et lit encore moins; mais souvent il s'amuse à chanter tout en arpentant le pont, *Home, sweet home* (1), et ces vers délicieux de Camoens, *Isle of beauty* (2). C'est une charmante chanson, et je conçois aisément l'attrait qu'elle peut avoir pour un cœur rempli des regrets de l'absence.

L'aspect de la Clyde m'a fait grand plaisir; nous mîmes à la voile par un temps magnifique, et je restai sur le pont jusqu'à la nuit tombante. L'aube du jour vit notre vaisseau s'avancer légèrement, secondé par un vent favorable, à travers le canal du Nord; nous vîmes dans cette journée la dernière des Hébrides, et avant la nuit nous perdîmes de vue la côte septentrionale de l'Irlande. Une immense étendue d'eau et de ciel est maintenant notre seule perpective; cette uniformité n'est rompue de temps en temps que par la silhouette lointaine et presque imperceptible de quelque vaisseau qui paraît sur les confins de l'horizon, comme un point dans l'immensité, ou par quelques oiseaux marins. J'aime à contempler ces vagabonds de l'Océan, tandis qu'ils s'élèvent et retombent avec les vagues menaçantes, ou qu'ils se jouent autour de notre vaisseau, et souvent je me demande d'où ils viennent, vers quelle rive éloignée ils dirigent leur vol, et s'ils ont fait de la vague inhospitalière leur demeure et leur lieu de repos, pendant les longs jours et les nuits sombres; alors je me rappelle les vers du poëte américain, Bryant:

Celui qui dans les airs soutient leur vol rapide
Ne me laissera pas.
En vain la route est longue, en vain le sol aride;
Il conduira mes pas.

Quoique nous ne soyons guère que depuis une semaine à bord de notre vaisseau, je me fatigue déjà de la traversée. Je n'éprouverais pas plus d'ennui dans une auberge de village où le mauvais temps me forcerait de séjourner. Je connais tous les livres qui valent la peine d'être lus dans la bibliothèque du vaisseau; par malheur, elle est principalement composée de vieilles nouvelles ou de romans poudreux.

Quand le temps est beau, je m'assieds sur le pont, enveloppée dans mon manteau, et je couds; ou bien je me promène sur le pont avec mon mari, et nous faisons des plans, qui très probablement ne se réaliseront jamais. Je plains sincèrement les hommes qui ne sont pas occupés: les femmes ont toujours leur aiguille pour ressource contre l'insupportable ennui d'une vie oisive; mais lorsqu'un homme est renfermé dans un espace aussi étroit que le pont et la cabine d'un vaisseau marchand, n'ayant rien à voir, rien à entendre, rien à faire et rien à lire, c'est vraiment une créature digne de pitié.

Nous avons à bord un passager qui semble parfaitement heureux, si l'on en juge par la vivacité des chants avec lesquels il nous accueille quand nous approchons de sa cage. Ce passager c'est Harry, le chardonneret du capitaine; — le capitaine en second, comme l'appellent les matelots. Ce joli petit oiseau n'a pas fait moins de douze voyages

(1) Patrie, douce patrie!
(2) Ile de beauté.

sur *le Laurier*. « Peu lui importe que sa cage soit sur mer ou sur terre, il est toujours chez lui, » disait le capitaine en regardant avec affection son petit favori, et évidemment flatté de l'attention que je faisais à son oiseau.

Je suis déjà liée d'amitié avec le petit captif. Il ne manque jamais de saluer mon approche par un de ses plus doux chants, et prend volontiers de ma main un morceau de biscuit, qu'il garde entre ses pattes jusqu'à ce qu'il m'ait remercié par quelques-uns de ses brillants accords. Cette marque de reconnaissance est ce que l'économe appelle « dire les grâces. »

Si le vent continue à nous favoriser, le capitaine assure que nous serons sur les bancs de Terre-Neuve à la fin de la semaine suivante. Adieu, pour le moment.

LETTRE DEUXIÈME.

ON ARRIVE A LA HAUTEUR DE TERRE-NEUVE. — LE CHARDONNERET DU CAPITAINE CHANTE AVANT LA DÉCOUVERTE DE LA TERRE. — GOLFE DE SAINT-LAURENT. — ASPECT DU FLEUVE SAINT-LAURENT. — NAVIGATION DIFFICILE DE CE FLEUVE. — UN PÊCHEUR FRANÇAIS ENGAGÉ EN QUALITÉ DE PILOTE. — L'ILE DE BIC. — GREEN-ISLAND. — ENGAGEMENT D'UN VÉRITABLE PILOTE. — ASPECT DE GREEN-ISLAND. — L'ILE GROS. RÉGLEMENTS SUR LA QUARANTAINE. — ÉMIGRANTS DE L'ILE GROS. — ARRIVÉE EN VUE DE QUÉBEC. — ASPECT DE LA VILLE ET DE SES ENVIRONS.

Du brick *le Laurier*, fleuve Saint-Laurent, 6 août 1832.

J'ai cessé d'écrire, ma bonne mère, par le seul motif que je n'avais rien à dire. Un jour n'était en quelque sorte que la répétition de celui qui l'avait précédé; ainsi, une page copiée sur le journal du lieutenant eût été aussi amusante et pour le moins aussi instructive que mon journal pendant cette dernière quinzaine.

Tout ce temps a été si stérile en événements, que la vue d'une troupe de baleines au nez en forme de bouteille, de deux ou trois veaux marins et d'un marsouin, tous se rendant peut-être à une invitation pour dîner ou pour prendre le thé au pôle septentrional, fut considérée comme une circonstance très importante. Toutes les lunettes furent mises en réquisition dès qu'ils parurent, et les monstres marins en furent presque intimidés.

Nous nous trouvâmes en vue des rivages de Terre-Neuve, le 5 d'août, juste un mois depuis le jour où nous perdîmes de vue les îles britanniques. Et, quoique la côte fût brune, inégale et désolée, j'en saluai l'apparition avec ravissement. Jamais rien ne me sembla plus rafraîchissant et plus délicieux que le léger vent de terre qui venait jusqu'à nous et nous apportait, dans ma pensée, la santé et la joie sur ses ailes.

J'avais remarqué avec quelque curiosité l'activité inquiète de l'oiseau du capitaine, quelques heures avant que le matelot placé en vigie eût crié *terre!* Il chantait conti-

nuellement, et ses notes étaient plus prolongées, plus claires et plus brillantes qu'elles ne l'avaient été jusqu'alors. La petite bête, ainsi que me l'assura le capitaine, s'apercevait de la différence de l'air à mesure que nous approchions de la terre. « Je me fie presque autant à mon oiseau qu'à ma lunette, dit-il, et il ne m'a pas encore trompé. »

Dès que nous fûmes entrés dans le golfe Saint-Laurent, notre course se ralentit d'une façon très ennuyeuse. L'entrée de ce fleuve majestueux a neuf milles de large; il semble à lui seul un océan. Nous passons la moitié de notre temps à regarder la grande carte qui est dans le cabinet; mon mari ne fait que la rouler et la dérouler pour satisfaire mon désir d'apprendre les noms des rivages et des îles éloignées devant lesquels nous passons.

Nous sommes jusqu'à présent sans pilote, et le capitaine, qui est un marin prudent, ne veut pas risquer le vaisseau dans cette navigation dangereuse; en sorte que nous n'avançons que lentement dans notre voyage.

7 *Août.* — Nous avons été visités ce matin par un charmant petit oiseau qui n'est pas beaucoup plus gros que notre roitelet huppé. Je le saluai comme un oiseau de bon augure, comme un petit messager qui venait nous souhaiter la bienvenue dans le Nouveau-Monde, et j'éprouvai une joie presque enfantine à la vue de notre petit visiteur. Il est de ces heureux moments dans notre vie où nous tirons le plus vif plaisir de la circonstance la plus frivole, de même que les enfants sont satisfaits du plus simple jouet.

Du moment où nous entrâmes dans le golfe, un changement sensible s'opéra dans tous ceux qui étaient à bord. Le capitaine, homme grave, de manières posées, devint tout-à-fait bavard; mon mari s'anima plus que de coutume, et même le jeune Ecossais, si rêveur, devint ce qui s'appelle un boute-en-train. L'équipage entier déployait le zèle le plus empressé dans l'accomplissement de ses devoirs, et le chardonneret chanta joyeusement depuis l'aube du jour jusqu'au coucher du soleil. Quant à moi, l'espérance remplissait mon cœur et en bannissait tout sentiment de doute ou de regret qui aurait pu attrister le présent ou obscurcir l'avenir.

Je puis maintenant distinguer clairement l'ensemble de la côte méridionale du fleuve. Parfois, les montagnes se trouvent soudain enveloppées d'un épais brouillard qui se roule en nuages tantôt sombres, tantôt rosés, tantôt blancs, et d'apparence laineuse ou brillants comme de l'argent, selon qu'ils sont frappés par les rayons du soleil. Les changements qui surviennent dans cette masse de brouillard sont si rapides que, si je relève les yeux, je vois la scène changée comme par magie. Le rideau brumeux semble lentement tiré par des mains invisibles, et les montagnes boisées et sauvages apparaissent avec leurs bords de hardis rochers et les flots qui les baignent. D'autres fois, cette masse vaporeuse se divise, s'étend comme de hautes colonnes de fumée le long des vallées et des ravins profonds, ou reste suspendue en draperies blanches comme la neige au dessus des sombres pins.

Je ne me lasse jamais de regarder ces nuages fantastiques; ils me rappellent l'heureux temps que j'ai passé dans les Highlands, parmi ces montagnes du nord dont le sommet se perd dans les nues.

Jusqu'ici l'air est froid, et nous éprouvons de fréquentes bourrasques de vent et de grêle, accompagnées parfois de tonnerre; puis, tout redevient serein et clair, et l'air est rempli de parfums, d'insectes, d'abeilles et d'oiseaux qui viennent du rivage voltiger autour de nous.

8 *Août.* — Quoique je ne puisse contempler sans un sentiment d'étonnement et

d'admiration la grandeur et la puissance de ce fleuve majestueux, je commence à me lasser de son immensité, et je désire impatiemment de voir le rivage de plus près; mais en ce moment nous n'apercevons qu'une longue chaîne de collines couvertes de pins, puis, çà et là quelques points blancs. Ces points blancs sont, à ce qu'on me dit, des établissements et des villages vers le sud, tandis que des montagnes gigantesques et dépourvues de toute verdure bornent notre horizon sur la droite du fleuve. Mon admiration pour les montagnes me fait regarder avec plus d'intérêt ce côté du fleuve, et c'est avec un véritable plaisir que je découvre les progrès de la culture parmi ces régions sauvages et inhospitalières.

Pendant ces deux derniers jours nous avons cherché avec inquiétude à découvrir un pilote pour nous conduire à Québec. Divers signaux ont été faits, mais jusqu'ici sans le moindre résultat : aucun pilote n'a daigné venir nous visiter. Ainsi, nous sommes en quelque sorte comme une diligence sans conducteur, et dont une main inexpérimentée tient seule les rênes. Je vois déjà quelques manifestations d'impatience parmi nous, mais nul ne blâme le capitaine qui, du reste, est fort inquiet à ce sujet, parce que le fleuve est rempli de rocs et d'écueils, et présente beaucoup de difficultés à quiconque n'en connaît pas à fond la navigation; il est, en outre, responsable du vaisseau envers les armateurs co-associés s'il néglige de prendre un pilote à bord.

Tandis que j'écrivais ceci, je fus distraite par un grand bruit qui s'éleva sur le pont; j'y courus pour en connaître la cause, et j'appris qu'un bateau monté par le pilote tant souhaité, venait de quitter le rivage; mais, après tout ce fracas, il se trouva que ce n'était qu'un pêcheur français, accompagné d'un pauvre garçon tout déguenillé. Le capitaine parvint à obtenir de monsieur Paul Breton qu'il nous servît de pilote jusqu'à *Green-Island*, dont nous étions éloignés de quelques centaines de milles, et où nous devions trouver, nous assurait-on, un véritable pilote s'il ne s'en présentait pas un auparavant.

J'ai quelque peine à comprendre monsieur Paul, qui se sert d'un dialecte particulier; mais il paraît d'un bon naturel et assez obligeant. Il nous dit que le blé est encore vert, et à peine en épis, et que les fruits d'été ne sont pas encore mûrs; mais il ajoute qu'à Québec nous trouverons des pommes et autres fruits en abondance.

A mesure que nous remontons le fleuve, le pays présente des deux côtés un aspect plus agréable. On voit dispersés sur le rivage et sur le penchant des montagnes, des prés verts et des chaumières blanches, tandis que çà et là une église de village élève son simple clocher, que l'on distingue au loin à sa girouette brillante et à son toit d'étain qui reluit au soleil. Les rivages du Sud sont plus peuplés, mais moins pittoresques que ceux du Nord; néanmoins, les deux rives charment les yeux.

Ce matin nous avons jeté l'ancre au dessus de l'île de Bic, jolie île basse, couverte d'arbres et d'un aspect fort agréable. Il me tardait de mettre le pied sur la terre du Canada, et j'avoue que je fus un peu désappointée, quand le capitaine me conseilla de rester à bord, et de ne pas me joindre à la troupe qui se préparait à se rendre à terre; mon mari fut de l'avis du capitaine, en sorte que je me contentai de m'appuyer sur le bord du vaisseau en repaissant mes yeux des riches masses de feuillage qui ondulaient au moindre souffle. J'eus bientôt raison de me féliciter de n'avoir pas écouté mon caprice; car l'après-midi fut brumeux, et, au retour du bateau, j'appris que le terrain où nos gens avaient débarqué était marécageux, et qu'ils avaient eu de l'eau jusqu'à la cheville. Ils nous dirent que l'île était couverte d'une épaisse luzerne rouge, qui s'élève

jusqu'à la hauteur des genoux, et qu'ils y avaient vu en outre de grands arbres, de petits arbrisseaux et des fleurs sauvages en profusion.

Pour me consoler de ne l'avoir pas accompagné, mon mari m'apporta un délicieux bouquet, qu'il avait choisi pour moi. Parmi les fleurs dont il était composé, il y avait des roses rouges, odoriférantes, semblables à celle que nous appelons rose pimprenelle d'Écosse. Elles avaient peu d'épines, quelques-unes même n'en avaient point; et les feuilles de la tige étaient unies et luisantes. Il y avait en outre, dans le même bouquet, une pulmonaire ou consoude, fleur bleue que j'ai souvent cueillie dans les montagnes; un pois de senteur, avec des fleurs rouges et des festons de feuillage d'un joli vert tendre; un orchis blanc, dont l'odeur était tout-à-fait délicieuse, et plusieurs autres petites fleurs blanches et jaunes, qui m'étaient entièrement inconnues. L'économe me procura un vase de porcelaine et de l'eau fraîche, en sorte que j'aurai le plaisir de conserver mon bouquet pendant le reste du voyage. De leur côté, les matelots avaient eu soin d'apporter une ou deux branches vertes pour en orner le vaisseau; et la cage du chardonneret fut bientôt un bosquet en miniature.

Quoique le temps soit très beau, nous n'avançons que lentement; le vent semble déterminé à souffler de tous les points, excepté du bon côté. Nous voguons avec la marée montante; et quand elle descend, nous jetons l'ancre, et nous attendons de la meilleure grâce possible qu'il soit temps de lever l'ancre de nouveau. A l'aide de la lunette du capitaine, je m'amuse à examiner les villages et les établissements, ou à guetter l'apparition des marsouins blancs qui se roulent dans les vagues. Ces animaux sont blancs comme du lait, et n'ont rien de l'aspect dégoûtant des marsouins noirs. Quelquefois un veau marin avance sa tête originale tout près de notre vaisseau, comme le petit vieillard marin de Sinbad.

Il est heureux pour moi que mon amour pour l'histoire naturelle me fasse trouver de l'amusement dans certains objets que beaucoup de personnes regardent comme indignes d'attention, tandis qu'ils m'offrent un fonds inépuisable d'intérêt. La plus simple herbe qui croît sur mon passage, la mouche qui bourdonne autour de moi, sont des sujets de réflexion, d'admiration et de jouissance.

Nous sommes maintenant en vue de *Green-Island*. C'est la plus grande île, et, je crois, l'une des plus peuplées que nous ayons vues. Chaque minute semble augmenter la beauté de notre route; car, aussi loin que la vue peut s'étendre, on aperçoit sur la rive une longue file de villages et de fermes. Vers le Sud, tout est gai; les édifices les plus imposants se distinguent par l'éclat de leurs toits d'étain; les autres toitures sont en lattes et blanchies à la chaux. Je préfère les simples toits en bois; la blancheur de la chaux éblouit les yeux; et l'on cherche en vain ce repos que procurent à l'œil le chaume ou les ardoises. Les lattes dans leur état naturel acquièrent si bien l'apparence d'ardoises qu'on peut à peine remarquer en quoi elles en diffèrent. Que diriez-vous d'une maison peinte en rose, avec un toit de même couleur, et une façade garnie de volets, de portes et d'un *Verandah* ou portique vert-pré. Sans doute, l'intérieur est meublé dans un goût analogue. On trouve ordinairement dans un village canadien un ou même plusieurs de ces brillants édifices, qui s'élèvent avec ostentation au dessus de leurs frères plus modestes.

11 *Août*. — Juste en deçà de Green-Island nous avons pris à bord un pilote, que, soit dit en passant, je n'aime pas de moitié autant que monsieur Paul. Il est un peu brouillon, et paraît orgueilleux de sa connaissance approfondie du fleuve. Le brave

pêcheur a cédé son poste de très bonne grâce, et il semble déjà s'entendre à merveille avec son plus habile rival. Pour moi, je fus très fâchée quand le nouveau pilote vint à bord; la première chose qu'il fit fut de nous remettre une brochure, contenant les réglements du conseil sanitaire de Québec sur le choléra, qui sévit cruellement, nous dit-il, dans cette ville et à Montréal.

Ces réglements défendent expressément à tout capitaine et à tout pilote, sous peine de très forte amende, de laisser quitter le vaisseau à qui que ce soit avant d'avoir subi la visite à la station de la quarantaine. Ceci était d'autant plus contrariant que, ce matin-là même, le capitaine avait proposé de nous mener à terre, dans un lieu charmant appelé Crane-Island, pour y passer l'après-midi, en attendant le retour de la marée, chez un Ecossais, propriétaire du plus joli établissement que j'aie encore vu, et dont les bâtiments et les terres sont disposés avec beaucoup de goût.

Cette île est admirablement située; entourée par les eaux du Saint-Laurent, qui porte dans son cours majestueux le commerce de plusieurs nations, elle a devant elle les établissements populeux de la rive méridionale, tandis que derrière elle s'élève l'imposante chaîne des montagnes du nord, couvertes maintenant de villages agrestes, de fermes riantes et de champs cultivés. L'île elle-même nous présentait des plaines unies et des prairies d'un vert d'émeraude, avec des vergers et des champs de blé qui descendaient jusqu'au bord de l'eau. Après un emprisonnement de près de cinq semaines à bord, vous pouvez aisément supposer avec quelle joie nous envisagions la perspective de passer quelques heures dans ce lieu de délices.

Nous espérons arriver ce soir à l'établissement de la quarantaine (l'île Gros), où le pilote nous dit que nous resterons trois jours. Comme nous sommes partis d'un port infecté par la maladie, nous serons retenus dans la station de la quarantaine, quoique nous soyons tous en bonne santé; mais on ne nous permettra pas d'aller à terre.

12 *Août.* — Nous sommes arrivés hier au soir à l'île Gros. C'est une île magnifique, entourée de rochers et couverte de hêtres, de bouleaux, de frênes et de sapins. Plusieurs vaisseaux sont à l'ancre tout près du rivage; l'un d'eux a arboré le sinistre symbole de la maladie, le drapeau jaune : c'est un *vaisseau de passagers*, et la petite-vérole et la rougeole sont parmi l'équipage. Dès qu'une maladie contagieuse paraît à bord d'un navire, le drapeau jaune y est arboré, et les malades sont transportés à l'hôpital du choléra, ou bâtiment de bois, qu'on a construit sur une éminence au dessus du rivage. Il est entouré de palissades gardées par des soldats.

Il y a aussi à quelque distance de l'hôpital un fort, contenant une garnison chargée de faire observer les lois sur la quarantaine. Ces lois sont regardées comme défectueuses, et, à quelques égards, comme tout-à-fait absurdes; elles causent souvent de grands maux aux pauvres émigrants (1).

(1) Il faut espérer que le gouvernement prendra des mesures pour remédier à ces lois odieuses, qui ont fréquemment communiqué aux malheureux émigrants ces mêmes maux dont le conseil sanitaire désire préserver la colonie.

On a indignement sacrifié plusieurs vies précieuses, en plaçant ceux qui étaient sains dans le voisinage immédiat de la contagion. On les soumet en outre à bien d'autres souffrances, à des défenses et à des inconvénients qu'on pourrait certainement épargner à de pauvres exilés.

S'il faut qu'il y ait des lois de quarantaine, — et je suppose que c'est un mal nécessaire, — on doit assurément prendre soin de les rendre aussi peu préjudiciables que possible aux émigrants.

Quand les passagers et l'équipage d'un vaisseau n'excèdent pas un certain nombre, on leur défend de venir à terre, sous peine d'une amende, que doivent payer le capitaine et le coupable ; mais si, au contraire, ils dépassent le nombre fixé, malades ou bien portants, passagers et équipage, tous doivent descendre à terre, emportant avec eux leurs lits et leurs vêtements, qu'on étend sur le rivage pour les laver, les aérer et les passer à des fumigations. Et par là on expose à la contagion ceux qui se portent bien ; car les hangars et les bâtiments préparés pour ceux qui doivent subir la quarantaine sont dans la même enceinte que l'hôpital.

Rien ne peut égaler l'impatience que j'éprouve d'aller à terre pour visiter cette île pittoresque ; le temps est si beau, et les bosquets de verdure que le zéphir balance sont si frais, les petites baies et les anses rocailleuses de l'île paraissent si séduisantes ! Mais à toutes mes prières le médecin qui est venu visiter le vaisseau a opposé un refus formel.

Cependant, quelques heures après sa visite, une corbeille indienne, remplie de fraises et de framboises, m'a été envoyée à bord, avec un gros bouquet de fleurs des champs et les compliments du médecin.

Je m'amuse à faire de petites esquisses du fort et des environs, ou à examiner les groupes d'émigrants épars sur le rivage. Nous avons déjà vu le débarquement de trois vaisseaux remplis d'émigrants. On dirait d'une foire ou d'un marché très fréquenté : les habits sont étendus au vent ou sur la terre ; les coffres, les paquets, les paniers gisent çà et là ; les hommes, les femmes et les enfants dorment ou se chauffent au soleil ; quelques-uns arrangent leurs effets ; les femmes lavent ou font la cuisine en plein air, auprès des feux de bois allumés sur la rive, pendant que des troupes d'enfants courent les uns après les autres, et se réjouissent bruyamment de cette liberté nouvellement acquise. Au milieu de tout cela, on voit la stature imposante et les harnais brillants des sentinelles, tandis que la fumée bleuâtre et légère des feux de bois, s'élevant au dessus des arbres, relève le tableau et y ajoute un effet de plus. Mon mari ayant montré cette scène pittoresque à l'un des officiers du fort qui était venu à bord, il sourit tristement et répondit : « Croyez-moi, dans cette circonstance comme en bien d'autres, c'est l'éloignement qui fait le charme de la scène. Si vous pouviez examiner de plus près ces mêmes groupes que vous admirez d'ici, je crois que vous vous en détourneriez avec dégoût : vous y verriez toute espèce de maladies : le vice, la pauvreté, la saleté et la famine ; — la misère humaine sous la forme la plus dégoûtante et la plus triste. — Tableaux tels que le crayon d'Hogarth aurait seul pu retracer, ou que la plume de Crabbe eût seule pu décrire. »

14 *Août*. — Nous avons de nouveau levé l'ancre, et nous remontons le fleuve avec la marée. L'île Gros est juste à vingt-cinq milles en deçà de Québec ; un vent favorable nous y porterait en quelques heures ; tel qu'il est, nous ne pouvons faire que peu de chemin en louvoyant quand nous perdons la marée. Je goûte assez cette façon d'avancer, parce que je vois de plus près les deux côtés du fleuve, qui se resserre considérablement à mesure qu'on approche de Québec. Demain, s'il n'arrive aucun accident, nous jeterons l'ancre en face d'un lieu devenu célèbre par ses souvenirs historiques et par la beauté naturelle du site. Adieu donc, jusqu'à demain.

Je comptais bien voir les cascades de Montmorenci, qu'on peut apercevoir du fleuve ; mais le soleil s'était couché et les étoiles brillaient avant que nous approchassions du lieu où se fait entendre le bruit de la cataracte ; et quoique j'étendisse mes regards jus-

Grosse-Ile.

qu'à ce que mes yeux fussent fatigués de plonger dans l'obscurité, je ne pus distinguer que les rochers du canal par où les eaux du Montmorenci tombent dans le Saint-Laurent.

Hier, 15 août, à dix heures du soir, on voyait les lumières de la ville de Québec briller dans l'éloignement, comme une couronne d'étoiles au dessus des eaux. A dix heures et demie nous jetâmes l'ancre en face du fort, et je m'endormis en rêvant des diverses scènes par lesquelles j'avais passé. Je devais encore être désappointée dans mon espoir d'aller à terre. Le médecin qui vint nous visiter conseilla à mon mari et à moi de ne point débarquer, parce que la mortalité qui régnait encore dans la ville rendait cette démarche imprudente. Il nous fit une triste description de cette ville et de la contagion, à laquelle on peut bien appliquer ces paroles : « Désolation, douleur et deuil complet. — Rachel pleure sur ses enfants, parce qu'ils ne sont plus. »

Rien ne saurait être plus imposant que la situation de Québec, bâtie sur les flancs et sur le sommet d'un rocher majestueux, à l'extrémité duquel s'élève (sur le cap Diamant) la forteresse qui domine le fleuve, et d'où l'on a une vue magnifique. J'ai regretté vivement la perte de ce beau spectacle, dont je ne verrai sans doute jamais l'égal. C'eût été quelque chose à me rappeler, quand je serai ensevelie dans la solitude des forêts du Canada.

Les hauteurs opposées, qui forment la pointe Lévi, sont très pittoresques, quoique moins imposantes que le rocher sur lequel s'élève la ville. Le rivage est escarpé, rocailleux et couvert d'arbres qui s'avancent jusqu'au bord de l'eau, excepté dans les endroits où ils ont été déracinés pour faire place à de blanches maisonnettes, à des jardins et à des vergers suspendus. Mais, à mon avis, on a tiré moins bon parti de cette situation qu'on ne l'aurait pu faire. Combien un tel site deviendrait charmant en Angleterre ou en Écosse ! La nature a tout fait ici, et l'homme fort peu, si ce n'est de construire quelques vilaines maisonnettes en bois, aussi chétives que dépourvues de goût. Il est cependant possible qu'il y ait au-delà de jolies maisons de ville et campagne, mais les bois les dérobent à notre vue.

On croit que le fleuve a juste un mille de large, à partir de la pointe Lévi jusqu'à l'escalier qui conduit à la douane de Québec, et c'était une source d'amusement pour moi, de regarder les bacs traînés par des chevaux et qui voyagent d'une rive à l'autre. Le capitaine m'a dit qu'il n'y avait pas moins de douze de ces singulières machines. Elles ont chacune une heure fixe, en sorte qu'on voit une succession continuelle d'allées et de venues. Ces bacs portent une charge étrangement composée : passagers, bien ou mal vêtus, jeunes ou vieux, riches ou pauvres ; vaches, moutons, cochons, chiens, volailles, paniers, légumes, fruits, foin, blé, on y voit un peu de tout.

Le bateau est plat, entouré d'une barrière avec une porte à chaque extrêmité, pour donner accès à la cargaison vivante ou morte que l'on reçoit à bord. Le centre du bateau (si l'on peut appeler ainsi cette construction) est occupé par quatre pauvres rosses efflanquées, qui tournent sans cesse, comme dans une machine à battre le blé, et font mouvoir les rames de chaque côté. Il y a une espèce de parc pour le bétail.

On élève, m'a-t-on dit, un monument en l'honneur de Wolf, dans le jardin du gouverneur. Il est tourné vers le fleuve Saint-Laurent; on l'aperçoit de la pointe Lévi ; on n'a point encore décidé quelle inscription il portera. (1)

(1) Depuis l'époque où l'auteur a visité Québec, le monument de Wolf a été terminé. Lord Dalhousie, avec autant de générosité que de bon goût, a réuni les noms des deux héros rivaux,

Le capitaine arrive à l'instant de la ville. Il a eu l'obligeance d'apporter pour moi un panier de pommes mûres, puis de la viande fraîche, des légumes, du pain, du beurre et du lait. Le pont est tout encombré par les officiers de la douane et par les matelots, qui débarquent une partie de la cargaison du vaisseau, consistant principalement en rhum, eau-de-vie, sucre, et en charbon de terre, qui servait de lest. Nous devons quitter Québec ce soir, à cinq heures. Le *British-America*, superbe bateau à vapeur à trois ponts, nous remorquera jusqu'à Montréal. — Il faut maintenant que je vous dise adieu.

LETTRE TROISIÈME.

DÉPART DE QUÉBEC. — LE LAURIER, REMORQUÉ PAR UN BATEAU A VAPEUR. — FERTILITÉ DU PAYS. — SPECTACLE DES RIVES DU FLEUVE. — ARRIVÉE EN VUE DE MONTRÉAL. — LES COURANTS, OU RAPDIES.

Du brick *le Laurier*, fleuve Saint-Laurent, en deçà de Montréal, 17 août 1832.

Le soleil était couché et la soirée fort belle quand nous quittâmes Québec, ce que nous fîmes en compagnie d'un beau bateau à vapeur, dont les ponts et les galeries étaient encombrés de passagers de toute espèce. C'était un beau spectacle que de le voir fendant les eaux limpides, qui écumaient et s'entrouvraient sous les roues, tandis que notre vaisseau, ayant déployé ses blanches voiles, semblait un pavillon qui volait à sa poursuite. Les cieux étincelaient des plus riches teintes de rose et de safran, qui se réfléchissaient dans le sein des eaux; ensuite parurent les étoiles, plus brillantes que je ne les vis jamais en Angleterre, changement que je dois sans doute attribuer à la

Wolf et Montcalm, dans la dédicace de la colonne. — Délicatesse qui ne peut que satisfaire les Français du Canada, tandis qu'elle ne diminue en rien la gloire du guerrier anglais.

Le monument a été dessiné par le major Young, du 97e régiment. Le soubassement a 14 pieds de haut, et supporte un sarcophage haut de 7 pieds 3 pouces, duquel s'élève un obélisque haut de 42 pieds 8 pouces, surmonté d'un couronnement de 2 pieds 1 pouce. Les dimensions de l'obélisque, sans la base, sont de 6 pieds sur 4 pieds 8 pouces. Une médaille a été adjugée à M. J. C. Fisher, pour l'inscription suivante, qu'on lit sur le sarcophage :

Mortem virtus communem
Famam historia
Monumentum posteritas
Dedit.

Sur le soubassement est une inscription due à la plume du docteur Mills, pour attester que le monument a été érigé aux frais de lord Dalhousie, gouverneur du Bas-Canada, afin de rappeler la mort de Wolf et celle de Montcalm, arrivées le 13 et le 14 septembre 1759. Wolf expira sur le champ de bataille, et Montcalm, qui fut blessé par le seul canon que les Anglais eussent en leur possession, est mort le lendemain de la bataille.

plus grande pureté de l'atmosphère. Mon mari disait que cette soirée ressemblait à celles d'Italie.

Notre voyage a été fort agréable; le temps est assez beau, et l'air tout-à-fait pur. Nous sommes sortis depuis quelques jours d'une atmosphère froide et humide, telle qu'il s'en trouve souvent au printemps en Angleterre; et nous sommes entrés dans un été délicieux, modéré par les légères brises du fleuve.

Plus nous avançons dans le pays, plus il paraît fertile. La récolte mûrit sous un climat plus doux qu'en deçà de Québec. Nous voyons des champs de blé d'Inde qui promettent une riche moisson; la fleur, semblable à une plume violette, surmonte des touffes soyeuses d'un vert pâle, qui se balancent au gré des vents. Quand tout est entièrement mûr, on dit que c'est une chose magnifique que de voir les grains dorés rompre leur enveloppe argentée; mais c'est une récolte que la gelée peut détruire, et que ravagent plusieurs ennemis, tels que les insectes, les ratons, les écureuils, les souris, les oiseaux, etc.

Nous vîmes le long du fleuve plusieurs champs de tabac; les plants paraissent vigoureux et florissants. Je crois que le tabac est assez généralement cultivé dans cette province et dans la Virginie; mais celui du Canada n'est pas aussi estimé que l'autre.

Il y a une ville très jolie et très florissante, située au confluent de la rivière Richelieu et du Saint-Laurent. Cette ville, autrefois nommée Sorel, est aujourd'hui le fort William-Henry. La situation en est parfaite; on y voit plusieurs églises, un fort, des moulins et d'autres bâtiments publics, avec quelques belles maisons en pierre. Le terrain qui avoisine la ville, paraît cependant léger et sablonneux.

Je désirais beaucoup voir une maison rustique ou canadienne, appelée *Shanty*, et je fus passablement désappointée par le petit nombre de constructions de cette espèce que je vis le long du fleuve. Ce n'est pas tant la grossièreté de la matière première qui m'a déplu dans ce genre de constructions, que la forme qu'on leur donne, et le peu d'attention qu'on met à les embellir : elles ont l'air de véritables granges. En Angleterre, il n'est point de paysan qui n'ait assez de goût pour planter quelques rosiers et du chèvre-feuille autour de sa porte ou de ses murs, et dont le petit enclos ne soit bien tenu; mais ici on ne prend aucun soin de ce qui fait l'ornement des chaumières. Nous ne vîmes ni riant verger ni petit bosquet pour cacher la nudité des murs en bois; et quant aux petites fermes, elles sont encore plus laides, et semblent jetées au hasard et sans grâce sur le rivage jusqu'au bord même de l'eau.

Plus loin, on aperçoit un genre différent de construction et de culture. Les fermes et l'extérieur des maisons sont vraiment admirables, d'un bon goût, avec des massifs d'arbres çà et là, pour rompre la monotonie des champs. Le terrain présente une plaine presque unie, d'apparence fertile et bien cultivée; mais il est trop plat pour avoir de beaux sites. Le pays qui se trouve entre Québec et Montréal paraît être cultivé depuis longtemps, surtout sur la rive droite du fleuve. Cependant, il reste encore sur pied une grande étendue de forêts qui ne disparaîtront qu'après bien des années de travail.

Nous passâmes devant plusieurs petites îles fleuries, dans lesquelles paissaient des troupeaux nombreux. Je cherchais à deviner comment ils étaient venus là, quand le capitaine me dit que c'était la coutume parmi les fermiers d'amener leurs bestiaux paître dans ces îles, en les transportant sur des bateaux plats, ou en les faisant traverser à la nage, si le passage est guéable; puis, on les y laisse paître aussi longtemps que l'herbe est bonne. Si les vaches ne sont pas trop loin de la ferme, quelqu'un va tous les

jours, dans un canot pour les traire. Comme il parlait ainsi, un petit canot grossier, portant un garçon et une forte fille, avec des seaux de fer-blanc, quitta le rivage et se dirigea vers l'île, où ils s'occupèrent de rassembler leur troupeau.

A mesure que nous avancions nous vîmes, sur la droite, quelques charmants villages agrestes; mais notre pilote était stupide, et ne put ou ne voulut pas nous en dire les noms. C'était le dimanche matin, et nous entendions parfaitement le tintement joyeux des cloches des églises; nous distinguions une longue suite de calèches, de légers chariots, avec des cavaliers et des piétons qui s'avançaient le long d'une avenue conduisant au cimetière de l'église; outre cela, des bateaux et des canots traversaient la rivière pour se rendre au même port de salut.

Dans une partie du Saint-Laurent où la navigation est difficile à cause des bas-fonds et des bancs de sable, on trouve des petits phares, assez semblables à des moulins à eau en miniature. Ils sont construits sur des pieux qui s'élèvent au dessus des rives. Ces singulières petites huttes sont habitées, et nous y remarquâmes une joyeuse société, en habits de fête, causant avec une autre société qui se trouvait dans un canot. Les premiers paraissaient propres, vifs et assez gais; mais je ne leur enviai point leur situation, qui, ce me semble, est loin d'être saine.

A quelques milles en deçà de Montréal le pays paraît plus riche, plus civilisé, plus peuplé; et la chaîne éloignée des montagnes bleuâtres que l'on aperçoit à l'extrémité de l'horizon, prête un nouveau charme au paysage. La riche couleur de la moisson déjà mûre formait un contraste admirable avec l'azur des cieux et les eaux du Saint-Laurent. L'aspect du fleuve près de Montréal est d'un caractère très différent de celui qu'il présente au dessous de Québec; les environs de cette dernière ville paraissent sauvages et sévères, et les productions sont évidemment celles d'un climat plus froid et moins favorisé. Ce que Montréal perd en grandeur et en effet pittoresque, il le gagne en fertilité et en douceur de température. Dans la partie basse de la province on sent que l'industrie des habitants force une terre stérile à leur donner du pain; tandis que dans la partie supérieure, la terre semble prête à accorder ses produits à un travail modéré. Rappelez-vous que ce ne sont là que des remarques faites en passant, et qu'elles ne sont fondées sur aucune expérience personnelle.

Nos âmes éprouvaient un sentiment d'inquiétude et de crainte que nous avions peine à nous avouer mutuellement, à mesure que nous approchions de la ville de la contagion, comme si nous avions eu honte de laisser paraître une faiblesse que nous éprouvions presque tous, quoique nul n'en parlât. En tout autre temps, avec quel délice et quelle admiration sans mélange n'aurions-nous pas contemplé le spectacle qui se déroulait devant nous!

En cet endroit, le fleuve s'élargit en un magnifique et immense bassin, entremêlé d'îles, sur la plus grande desquelles s'élève Montréal.

La haute montagne qui a donné son nom à la ville s'élève au dessus d'elle comme une couronne, et forme un des traits particuliers et magnifiques du paysage; elle me rappelait quelques-unes des montagnes détachées des environs d'Inverness.

En face du faubourg de Québec, juste devant les courants, est située l'île Sainte-Hélène, endroit délicieux. Le centre est occupé par un bois d'arbres élevés, tandis que les bords s'abaissent jusqu'au fleuve et sont recouverts du gazon le plus verdoyant. Cette scène était animée par les troupes qui sont en garnison dans l'île.

Les rivages du fleuve, couverts de fermes richement cultivées, le village de *La*

Prairie, avec la petite île de Sainte-Anne dans l'éloignement; les clochers et les toits éclatants de la ville, avec ses villas et ses jardins, tout paraissait charmant à la douce clarté d'un soleil couchant du Canada.

Les cloches des églises, qui tintaient pour la prière du soir, et le bourdonnement des voix sur la rive, se mêlaient assez harmonieusement au bruit des courants.

Ces courants sont causés par des pentes dans le lit du fleuve. En quelques endroits, ces pentes sont graduelles, en d'autres elles sont brusques et soudaines. Lorsque le courant est brisé par des masses de pierre calcaire ou de roche de granit, comme aux Cascades, aux Cèdres et au Long-Saut, il produit des gouffres et des cataractes. Mais les courants au dessous de Montréal n'ont pas ce caractère de magnificence, n'étant sensibles que par la rapidité extraordinaire de l'eau, par l'écume, les ondulations et les rides qui viennent en troubler la surface. En un mot, je fus trompée dans mon espérance de voir quelque chose d'imposant, et j'étais presque irritée contre ces tranquilles torrents de si douce humeur, au pied desquels nous étions amenés en pompe par notre fidèle compagnon, le *British America*.

Le capitaine ne sachant pas combien de temps il peut être retenu à Montréal, je vais faire partir cette lettre sans plus de délai, et j'écrirai aussitôt que je le pourrai.

LETTRE QUATRIÈME.

DÉBARQUEMENT A MONTRÉAL. — ASPECT DE LA VILLE. — RAVAGES DU CHOLÉRA. — INSTITUTIONS DE CHARITÉ A MONTRÉAL. — CATHÉDRALE CATHOLIQUE. — LA VILLE BASSE ET LA VILLE HAUTE.—CONVERSATION A L'HOTEL.—L'AUTEUR EST ATTEINT DU CHOLÉRA.—DÉPART DE MONTRÉAL.—A LACHINE, EMBARCATION A BORD D'UN BATEAU A VAPEUR. — COUTUME DE VOYAGER ALTERNATIVEMENT PAR DES BATEAUX A VAPEUR ET PAR DES DILIGENCES. — ASPECT DU PAYS. — MANUFACTURES. — FOURS ÉLOIGNÉS DES MAISONS.—PUITS.—ARRIVÉE A CORNWALL.—INSTALLATION A L'AUBERGE.—DÉPART DE CORNWALL ET ARRIVÉE A PRESCOTT.—ARRIVÉE A BROCKEVILLE. —VAISSEAU LANCÉ DANS CETTE VILLE.—VOYAGE SUR LE LAC ONTARIO.—ARRIVÉE A COBOURG.

Montréal, hôtel Nelson, 21 août.

Nous voilà sur la terre ferme, ma bonne mère; quelle étrange sensation on éprouve en recommençant à marcher sur le sol! on est tout étourdi de ne plus sentir le mouvement des eaux agitées. Du reste, j'étais vraiment bien satisfaite de leur dire adieu.

Dès la pointe du jour chacun fut sur pied dans le vaisseau et fit ses préparatifs pour descendre à terre. Le capitaine eut l'obligeance de nous accompagner lui-même jusqu'à l'hôtel où nous sommes à présent logés.

Nous eûmes quelque peine à gagner le bord à cause du mauvais état de la jetée. La rivière était remplie de bois flottants, entre lesquels il n'était pas facile de guider le bateau. On est en ce moment occupé à construire un fort. — Ce n'est assurément pas une chose inutile. (1)

Nous fûmes frappés de la malpropreté des rues dans les faubourgs; elles sont étroites et fort mal pavées, quand elles sont pavées; et nous étions suffoqués par la vapeur malsaine d'un fossé profond qui longe la rue derrière le fort. Ce fossé paraît être le réceptacle de toutes les ordures, et suffirait à lui seul pour infecter de fièvres malignes une ville tout entière. (2)

Je fus complètement désappointée par le premier aspect de Montréal, ce lieu dont les voyageurs ont tant parlé. Je ne pouvais le comparer qu'aux fruits de la mer Morte, qui sont, dit-on, beaux et appétissants à voir, mais où le voyageur altéré ne trouve que cendres et amertume. (3)

Je remarquai une particularité dans les bâtiments qui longent le faubourg en face du fleuve, — c'est que la plupart sont pourvus de larges balcons de bois, depuis le premier jusqu'au dernier étage; quelquefois ces balcons entourent les maisons de trois côtés, et forment une espèce de chambre extérieure. On monte à quelques-uns de ces balcons par de larges escaliers construits en dehors.

Je me souviens d'avoir rêvé, lorsque j'étais enfant, de maisons ainsi construites, et je les trouvais charmantes. Je crois qu'on pourrait les rendre telles en les couvrant de plantes grimpantes et en les ornant de fleurs, pour leur donner l'aspect de jardins suspendus ou de bosquets odoriférants. Mais nous n'aperçûmes rien de semblable tandis que nous traversions avec peine ces rues étouffantes. Toutes les maisons publiques étaient remplies du haut en bas d'émigrants de tout âge, Anglais, Irlandais et Écossais. Le bruit désordonné qui en sortait n'était guère d'accord avec les visages hagards et souffrants de plusieurs de ces insouciants débauchés.

C'était un contraste pénible pour ceux qui comparaient ces démonstrations de gaieté extérieure avec tant de misère véritable.

(1) Plusieurs excellents forts ont été construits à Montréal depuis cette époque.

(2) Ce fossé a été recouvert d'une voûte, sur laquelle on a construit un marché.

(3) Mac-Gregor, dans son ouvrage intitulé *British America* (tome III, p. 504), donne la description suivante de Montréal : — « Entre la montagne royale et le fleuve, sur une chaîne peu élevée, se trouve la ville. En y comprenant les faubourgs, elle est plus étendue que Québec. Les deux villes présentent un aspect bien différent; les rives basses du Saint-Laurent, près de Montréal, sont dépourvues de ces terribles précipices toujours menaçants et de ce sublime grandiose qui frappe le voyageur aux approches de Québec.

« Il n'y a point de port à Montréal; les vaisseaux et les bateaux à vapeur restent tranquilles dans une eau assez profonde, tout près des abords fangeux et dégoûtants de la ville. Toute la partie basse est couverte de maisons d'un aspect sinistre, avec de sombres volets de fer; et quoiqu'elle soit peut-être un peu plus propre que Québec, elle est encore fort sale; les rues sont non seulement étroites et mal pavées, mais les chemins sont obstrués par des portes de caves placées en travers et par d'autres encombrements. »

« Il est impossible (dit M. Talbot, dans son livre intitulé *Cinq ans de résidence*), de se promener dans les rues de Montréal un dimanche ou un jour de fête, quand les boutiques sont fermées, sans recevoir les plus sombres impressions; la ville entière paraît une vaste prison : » — Il fait ainsi allusion aux volets des fenêtres et aux portes extérieures, qui sont en fer, et dont l'emploi a été adopté pour prévenir les effets du feu.

Le choléra avait fait d'effrayants ravages, et l'on en pouvait voir les effets dévastateurs dans les draperies noires qui recouvraient les maisons et dans les vêtements de deuil de toutes les classes. Une expression de découragement et d'inquiétude était peinte sur le visage des rares passants que nous rencontrâmes en nous rendant à l'hôtel; cette expression indiquait clairement l'état de leur âme.

Dans quelques quartiers, des rues entières ont été presque totalement dépeuplées; ceux qui le pouvaient, s'enfuyaient, frappés de terreur, à la campagne, tandis que d'autres restaient pour mourir au sein de leurs familles.

Dans aucune classe, m'a-t-on dit, la maladie n'a été si cruelle que parmi les plus pauvres émigrants. Beaucoup d'entre eux, affaiblis par les privations et les fatigues d'un long voyage, se livraient à toute sorte d'excès et surtout à l'ivresse, en arrivant à Québec ou à Montréal; et, comme s'ils eussent volontairement cherché la mort, ils étaient bientôt victimes du fléau.

Dans une maison, onze personnes moururent; dans une autre, dix-sept; un petit enfant de sept ans fut la seule créature qui survécut pour redire cette triste histoire. Ce pauvre orphelin fut recueilli par les nonnes dans leur charitable institution, où on lui prodigua tous les soins que peut suggérer l'humanité.

Le nombre des sociétés de bienfaisance catholiques et protestantes est très grand; elles sont soutenues avec une libéralité qui fait honneur aux deux communions; et elles paraissent vraiment inspirées par un fervent esprit de charité chrétienne.

Je ne connais aucun lieu, sans même excepter Londres, où la bienfaisance ait plus à s'exercer que dans ces deux villes, Québec et Montréal. Là se trouvent réunis les indigents que la misère n'a pas dépravés, les gens imprévoyants, l'orphelin délaissé, les malades et les vieillards, chassés tous de leur patrie et de leurs foyers par la rude main de la nécessité pour devenir bientôt, sur une terre étrangère, les victimes de la maladie ou du besoin.

Il est triste de penser qu'un grand nombre de ceux qui, parmi les plus pauvres émigrants, sont morts du choléra, n'ont laissé aucune trace qui puisse informer de leur sort leurs amis d'Angleterre. Le mal est si soudain et si violent qu'il ne laisse point de temps pour mettre ordre aux affaires de ce monde; la sentinelle ne vient pas dire comme à Ézéchias : « Mets ordre à ta maison, car tu mourras, et tu ne vivras pas. »

Le temps est étouffant, et il est accompagné de tonnerre et de fréquentes ondées, qui ne produisent point l'effet qu'on en devrait attendre, celui de rafraîchir l'atmosphère brûlante. J'éprouve une espèce de langueur et d'oppression qui me rend triste, et qui est pire que des douleurs véritables.

Au lieu de quitter cette ville par la première occasion, comme nous l'avions décidé, nous nous trouvons obligés de rester deux jours de plus, parce que les officiers de la douane n'ont pas encore visité nos paquets. Le fait est que tout va de travers, et que chacun est de mauvaise humeur.

Le temps a été trop lourd pour me permettre de sortir beaucoup. Je ne me suis guère avancée au-delà des rues qui avoisinent l'hôtel; à l'exception de l'église cathédrale des catholiques, j'ai vu peu de monuments publics. J'ai été très satisfaite de celui-ci : c'est un bel édifice quoique inachevé, les tours n'ayant pas été portées à la hauteur projetée dans l'origine. La fenêtre orientale qui se trouve derrière le maître-autel a 70 pieds de haut sur 33 de large. L'effet de cette magnifique fenêtre, qu'on aperçoit de l'entrée, l'autel avec ses ornements et ses peintures, les châsses et les divers autels secondaires,

décorés de sujets tirés de l'Écriture, les légères galeries qui entourent la nef, la double rangée de colonnes qui supportent la voûte; et les fenêtres cintrées, tout contribue à former un ensemble admirable. Ce qui m'a plu davantage, c'est l'excessive légèreté de l'architecture. On a cherché à donner aux piliers l'apparence du marbre; mais cette imitation peinte m'a semblé grossière et trop brillante. Il y manquait cette teinte fondue et adoucie que le temps a donnée à nos antiques églises. Des modillons grimaçants, les anges ailés que nous voyons sculptés sur la pierre brunie, et dont la gaucherie même atteste l'antiquité, ajoutent un intérêt de plus à ces temples de nos anciens pères. Mais, quoique la nouvelle église catholique de Montréal ne puisse être comparée à notre cathédrale d'Yorck, à l'abbaye de Westminster, et à d'autres monuments religieux, elle mérite l'attention des voyageurs, qui ne trouveront rien de comparable dans les deux parties du Canada.

Il y a ici plusieurs colléges, des couvents, un hospice pour les malades, plusieurs églises catholiques et protestantes, des salles d'assemblée pour les non-conformistes, un corps-de-garde et plusieurs autres édifices publics.

Toute la partie de la ville qui avoisine le bord de l'eau est marchande. Ses rues étroites et malpropres, ses maisons sombres, avec leurs pesants volets de fer, ont un aspect repoussant qui produit une impression défavorable sur l'esprit d'un voyageur anglais. Cependant, l'autre partie de la ville présente un caractère différent, et les maisons sont entremêlées de jardins et de promenades délicieuses : c'est un coup d'œil charmant à voir lorsqu'on est aux fenêtres de la salle de bal à l'hôtel Nelson. Cette salle, qui est peinte du haut en bas et qui offre une imitation grossière des bocages et des sites du Canada, domine une vue magnifique. On aperçoit de là le fleuve, la ville, tout le pays environnant, y compris les montagnes éloignées de Chamblay, les rives du Saint-Laurent du côté de la Prairie, et les courants en deçà et au-delà de l'île Sainte-Anne. Le Mont Royal (Mount Real), avec ses flancs boisés, ses beaux sites, et la ville à laquelle il a donné son nom, se trouve à vos pieds. Certes, un tel spectacle mérite d'arrêter l'attention du voyageur.

Le maître de l'hôtel, qui est Italien, a pour nous les plus grandes attentions. Les domestiques de l'hôtel sont très polis, et la compagnie que nous trouvons à la table d'hôte est très convenable, et se compose principalement d'émigrants comme nous et de quelques Français et Françaises assez gais. La table est bien servie, et le prix pour la nourriture et le logement est d'un dollar par personne (1).

Je m'amuse à observer les différents caractères des convives. Quelques-uns des émigrants semblent entretenir les plus vives espérances et ne prévoir aucun obstacle à l'accomplissement de leurs projets. Pour faire contraste, un de mes compatriotes, qui revient du district de l'ouest et qui s'en retourne en Angleterre, me conjure de ne point faire un pas de plus dans cet *horrible pays;* c'est ainsi qu'il désigne la province supérieure, nous assurant qu'il n'y voudrait pas vivre quand on la lui donnerait tout entière.

La lecture de l'ouvrage de Cattermole, sur l'émigration, l'avait poussé à quitter une bonne ferme et à rassembler tout ce qu'il possédait pour aller s'établir dans le Canada. Encouragé par un ami qui est dans ce pays, il avait acheté un lot de terres incultes dans

(1) Cet hôtel n'est point de la première classe; dans ces derniers le prix est d'un dollar et demi par jour. — Ed.

Le dollar vaut environ 5 fr. 15 c. de notre monnaie. N. D. T.

le district occidental. « Mais, monsieur, ajoutait-il en s'adressant à mon mari avec beaucoup de véhémence, je m'aperçus bientôt que j'avais été honteusement abusé. Quelle terre! quel pays! je n'y voudrais pas vivre pour tous les trésors du monde. On ne peut s'y procurer une goutte d'eau bonne à boire, ou une pomme de terre mangeable. Je suis resté deux mois dans un misérable bouge qu'ils appellent *shanty*, et où j'étais rongé tout vif par les moustiques. Je ne pouvais me procurer que du porc salé. C'était intolérable. Puis, toutes mes connaissances en agriculture étaient inutiles.—On n'entend rien à la tenue d'une ferme dans ce pays. J'aurais eu le cœur brisé de travailler au milieu de souches et de racines et de ne jamais voir un champ bien labouré. Puis, ajoutait-il d'un ton attendri, je pensais à ma pauvre femme et à notre petit enfant. J'aurais pu, afin d'améliorer ma fortune, passer ainsi moi-même une pénible année et même un plus long temps, mais la pauvre femme, je n'aurais pas eu le courage de l'arracher aux douceurs de l'Angleterre pour un pays qui ne vaut seulement pas nos écuries et nos étables; c'est pourquoi je retourne chez moi; et si je ne dis pas à tous mes voisins quelle est cette contrée pour laquelle ils brûlent de vendre leurs fermes, je veux bien que l'on ne croie plus à aucune de mes paroles. »

En vain quelques personnes lui représentaient que c'était une folie de s'en retourner avant un plus long essai, il leur répondait qu'elles étaient folles elles-mêmes de rester une heure de plus dans un tel pays, et il finissait par maudire les gens qui trompent le peuple par de faux rapports et lui vantent tous les avantages du lieu sans dire un mot des désavantages, lorsqu'ils auraient très bien de quoi en remplir un volume.

« Bien des gens sont enclins à se tromper eux-mêmes, aussi bien qu'à se laisser tromper, dit mon mari, et, une fois qu'ils sont entichés de quelque chose, ils ne veulent lire et croire que ce qui s'accorde avec leurs désirs. »

Evidemment, ce jeune homme a été désappointé en ne trouvant pas tout aussi beau et aussi agréable que dans son pays. S'il avait mieux réfléchi, il n'aurait pas été assez simple pour supposer qu'il ne rencontrerait aucune difficulté pour former un établissement dans ces forêts. Nous nous attendons à bien des obstacles et à de grandes privations; peut-être même en rencontrerons-nous auxquels nos amis du Canada ne nous auront point préparés dans leurs lettres.

Nos places sont prises dans la diligence qui part pour Lachine, et si tout va bien, nous quitterons Montréal demain matin. Nos malles, nos boîtes, etc., etc., doivent être envoyées par le courrier à Cobourg.—22 *août*.

Cobourg, 29 *Août*.—Au moment où j'allais fermer ma dernière lettre, je vous disais, ma bonne mère, que nous devions quitter Montréal le lendemain dès la pointe du jour; mais il était écrit là-haut que nous serions désappointés en ceci, et nous devions éprouver la vérité de ces paroles : « Ne compte pas sur le lendemain, car tu ne sais pas ce qu'une heure peut amener avec elle. » Ce matin-là même, juste une heure avant l'aube du jour, je fus saisie des symptômes de la maladie qui a désolé tant de familles. J'étais trop malade pour commencer mon voyage, et ce fut le cœur gros que j'entendis sur le pavé les roues pesantes de la voiture qui s'éloignait de l'hôtel.

Mon état empirait d'heure en heure, et la sœur de l'hôtesse, jeune personne excellente qui m'avait déjà témoigné beaucoup d'intérêt, me persuada enfin d'envoyer chercher un médecin; et mon mari, tourmenté de me voir tant souffrir, courut s'informer du docteur le plus habile. Après quelque délai, on en trouva un. Je souffrais horriblement; mais je fus soulagée par une saignée et par de violents vomissements. Je

ne m'étendrai pas sur mes souffrances, il suffit de vous dire qu'elles étaient cruelles, mais Dieu, dans sa miséricorde, quoiqu'il m'ait châtiée et affligée, ne l'a point fait jusqu'à la mort. J'ai été soignée avec une grande bonté par les femmes de la maison. Au lieu de fuir avec effroi la chambre de douleur, les deux jeunes filles irlandaises se disputaient presque à qui serait ma garde-malade; tandis que Jane Taylor, la bonne jeune personne dont j'ai déjà parlé, ne m'a pas quittée depuis que mon état est devenu alarmant, jusqu'à ce qu'un mieux sensible se fût déclaré; au péril de sa vie, elle me soutenait dans ses bras et m'appuyait sur son sein, tandis que j'étais dans une agonie mortelle, s'efforçant tour-à-tour de me calmer et d'adoucir l'inquiétude de mon pauvre compagnon désolé.

Les remèdes appliqués furent la saignée, une certaine quantité d'opium, des pillules bleues, d'une espèce de sel,—autre que le sel d'Epsom ordinaire. Ces remèdes furent efficaces, quoique les maux de cœur et de la tête me fissent beaucoup souffrir pendant plusieurs heures. La faiblesse et la fièvre lente qui succédèrent au choléra m'obligèrent à garder le lit plusieurs jours de suite. Pendant les deux premiers, mon docteur me visita quatre fois par jour; il était très bon, et apprenant que j'étais la femme d'un officier anglais, émigrant pour la province haute, il parut prendre plus que jamais intérêt à ma convalescence, nous témoignant une sympathie à laquelle nous fûmes bien sensibles. Après une détention de plusieurs jours, je fus jugée dans un état de convalescence suffisant pour commencer mon voyage, quoique je fusse encore si faible que je pouvais à peine me soutenir.

Le soleil n'était pas encore levé quand la voiture qui devait nous conduire pendant les neuf premiers milles de la route arriva à la porte. Nous fîmes volontiers nos adieux à une ville où nous avions passé bien des heures douloureuses et peu d'instants agréables. Cependant nous avions éprouvé beaucoup de bontés de ceux qui nous entouraient, et quoique entièrement étrangers, nous avions éprouvé par nous-mêmes que c'est à juste titre que Montréal est célèbre pour son hospitalité. J'ai oublié de vous dire dans ma dernière lettre que nous avions lié connaissance avec un négociant très recommandable de cette ville, qui nous a donné de très utiles et de nombreux renseignements, et nous a présentés à sa femme, jeune dame très bien élevée et très accomplie. Durant notre courte liaison, nous avons passé chez eux quelques heures à notre grande satisfaction.

Le vent frais que nous envoyait le fleuve, tout le long de notre route, m'a été très agréable. C'était un beau spectacle, de voir le soleil se lever éclatant derrière la chaîne éloignée des montagnes. Au dessous de nous étaient les *courants* tumultueux dont nous avons parlé; et l'île Saint-Anne nous rappelait à l'esprit le chant du bateau canadien de Moore : « Nous chanterons à Sainte-Anne notre hymne du départ. »

Le rivage du Saint-Laurent, qui suit notre route, est plus élevé ici qu'à Montréal; et le sommet en est couvert de broussailles, interrompues de temps en temps par des anses étroites. Le sol, autant que je pus le voir, est sablonneux ou glaiseux. Je vis pour la première fois la vigne sauvage grimpant autour de jeunes arbres. Il y avait des framboises, une grande quantité de cette haute fleur jaune que nous appelons *la verge d'or d'Aaron*, un *solidago*, et des *éternelles* blanches, semblables à celles dont les jeunes filles françaises et suisses font des couronnes pour orner la tombe de leurs amies, et qu'elles appellent *immortelles;* les Américains l'appellent *vie éternelle;* j'ai aussi remarqué dans les champs, parmi les blés, une haute valériane violette et dentelée; elle

y est aussi commune que la buglose dans nos terrains légers et sablonneux en Angleterre.

A Lachine, nous quittâmes la diligence pont monter à bord d'un bateau à vapeur élégamment construit, et fourni de tout ce qui est commode et utile. J'eus grand plaisir à remonter ainsi le fleuve, et j'aurais joui pareillement de mon voyage par terre, si ma récente maladie ne m'eût affaiblie au point de me rendre très désagréable les chemins raboteux. Quant aux diligences du Canada, on aurait pu leur faire une meilleure réputation; car elles sont si bien adaptées aux chemins qu'elles doivent parcourir, qu'on pourrait difficilement en trouver de plus convenables. Elles sont destinées à contenir neuf personnes, trois derrière, trois devant et trois au milieu; le siége du milieu, qui est suspendu sur de larges courroies de cuir, est le plus commode, si ce n'est qu'on se trouve dérangé chaque fois qu'un voyageur veut descendre.

Les arrangements pour le voyage sont aussi simples que possible. Quand vous avez une fois payé votre dépense jusqu'à Prescott, vous n'avez ni soins ni souci. En quittant le bateau à vapeur, vous trouvez une voiture prête à vous recevoir avec votre bagage, qui ne doit point dépasser une certaine proportion. A défaut de la voiture, vous pouvez prendre un bateau à vapeur, où vous avez tout ce que vous désirez. Les prix ne sont point déraisonnables, si l'on considère le *comfort* dont on jouit.

Outre leur propre frêt, les bateaux à vapeur remorquent généralement plusieurs autres bâtiments. Nous eûmes jusqu'à trois vaisseaux de Durham à notre suite, sans compter quelques autres petites barques, ce qui nous offrait de la variété, sinon de l'amusement.

A l'exception de Québec et de Montréal, la province supérieure est la partie du Canada qui me convient le plus. Si tout n'y est pas sur une aussi grande échelle que dans les autres provinces, elle est plus faite pour plaire par l'industrie et la fertilité qu'elle déploie. Tout en suivant la grande route, je suis ravie de la propreté, de l'arrangement et de la commodité des habitations et des formes. Les cabanes et les huttes sont très rares. Elles ont été remplacées par de jolies maisons régulières, bâties dans un bon style et souvent peintes d'un blanc de plomb ou d'un vert pâle. Autour de ces habitations, il y avait des vergers, dont les arbres ployaient sous une riche récolte de pommes, de prunes, et de ces belles petites pommes rouges qui, en Amérique, viennent sans culture, et que nous voyons si souvent chez nous dans les desserts parmi les fruits conservés pour la mauvaise saison.

On n'aperçoit aucun signe de pauvreté, aucune trace des maux qui en sont la suite. Point d'enfants déguenillés, malpropres, repoussants, se roulant dans la boue ou dans la poussière; mais de jeunes filles propres et bien tenues, aux yeux brillants et aux cheveux bien tressés, filent à la porte des maisonnettes, tandis que les plus jeunes sont assises sur le gazon ou sur le seuil de la porte, tricotant et chantant, aussi joyeuses que des oiseaux.

Il y a quelque chose de très pittoresque dans les grands rouets dont on se sert en ce pays pour filer la laine, et si nos jeunes filles du Canada s'étudiaient dans leurs attitudes, elles n'en pourraient trouver de plus gracieuse ou de mieux calculée pour faire ressortir une belle tournure, que de filer au grand rouet. La fileuse n'est point assise, mais elle va et vient, guidant le fil d'une main, tandis que de l'autre elle tourne la roue.

J'ai souvent remarqué, en passant près des petites fermes, des écheveaux de laine de

différentes couleurs, suspendus sur les haies des jardins ou des vergers pour sécher; il y en avait de toutes les couleurs, verts, bleus, violets, rouges et blancs. Une maîtresse d'auberge fort jolie, chez laquelle nous nous arrêtâmes pour changer de chevaux, me dit que ces écheveaux de laine étaient d'abord filés, puis teints par les bonnes ménagères, avant qu'on les envoyât au tisserand. Elle me montra du drap qui en avait été fait; il paraissait vraiment fort bien. Il était d'un brun très foncé, parce que la laine provenait d'une race de moutons noirs. Ce drap est diversement employé pour l'usage de la famille.

« Chaque petite habitation que vous voyez, me dit-elle, a sa portion de terre, et par conséquent, son troupeau de moutons; et, comme les enfants apprennent de bonne heure à filer, à tricoter et à aider leurs parents à teindre la laine, ceux-ci ont par là les moyens de les voir bien et comfortablement vêtus.

Plusieurs de ces mêmes fermes que vous voyez maintenant dans un état si prospère, étaient, il y a environ trente ans, des terres incultes où les Indiens chassaient. L'industrie de quelques hommes pauvres pour la plupart, et qui n'avaient pas un pouce de terre dans leur patrie, a effectué ce changement. »

Les renseignements de cette bonne femme me suggérèrent des réflexions consolantes: « Nous aussi, pensai-je, nous allons acheter des terres en friche; or, pourquoi ne verrions-nous pas notre ferme égaler avec le temps la fertilité de ces lieux? Assurément, c'est un heureux pays que celui où toutes les habitations sont abondamment pourvues des agréments et des objets nécessaires à la vie. »

Peut-être oubliais-je alors les difficultés et les privations qui avaient accueilli ces colons à leur arrivée dans ce pays. Je ne voyais leurs terres qu'à une distance de plusieurs années et parvenues à un haut point de culture. Peut-être même les possesseurs actuels sont-ils les enfants ou les petits enfants des défricheurs primitifs, et tandis qu'ils jouissent des travaux de leurs prédécesseurs, ceux-ci, usés par les fatigues, reposent maintenant dans la poussière.

Entre autres objets qui attirèrent mon attention, je fus frappée de l'aspect des sépultures qui bordaient la route. De petits monticules de verdure, entourés de bouquets de noyers et d'autres arbres, couvraient les tombeaux de toute une famille; peut-être même quelques amis favorisés dormaient-ils tranquillement sous le même gazon. Si cette terre n'était pas consacrée, elle était du moins sanctifiée par les larmes et les prières des pères, des mères et des enfants.

Ces tombeaux devinrent plus intéressants pour moi quand j'appris que, si l'on vend une ferme à un étranger, le premier possesseur se réserve ordinairement le droit de continuer à y enterrer ses morts.

Il faut me pardonner si je vous fatigue parfois en m'arrêtant sur des bagatelles. Quant à moi, rien de ce qui porte le cachet de la nouveauté n'est dépourvu d'intérêt. Il n'est pas jusqu'aux fours de terre, construits sur quatre pieds, à peu de distance des maisons, qui ne m'échappèrent point en passant. Quand on n'a pas la commodité d'un de ces fours en dehors de son habitation, on fait cuire le pain dans de larges pots de fonte, qu'on appelle *bake-kettles*, marmites à cuire. J'ai déjà vu un pain d'environ huit livres cuire sur l'âtre dans un de ces pots, et j'en ai goûté aussi; mais je crois que la vapeur concentrée communique à ce pain un goût singulier, qu'on ne sent pas dans les pains cuits aux fours de brique ou de terre. D'abord, je ne pouvais deviner ce qu'étaient ces étranges petites constructions rondes, perchées sur quatre pieds, et je

les prenais pour des ruches, jusqu'à ce que j'eusse vu une bonne femme tirer quelques pains chauds et appétissants d'un de ces fours, qu'on avait construits sur un carré de terre inculte, près de la route, à une cinquantaine de pas de la maison.

Outre ces fours, chaque maison a encore un puits dans le voisinage. On n'en tire pas l'eau de la même manière que dans l'ancien continent. Du reste, le procédé est fort simple : une longue perche, soutenue par un poteau, sert de levier pour monter le baquet, et l'eau peut être tirée par un enfant sans grand effort. Beaucoup de personnes préfèrent ce moyen à l'emploi d'une corde ou d'une chaîne ; en effet, le premier venu peut le mettre en usage : on n'a d'autre peine que de fixer la perche. Je n'entre dans ces détails que pour montrer l'esprit inventif des gens de ce pays (1).

Nous fûmes émerveillés de l'aspect magnifique des chutes du Saint-Laurent. La route qui domine les cascades, à cause de l'élévation du rivage, nous offrait une ravissante perspective. J'échouerais si j'entreprenais de vous décrire cette grande nappe d'eau mugissante. Howison en a fait une description minutieuse dans son ouvrage sur le Haut-Canada, livre que vous connaissez fort bien. Je regrettais de ne pouvoir m'arrêter pour repaître mes yeux d'un spectacle si sauvage et si imposant ; mais une diligence du Canada n'attend personne, et nous fûmes obligés de nous contenter d'avoir vu à la hâte ces chutes célèbres.

Nous nous embarquâmes à Couteau-du-Lac, et nous arrivâmes à Cornwall assez avant dans la soirée. Quelques-unes des diligences roulent toute la nuit, mais j'étais trop fatiguée pour recommencer aussitôt une nuit de quarante-neuf milles sur des routes comme celles du Canada. Notre exemple fut suivi par une dame veuve et sa petite famille. Nous eûmes quelque peine à obtenir un logement, les auberges étant remplies de voyageurs. Pour la première fois, nous éprouvâmes quelque chose de ces manières odieuses attribuées, quoique sans doute trop généralement, aux Américains. Notre maître d'auberge paraissait parfaitement indifférent sur le bien-être de ses hôtes. Il les laissait se servir eux-mêmes ou se passer de ce dont ils avaient besoin. L'absence des femmes dans ces établissements est un grand inconvénient pour les voyageuses. Les femmes se tiennent totalement à l'écart, ou vous traitent avec tant de froideur et d'indifférence, que vous n'avez nul plaisir à être servie par elles.

Après quelques difficultés pour obtenir une entrevue avec l'hôtesse de l'auberge à Cornwall, je lui demandai de m'indiquer une chambre où nous pussions passer la nuit. Aussitôt, de l'air le plus désagréable, elle me désigna une porte ouvrant sur un simple cabinet où était un lit dépourvu de rideaux, une chaise et un semblant de toilette. Me voyant presque épouvantée à l'idée de ce repoussant domicile, elle me fit observer laconiquement qu'il n'y avait que cela ou rien, à moins que je ne préférasse coucher dans une chambre à quatre lits, dont trois étaient déjà occupés par des messieurs. Je rejetai cette alternative avec une sorte d'indignation, et je me retirai d'assez mauvaise humeur dans mon trou, où les dégoûtants familiers du lit ne nous permirent de fermer les paupières qu'à la pointe du jour.

Nous prîmes à la hâte un déjeuner matinal, et nous nous mîmes en route. Voici quels étaient alors les membres de notre société : moi-même, mon mari, une dame et

(1) Ce procédé est adopté en Angleterre et en d'autres pays, et l'on peut voir de ces puits dans les jardins des marchés du faubourg de l'ouest à Londres. Du reste, on ne peut en user ainsi que lorsque l'eau s'élève presque jusqu'au bord.

un monsieur avec trois jeunes enfants et un nouveau-né d'un mois, tous quatre atteints de la coqueluche; nous avions encore deux grands mineurs du Cumberland, puis un pilote français avec son compagnon; ce dernier était un monstre énorme semblable à un amphibie : il s'élança dans la voiture et se serra dans un coin, faisant un signe de connaissance et une grimace comique au conducteur, qui était dans le secret, et qui, complètement sourd à nos représentations sur cette invasion imprévue, fit claquer son fouet avec une aisance merveilleuse, au milieu des cris d'admiration de deux voyageurs américains qui se tenaient debout devant la porte de l'auberge, n'ayant leur chapeau ni à la main, ni sur la tête, mais retenu par un ruban noir à l'un des boutons de leur veste et retombant jusque sous un de leurs bras; depuis, j'ai vu que cette coutume était assez généralement adoptée, et je pense que si *Johnny Gilpin* eût pris cette sage précaution, il aurait sauvé sa perruque et son chapeau.

Je fus horriblement fatiguée de ce voyage d'une journée; j'étais littéralement couverte de meurtrissures. Nous souffrîmes beaucoup de l'excessive chaleur, et nous nous serions volontiers passés de la compagnie de deux de nos immenses compagnons.

Nous arrivâmes à Prescott vers cinq heures après midi, et nous fûmes bien traités à l'auberge. Les servantes étaient toutes anglaises et semblaient rivaliser entre elles d'attentions envers nous.

Dans la ville de Prescott, nous avons vu peu de chose qui fût capable d'intéresser ou de plaire. Après un excellent déjeuner, nous nous sommes embarqués à bord de *la Grande-Bretagne*, le plus beau bateau à vapeur que nous ayons encore vu, et, à notre grande satisfaction, nous y fûmes rejoints par nos nouveaux amis.

A Brockville, nous arrivâmes juste à temps pour jouir d'un spectacle que je ne connaissais point encore : on allait lancer un vaisseau. C'était une scène pompeuse et animée. Le soleil brillait dans tout son éclat sur la foule qui, en habit de fête, encombrait le rivage; les cloches des églises tintaient joyeusement et mêlaient leur bruit aux accords des musiciens qui étaient sur le pont de ce nouveau navire : c'était un *schooner*. Il était richement peint, orné de drapeaux et de banderolles, et portait une société choisie.

Pour ajouter à la solennité un salut fut tiré d'un fort qu'on avait érigé à cette occasion sur une petite île rocailleuse en face de la ville. Le *schooner* entra dans l'eau avec majesté, et comme impatient de rejoindre l'élément qui allait désormais lui être soumis. Ce fut un moment de vif intérêt. Le nouveau-venu fut salué par trois acclamations de l'équipage de *la Grande-Bretagne* par une salve tirée du petit fort et par le joyeux tintement des cloches, que l'on sonnait aussi en l'honneur d'une charmante mariée qui était montée à bord du *schooner* avec son jeune époux pour aller visiter les cataractes du Niagara.

Brockville est situé juste à l'entrée du lac des Mille-Iles, et présente un joli coup d'œil du côté du fleuve. La ville a rapidement gagné, m'a-t-on dit, depuis les dernières années, et ne tardera point à devenir une place importante.

Les bords du Saint-Laurent prennent un aspect plus pittoresque quand on avance au milieu des Mille-Iles, qui sont couvertes de rochers et de toutes sortes d'arbres. Comme nous avions besoin de bois à brûler, le bateau à vapeur relâcha dans un petit village sur la côte américaine du fleuve, où nous prîmes aussi à bord vingt-cinq magnifiques chevaux qu'on doit mettre en vente à Cobourg ou à Yorck.

Nous ne vîmes rien de remarquable dans le village américain, si ce n'est une nou-

veauté assez amusante. Presque toutes les maisons ont un petit modèle d'elles-mêmes, environ de la grandeur d'une maison de poupée, planté sur le devant ou sur le bord du toit. Un des passagers me dit que ces *maisons de poupées*, comme je voulais bien les appeler, étaient des nids pour les hirondelles.

Il était minuit quand nous passâmes devant Kingston, en sorte que je ne pus apercevoir cette clé des lacs, comme je l'ai entendu nommer. Quand je m'éveillai le matin, le bateau fendait bravement les eaux du lac Ontario, et j'éprouvai un léger mal de cœur.

Quand les eaux du lac sont agitées par de grands vents, on pourrait se croire sur une mer battue par la tempête.

Les bords du lac Ontario sont magnifiques; ils forment une chaîne onduleuse de collines et de vallées couvertes de bois magnifiques, ou animées par des portions de terres cultivées et par de jolies habitations. A dix heures nous arrivâmes à Cobourg.

Cobourg, où nous sommes à présent, est un bourg florissant et bien bâti, contenant plusieurs bons magasins, des moulins, une banque publique et une imprimerie qui fait paraître un journal une fois par semaine. Il y a une très jolie église et une société choisie; plusieurs familles recommandables ont fixé leur résidence dans le bourg ou dans le voisinage.

Demain nous quittons Cobourg et nous irons jusqu'à Péterborough, d'où je vous écrirai encore pour vous informer de notre destination future, qui sera probablement l'un des petits lacs de l'Otanabée.

LETTRE CINQUIÈME.

VOYAGE DE COBOURG A AMHERST. — DIFFICULTÉS A VAINCRE POUR FORMER UN ÉTABLISSEMENT DANS LES FORÊTS INTÉRIEURES. — ASPECT DU PAYS. — LE LAC DE RIZ. — MŒURS DES INDIENS. — VOYAGES EN REMONTANT L'OTANABÉE. — UNE HUTTE ET SES HABITANTS. — BATEAU DE PASSAGE. — VOYAGE A PIED JUSQU'A PETERBOROUGH.

Peterborough, district de New-Castle, 9 septembre 1832.

Nous quittâmes Cobourg le 1er septembre vers l'après-midi, dans un petit chariot chaudement garni de peaux de buffle. Mes compagnons de voyage étaient trois messieurs et une jeune demoiselle, tous gens fort agréables et disposés à nous donner tous les détails possibles sur le pays que nous traversions. Il faisait très beau; c'était une de ces journées douces et fécondantes comme on en a souvent au commencement de septembre. Les teintes chaudes de l'automne se voyaient déjà sur les arbres des forêts, mais annonçaient plutôt la maturité que la décadence. Le pays, aux environs de Cobourg, est

bien cultivé; une grande partie des forêts a été remplacée par des champs bien découverts, de jolies fermes, de beaux vergers fleuris et de verts pâturages, où viennent paître de nombreux troupeaux.

La prison du comté et la cour de justice d'Amherst, ville située à environ un mille et demi de Cobourg, forment un bel édifice en pierre, bâti sur une éminence d'où l'on aperçoit le lac Ontario et les lieux environnants. A mesure qu'on avance dans la direction d'Hamilton et des plaines du lac de Riz, le terrain s'élève et forme une suite de collines et de vallons.

L'ensemble du pays me rappela la partie montagneuse du comté de Glocester. Cependant on n'y trouve pas les villages romantiques, les villes florissantes, les fermes cultivées, les vastes pâturages et les nombreux troupeaux que la civilisation a donnés à cette partie de la Grande-Bretagne. Ici, de hautes forêts de chênes, de hêtres, d'érables et de joncs, entremêlées par intervalle d'un sombre bois de pins couvrent les collines et ne sont animées de loin en loin que par un établissement orné d'une cabane rustique, et entouré d'une barrière en zig-zag formée de solives : ces clôtures choquent mes regards; je cherche vainement les belles haies de mon pays. Les séparations en pierres, comme on en voit dans le nord et à l'ouest de l'Angleterre, toutes simples et nues qu'elles sont, déplaisent moins à l'œil. Mais les Canadiens ne songent qu'à épargner le travail et l'argent. La grande loi de la promptitude est strictement observée; elle est née de la nécessité. Les objets de goût paraissent être peu considérés, ou du moins ne viennent qu'en seconde ligne.

Un sourire effleura les lèvres de mes compagnons de voyage, lorsque je parlai de nos projets pour l'ornement de notre habitation future.

« Si vous allez dans les forêts intérieures, votre maison sera nécessairement en bois, me dit un vieux monsieur qui avait été défricheur dans le pays durant plusieurs années, car vous serez probablement éloignés d'un moulin à scier, et vous aurez tant à faire et tant d'obstacles à vaincre pendant les deux ou trois premières années, que vous n'aurez guère la possibilité d'effectuer vos projets d'améliorations. »

« Il y a un vieux dicton, ajouta-t-il avec un mélange de gravité et de bonne humeur, que j'avais coutume d'entendre quand j'étais enfant : Rampez d'abord (1), et marchez ensuite. Tout ne se fait pas aussi aisément ici que dans la mère-patrie. Quelques semaines d'existence parmi les *buissons* (c'est ainsi que nous appelons les forêts non défrichées) prouveront la vérité de ce que j'avance. Au bout de cinq années vous pourrez commencer à parler de ces petits embellissements, et vous saurez alors où vous en êtes. »

« Je croyais, répondis-je, que tout se ferait très promptement dans ce pays. J'ai certainement entendu dire et lu qu'on y bâtit des maisons en un jour. » Le vieux monsieur se prit à rire.

« Oui, répliqua-t-il, les voyageurs n'ont pas de peine à élever des maisons en douze ou vingt-quatre heures, et des murs de bois peuvent être élevés même en moins de temps; mais la maison n'est pas finie quand les murs extérieurs sont élevés; votre mari l'apprendra à ses dépens. »

« Mais, dis-je, tous les ouvrages que j'ai lus sur l'émigration font une agréable pein-

(1) Ceci fait allusion aux enfants, qui se traînent d'abord sur leurs mains avant d'avoir la force de se redresser sur leurs pieds.

ture de la vie d'un colon; car, suivant leurs calculs, les obstacles sont aisément surmontés. »

« Ne faites pas attention aux livres, dit mon compagnon, faites usage de votre propre raison. Regardez ces forêts interminables où l'œil ne peut pénétrer au-delà de quelques toises, et dites-moi comment ces arbres immenses peuvent être entièrement extirpés. Le sol nettoyé par le feu, une moisson semée et protégée par des haies, et une maison construite, dites-moi comment tout cela peut se faire sans difficulté, sans dépense, sans un grand travail? Ne me parlez jamais de ce qui est dans les livres; ils ont presque tous été écrits par des voyageurs qui n'ont vu que le coin de leur feu. Donnez-moi des faits. L'expérience d'un émigrant simple et véridique vaut tout ce qu'on a écrit sur la matière. En outre, une peinture peut s'appliquer à une partie du pays et ne se rapporter nullement à une autre. Les avantages et les désavantages résultant de la nature ou de la situation du sol et des progrès de la civilisation sont très différents selon les divers districts. Le prix même des marchandises et des produits varie excessivement selon qu'on est plus ou moins éloigné des marchés et des villes. »

Je commençai à croire que mon compagnon de voyage, avec son expérience de trente années, devait parler sensément sur une pareille matière. Je craignis que nous aussi nous n'eussions conçu une idée trop brillante de la vie d'un colon dans les forêts. Le temps et notre expérience personnelle seront la plus sûre épreuve, et il faut nous y soumettre. Nous sommes toujours portés à croire ce que nous souhaitons.

A mi-chemin environ de Cobourg et du lac de Riz est une jolie vallée située entre deux montagnes escarpées. Il y a là une grande étendue de terres défrichées et une taverne : cet endroit s'appelle les Sources froides. Qui sait si dans un siècle ou deux ce lieu ne deviendra pas un rendez-vous à la mode pour prendre les eaux. Un *Bath* ou un *Chettenham* canadien (1) peut se fonder dans ces forêts où la nature sauvage règne seule en ce moment.

Nous montâmes ensuite sur les plateaux. On y voit clair-semés des chênes, de petits pins avec d'autres arbres et divers arbrisseaux. Le sol est en quelques endroits sablonneux, mais il s'en faut de beaucoup, m'a-t-on dit, qu'il soit partout le même. Par larges places, il est couvert d'une riche verdure et il offre aux bestiaux les pâturages les plus beaux et les plus abondants. Une grande quantité de fleurs délicieuses et d'arbustes ornent ces plateaux qui, durant le printemps et l'été, rivalisent avec les jardins les plus riches. Plusieurs de ces plantes sont particulières aux plaines et se rencontrent rarement dans d'autres sites. Les arbres aussi, quoique moins élevés que ceux des forêts, sont plus pittoresques; ils croissent en groupes ou isolés, et donnent à cette portion du pays l'apparence d'un parc. L'opinion générale paraît être que ce qu'il y aurait de plus avantageux pour les colons serait de disposer ces plaines en pâturages ou d'y organiser des laiteries, parce qu'elles contiennent des terres d'une amélioration peu coûteuse, et où l'on pourrait semer du froment et d'autres grains, sans compter que les pâturages y abondent naturellement. Un des grands avantages que présenterait l'adoption de ce système, c'est que l'on pourrait introduire sur-le-champ la charrue dans ces plaines, et que la fatigue serait nécessairement bien moindre que sur un sol entièrement couvert de bois.

Il y a dans ce district plusieurs colons qui possèdent des fermes considérables. La situation doit être, ce me semble, saine et agréable, à cause de l'élévation et de la sé-

(1) Bath et Chettenham sont célèbres en Angleterre pour leurs eaux minérales.

cheresse du sol, et de la vue dont on y jouit, particulièrement aux points d'où l'on aperçoit le lac de Riz avec ses îles diverses et ses bords pittoresques. Le terrain lui-même est agréablement entrecoupé de hauteurs et de vallées qui descendent quelquefois par une douce pente, et qui parfois s'ouvrent brusquement comme des précipices.

Un fermier américain qui, au déjeuner suivant faisait partie de notre société, me dit que ces plateaux étaient autrefois de célèbres rendez-vous de chasse pour les Indiens, qui, afin d'arrêter la pousse des arbres, y mettaient le feu tous les ans; par ce moyen, ils parvinrent à détruire les jeunes arbres, ou du moins ils les empêchèrent de s'étendre autant qu'auparavant. Il en resta seulement assez pour former des couverts; car les daims viennent dans ces lieux par grands troupeaux pour y chercher une espèce de haute plante appelée *plante de daim* qui y croît en abondance, et qui les engraisse excessivement à certains temps de l'année.

La nuit arriva avant que nous fussions parvenus à la taverne, qui est située sur les bords du lac de Riz, et où nous devions passer la nuit; je perdis donc quelque chose du beau spectacle que cette grande étendue d'eau présente au moment où l'on descend des plateaux. Ce que j'en saisissais, je le devais aux fréquents éclairs qui illuminaient l'horizon au nord, et c'était assez pour que je regrettasse de n'en pas voir davantage ce soir là. Le lac de Riz est agréablement varié par de petits îlots boisés; la rive septentrionale s'élève doucement du sein des eaux. En vue de *Sully*, nom donné à la taverne d'où part le bateau à vapeur qui remonte l'Otanabée, on découvre plusieurs établissements bien cultivés; et au-delà du village *Indien*, les missionnaires ont ouvert une école pour l'éducation et l'instruction des enfants indiens. Plusieurs d'entre leurs jeunes élèves savent lire et écrire couramment, et ils ont fait de grands progrès dans la morale et la religion; eux et leurs parents sont convenablement habillés, et ils ont des maisons; mais ils sont encore trop attachés à leurs habitudes vagabondes pour devenir de bons et industrieux défricheurs. Durant certaines saisons de l'année, ils quittent le village et campent dans les bois, au bord des lacs et des rivières les plus propres à la chasse et à la pêche.

Les Indiens du lac de Riz et du lac de Fange (Mad-Lake) appartiennent, m'a-t-on dit, aux *Chippewas;* mais la ruse et la cruauté que ce peuple déployait jadis à la guerre semblent avoir disparu sous la douce influence du christianisme.

Il est certain que l'introduction de la religion chrétienne est le premier pas et le plus important vers la civilisation et le progrès, puisque le propre de l'Évangile est de forcer jusque dans leurs retranchements les préjugés et l'ignorance, et d'unir le genre humain par un lien commun de confraternité. On m'a raconté que pendant longtemps l'ivresse avait été inconnue dans ce district, et que même l'usage modéré du vin était religieusement rejeté par tous les convertis. Cette abstinence est encore en pratique parmi quelques familles; mais la passion des liqueurs fortes a fini par se glisser de nouveau parmi eux, et elle fait grand tort à leur croyance. Peut-on s'étonner, lorsqu'un Indien voit ceux qui se disent chrétiens et qui ont reçu les leçons de la civilisation, se livrer à ce vice abrutissant; peut-on s'étonner, dis-je, qu'il laisse son inclination naturelle l'emporter sur ses devoirs de chrétien, qui souvent n'ont pas encore jeté en lui de profondes racines? J'ai été surprise et dégoûtée des censures prononcées contre les Indiens vicieux par des personnes qui donnaient elles-mêmes l'exemple de la fragilité à table et à la taverne; comme si l'ivrognerie était plus excusable dans l'homme bien élevé que dans le sauvage à demi-civilisé.

Il y a quelques bons établissements sur le lac de Riz, mais on dit que les bords n'en sont pas sains et que les habitants y sont sujets aux fièvres, surtout dans les endroits où le terrain est bas et marécageux. Quelques gens supposent que ces fièvres sont causées par les vastes couches de riz dont le lac est couvert. Ces végétations rendent l'eau stagnante; l'eau se corrompt, pourrit à son tour les végétations qui l'encombrent, et l'évaporation constante de cette eau viciée doit avoir un effet nuisible sur la constitution de ceux qui sont immédiatement exposés à son influence pernicieuse.

Outre de nombreux ruisseaux appelés ici *Creeks*, deux grandes rivières, l'Otanabée et la Trent, se jettent dans le lac de Riz. Ces rivières se lient entre elles par une chaîne de petits lacs qu'on peut apercevoir sur toute bonne carte de la province. Je vous envoie un plan qui a été publié à Cobourg et qui vous donnera la géographie de cette partie du Canada. C'est sur un de ces petits lacs que nous avons l'intention d'acheter des terres; et s'il est vrai qu'on ait sérieusement le projet de rendre ces eaux navigables, les terres riveraines deviendront très avantageuses pour ceux qui les posséderont : quant à présent, ces lacs sont interrompus par de grands blocs de granit et de pierre calcaire, par des courants et des chutes qui ne permettent la navigation qu'à des canots ou bateaux plats, et encore le passage n'est-il possible qu'en certains endroits. En creusant davantage le lit de la rivière et des lacs, en formant des canaux et des écluses dans quelques parties, la masse de ces eaux pourrait porter son cours jusqu'à la baie de Quinte. La dépense serait nécessairement grande, et jusqu'à ce que les villes de ce côté du district se soient entièrement organisées, il n'est pas croyable qu'une entreprise si vaste soit mise à exécution, quelque désirable qu'elle puisse être.

Après un délai inaccoutumé, nous avons quitté la taverne du lac de Riz, à neuf heures. La matinée était humide, et un vent froid soufflait sur le lac, qui ne paraissait pas avec avantage à travers une pluie fine, dont je garantissais ma figure avec mon large manteau écossais, car il n'y avait point de cabine sur le petit bateau à vapeur, et le seul abri que l'on eût était une banne insuffisante. Cette espèce de bateau formait un grand contraste avec les vaisseaux richement équipés, à bord desquels nous avions traversé le lac Ontario et le Saint-Laurent. Mais un bateau à vapeur, quel qu'il fût, sur l'Otanabée, était un objet de surprise pour nous et d'allégresse pour les premiers colons établis près de ce lac, qui, pendant plusieurs années, s'étaient contentés d'un esquif ou d'un canot pour eux-mêmes et pour les produits qu'ils portaient au marché, ou d'un chariot nommé *sleigh*, pour traverser les plus affreux chemins.

L'Otanabée est une belle, large et limpide rivière qui embrasse, en se jetant par deux embouchures dans le lac de de Riz, une basse pointe de terre, trop humide pour la culture. Ce beau fleuve (car je le considère comme tel) serpente entre deux rives couvertes de bois épais, qui s'élèvent graduellement à mesure qu'on le remonte.

Vers midi, les brouillards se dissipèrent et le soleil se montra dans tout l'éclat d'un jour de septembre. Nous étions si complètement abrités du vent, de chaque côté, par un épais rideau de pins, que je ne ressentais plus le froid qui m'avait saisie en traversant le lac le matin.

Pour le passager ordinaire qui s'inquiète peu des beautés de détails du paysage, il y a certainement de la monotonie dans cette ligne continue de bois qui inspire insensiblement un sentiment de mélancolie voisin de la tristesse. Cependant, il y a dans ce tableau des objets propres à charmer délicieusement un observateur de la nature. Ses yeux seront attirés par de singuliers bosquets, formés par le grimpeur écarlate (ou

lierre du Canada) et par la vigne vierge qui entrelacent leur riche et éclatant feuillage autour des arbres de la forêt, et marient leurs couleurs avec les bourgeons rosés de l'érable, dont les belles teintes, en automne, n'ont point d'égales parmi tous les arbres de notre patrie.

Les grappes empourprées du raisin, qui ne sont nullement aussi méprisables pour la dimension que je l'avais cru, tentaient mes yeux avides par leur apparence de maturité au milieu de ces berceaux de verdure. On m'a dit que le jus de ce raisin donne une gelée délicieuse et parfumée lorsqu'on le fait bouillir avec une quantité suffisante de sucre. Il est impossible de le préparer autrement, parce que les pepins en sont trop gros. J'essaierai, tôt ou tard, quelle amélioration la culture y peut apporter. Il est probable que là où la nature a si abondamment prodigué ses fruits, le climat doit permettre de les amener à perfection avec le secours de la culture.

Les eaux de l'Otanabée sont si limpides et si pures, qu'on voit distinctement tous les caillous et les coquillages qui sont au fond. De temps en temps on aperçoit dans les forêts une ouverture qui trahit la présence de quelque ruisseau tributaire, se faisant passage au dessous des arbres dont les cimes gigantesques se rejoignent. Le silence de ces lieux n'est interrompu que par le frôlement soudain des ailes de l'oie sauvage, troublée dans sa retraite au milieu des saules, ou par le cri aigu du martin-pêcheur plongeant dans les eaux. Comme l'on avait besoin de bois à brûler, on relâcha dans une clairière, environ à mi-chemin de Péterborough, et je profitai de l'occasion pour cueillir quelques-unes de ces belles cardinales qui croissent entre les pierres sur le bord de l'eau. Je cueillis encore là une rose aussi parfumée qu'on en peut trouver en Angleterre dans un jardin. Je trouvai aussi, parmi les herbes de la prairie, de la menthe aigue, et, plus près du rivage, de la menthe poivrée. Il y avait là un buisson qui ressemblait à notre aubépine, et qui, après l'avoir examiné, se trouva être l'aubépine dentelée. Ses fruits étaient aussi gros que des cerises, charnus, d'un goût un peu aigre, agréable d'ailleurs, et rappelant celui du tamarin. Les épines de cet arbre étaient d'une force et d'une longueur formidable. Je crois qu'on pourrait s'en servir avantageusement pour former des haies vives; les fruits ne seraient pas non plus à dédaigner pour en faire des conserves.

Comme je désirais vivement voir l'intérieur d'une hutte en bois, j'entrai par la porte ouverte de la taverne, comme on l'appelait, sous prétexte d'acheter un peu de lait. L'intérieur de cette grossière demeure ne présentait pas un aspect bien tentant. Les murs étaient faits de grossières bûches non rabotées, et les fentes étaient remplies de mousse et de coins de bois irréguliers pour ôter passage au vent et à la pluie. Le plafond, dépourvu de plâtre, laissait voir les solives, couvertes de mousse et de lichens verts, jaunes et gris; les lattes qui surmontaient ces solives étaient revêtues d'un beau brun d'acajou. Elles devaient cette couleur à la fumée qui, au lieu de monter dans la large cheminée de pierre et d'argile, tournoyait gracieusement autour du toit, et cherchait un passage à travers les différentes ouvertures dont ce toit et les côtés du bâtiment étaient remplis.

Le plancher était de terre, que le temps avait durcie et aplanie. Cette cabane me rappelait la hutte décrite par les quatre matelots russes qui passèrent l'hiver dans l'île du Spitzberg. L'ameublement en était aussi agreste que la construction; quelques escabeaux grossiers et raboteux; une table de sapin, qui, pour avoir été faite de bois vert, s'était fendue à trois endroits, et n'était maintenue, dans son intégrité, que par quatre

pieds mal tournés ; trois ou quatre blocs de granit gris, qui étaient placés auprès de l'âtre et servaient de siéges pour les enfants ; ajoutez à cela, deux lits faiblement exhaussés par un pied fait de planches de cèdres. Deux pauvres hommes y étaient étendus ; ils souffraient des ravages de la fièvre du lac. Leur visage jaune et bilieux contrastait étrangement avec les éclatants couvre-pieds piqués (1) de leur couche. J'étais émue de compassion pour ces pauvres émigrants, qui, à peine arrivés dans le pays, me dirent-ils, avaient été saisis par la fièvre. Tous les deux avaient une femme et des enfants, qui paraissaient fort misérables. Les femmes aussi avaient été prises de la fièvre, et n'avaient pas une maison, ni même une pauvre hutte qui leur appartînt ; les maris, étant tombés malades, étaient incapables de travailler, et le peu d'argent qu'ils avaient apporté, ils l'avaient presque entièrement dépensé pour payer leur nourriture et leur logement dans ce lieu misérable qu'ils honoraient du nom de taverne. Je ne puis dire que je fusse grandement prévenue en faveur de l'hôtesse, femme criarde et avide. Outre les divers émigrants, hommes, femmes et enfants, qui logeaient en dedans de ces murs, la hutte avait encore des habitants d'une autre sorte. Un beau veau était parqué dans un coin, quelques cochons rôdaient en grognant, de compagnie avec une demi-douzaine de volailles, et trois pigeons, blancs comme la neige, ramassaient humblement les miettes de pain. Ils paraissaient trop purs et trop innocents pour habiter un tel lieu.

La rivière est trop basse en cette saison et les courants trop rapides pour permettre au bateau à vapeur d'aller jusqu'à Peterborough. Un esquif ou bateau à rames, comme on l'appelle quelquefois, — machine lourde, gauche et à fond plat, reçoit les passagers à un certain endroit de la rivière, en face d'un pin singulier qui se trouve sur la droite ; on l'appelle le « *bonnet du Yankee* » à cause de la prétendue ressemblance de sa cime avec une espèce de bonnet américain qui rappelle les bonnets bleus des Écossais.

Par malheur, le bateau à vapeur s'engrava à quelques milles au dessous de la place ordinaire du rendez-vous, et nous attendîmes l'esquif jusqu'à près de quatre heures. Quand il parut, nous nous aperçûmes, à notre grand mécontentement, que les rameurs (au nombre de huit, et tous Irlandais) étaient sous l'influence d'un baril de whiskey qu'ils avaient vidé dans le voyage. Ils étaient de plus irrités du retard du vaisseau, qui les avaient contraints à ramer vigoureusement pendant quatre milles de surcroît. Outre un grand nombre de passagers, leur esquif devait recevoir un chargement énorme de meubles, de boîtes, de coffres, de sacs de blé, de tonneaux de farine, de sel et de porc, avec un amas confus de paquets et d'articles petits et grands, que l'on entassa à une hauteur que je trouvai fort peu rassurante pour les passagers et les marchandises.

Avec une mauvaise grâce étonnante, nos Irlandais prirent leurs rames quand le chargement fut achevé ; mais ils déclarèrent qu'ils voulaient aller à terre et allumer du feu pour faire cuire leur dîner, attendu qu'ils n'avaient pris aucune nourriture, quoiqu'ils eussent fait de larges libations de whiskey. Quelques passagers s'opposèrent à cette mesure, et ceci donna lieu à une querelle furieuse, à la fin de laquelle les mutins jetèrent leurs rames et refusèrent positivement de bouger avant qu'ils eussent satisfait leur appétit.

Peut-être éprouvais-je un sentiment de sympathie pour eux, car je commençais à avoir moi-même grand'faim, n'ayant rien mangé depuis six heures du matin : j'étais

(1) *Gay patch-work quilts*, ces couvre-pieds sont faits de petites pièces cousues ensemble et coupées dans des étoffes de couleur et de dessins différents. (N. du T.)

si faible que je fus contrainte de prier mon mari d'obtenir des rameurs un morceau de pain grossier et repoussant, qu'ils mangeaient avec d'énormes tranches de porc cru mariné, assaisonnant ce repas peu délicat de jurements furieux et d'amères invectives contre ceux qui les avaient empêchés de faire cuire leur nourriture comme *des Chrétiens*.

Tandis que je mangeais ce pain avec avidité, un vieux fermier, qui me regardait depuis quelque temps avec un mélange de curiosité et de compassion, me dit : « Pauvre femme! vraiment vous paraissez avoir bien faim, et sans doute vous arrivez du *vieux* pays, et vous êtes bien peu accoutumée à une telle chère! Voici quelques gâteaux que la femme (pour ma femme) a mis dans ma poche comme je partais de la maison ; je ne m'en soucie guère, mais ils sont meilleurs que ce mauvais pain; prenez-les, et que Dieu vous bénisse. » A ces mots, il jeta sur mes genoux quelques gâteaux de ménage très appétissants, et en vérité jamais rien ne fut accepté plus volontiers que ce secours venu si à propos.

Une humeur sombre et sournoise semblait s'être emparée de nos bateliers, et elle ne parut nullement diminuée à l'approche du soir et des courants. Le soleil était couché, la lune et les étoiles brillaient au-dessus des eaux tranquilles qui réfléchissaient la foule brillante des corps célestes. Un spectacle si merveilleusement beau aurait pu calmer les esprits les plus turbulents; du moins le pensais-je, tandis que, enveloppée dans mon manteau, je m'appuyais sur le bras de mon mari en contemplant alternativement les eaux et le ciel avec délice et admiration. Ma douce rêverie fut néanmoins bientôt interrompue quand je sentis soudain le bateau heurter contre les rochers, et que j'entendis les bateliers protester qu'ils n'iraient pas plus loin ce soir là. Nous étions encore à trois milles de Péterborough, et je ne savais comment je pourrais franchir à pied cette distance, affaiblie comme je l'étais par ma récente maladie et par la fatigue de notre long voyage. Passer la nuit dans un bateau découvert au milieu des vapeurs épaisses qui s'élèvent du lac, c'était presque s'exposer à la mort. Tandis que nous délibérions sur ce que nous devions faire, les autres passagers avaient pris leur parti, et s'étaient mis en route à travers les bois par un chemin qu'ils connaissaient. Nous les eûmes bientôt perdus tous de vue, à l'exception d'un seul qui faisait marché avec l'un des rameurs, pourvu que celui-ci vînt le prendre, lui et son chien, au-delà des courants et le transportât sur l'autre rive dans un batelet.

Figurez-vous notre situation. Il était dix heures de la nuit; nous ne connaissions nullement notre chemin, et cependant il nous fallait trouver comme nous pourrions notre route jusqu'à une ville éloignée, ou passer la nuit dans la forêt sombre.

Presque désespérés, nous conjurâmes le passager de nous servir de guide jusqu'aux lieux où il allait; mais nous rencontrâmes tant d'obstacles sous la forme d'arbres nouvellement coupés et de blocs de pierre, que nous eûmes la plus grande difficulté à ne point perdre de vue notre guide. Enfin nous arrivâmes avec lui au lieu où le batelet devait le prendre, et, avec une insistance que nous n'eussions jamais employée en d'autres circonstances, nous persistâmes à vouloir entrer aussi dans le bateau. En signe de consentement, l'insolent Caron fit un grognement d'humeur, et nous entrâmes à la hâte dans la frêle barque qui paraissait à peine capable de nous conduire en sûreté à l'autre rive. Je ne pouvais m'empêcher d'éprouver une frayeur impossible à rendre en écoutant le torrent de grossières invectives qui sortaient des lèvres du batelier. Une ou deux fois nous fûmes en danger d'être submergés à cause des branches de pins et de cèdres qui étaient tombées dans l'eau près du rivage. Combien je fus aise quand nous atteignîmes

le bord opposé; mais ici une nouvelle fatigue nous attendait; il y avait encore un bois non frayé à traverser avant de retrouver l'esquif qui avait à franchir un petit courant, et qui devait nous attendre à la tête du petit lac formé par l'Otanabée un peu avant Péterborough. A peine avions-nous fait quelques pas que notre route fut obstruée par des arbres abattus; c'était pour la plupart des alemlocks, des sapins ou des cèdres dont les branches s'entrelacent si étroitement qu'il est à peine possible de les séparer et de se faire jour à travers les buissons épais qu'elles forment.

Sans l'humanité de notre conducteur, je ne sais comment j'aurais surmonté ces difficultés. Quelquefois j'étais prête à tomber d'épuisement. Enfin, j'entendis avec une joie inexprimable la voix rauque de notre batelier irlandais, et après beaucoup de grognements de sa part nous fûmes encore une fois assis dans son bateau.

Ce fut avec une grande satisfaction, je vous assure, que nous aperçûmes, à la lumière éclatante d'un énorme monceau de bois, la maison de notre nouvelle connaissance : on nous y offrit un guide qui nous conduirait à la ville par un sentier frayé dans les bois. Nous prîmes quelques tasses de thé, et après avoir repris un peu de repos, nous recommençâmes notre voyage, guidés par un garçon irlandais tout déguenillé, mais poli, et dont la franchise et la belle humeur gagnèrent tout-à-fait nos bonnes grâces. Il nous apprit qu'il avait perdu son père et sa mère du choléra, et qu'ils avaient laissés sept orphelins. « C'est une triste chose, disait-il, de rester sans père ni mère sur une terre étrangère, » et il essuyait les larmes qui mouillaient ses yeux tandis qu'il aisait avec simplicité ce récit touchant; mais il ajoutait en souriant qu'il avait trouvé un bon maître qui avait pris quelques-uns de ses frères et sœurs à son service, aussi bien que lui-même.

A peine nous sortions de l'obscurité des bois, que notre marche fut arrêtée par un *creek*, nom que donnait ce jeune garçon à un ruisseau qu'il fallait, dit-il, passer sur un pont de bois pour arriver à la ville. Mais ce pont de bois consistait en une bûche, ou plutôt en un arbre renversé que l'on avait placé en travers du ruisseau, et que les vapeurs du mauvais temps avaient rendu très glissant. Comme cette sorte de pont ne pouvait laisser passer qu'une personne à la fois, je ne pouvais être aidée de mes compagnons; et, quoique notre jeune guide, avec une politesse naturelle qui provenait de son caractère bienveillant, fît pour moi tout ce qu'il pouvait en tenant la lanterne très près du tronc d'arbre pour y jeter toute la lumière possible, la tête me tourna juste au moment où je touchais à l'autre bord, et j'eus le malheur de tomber dans l'eau jusqu'aux genoux. Je fus donc mouillée aussi bien que fatiguée. Pour comble d'ennui, nous voyions les lumières disparaître une à une dans le village, jusqu'à ce qu'une chandelle solitaire, qui brillait encore dans les chambres supérieures d'une ou de deux maisons, devint notre seul fanal. Il nous restait à chercher un logement, et il était près de minuit quand nous arrivâmes à la porte de l'auberge principale; là, au moins, pensais-je, nos peines finiront; mais quelle ne fut pas notre mortification quand on nous dit qu'il ne restait pas un seul lit dans la maison, tous étant occupés par des émigrants qui se rendaient dans un des districts intérieurs des forêts.

Je ne pouvais aller plus loin, et nous demandâmes en grâce une place auprès du feu de la cuisine, une place pour nous y reposer, sinon dormir, et pour sécher mes vêtements mouillés. En voyant mon état, l'hôtesse eut pitié de moi; elle me conduisit devant un feu pétillant que ses servantes ranimèrent aussitôt; l'une apporta un bain chaud pour mes pieds, tandis qu'une autre préparait une boisson chaude et spiritueuse qui, tout

étrange qu'elle parut à mes lèvres, me fit, je crois, du bien ; enfin, nous reçûmes tous les soins nécessaires de l'hôte et de l'hôtesse, qui nous cédèrent leur propre lit, se contentant d'un lit de plumes devant le feu de la cuisine.

Je puis maintenant rire des désastres de cette journée, mais sur le moment ils ne me paraissaient pas peu de chose, et vous le comprendrez bien.

Adieu, ma bien bonne mère.

LETTRE SIXIÈME.

PÉTERBOROUGH. — MŒURS ET LANGAGE DES AMÉRICAINS. — UN INGÉNIEUR ÉCOSSAIS. — DESCRIPTION DE PÉTERBOROUGH ET DES ENVIRONS. — FLEURS DU CANADA. — SHANTIES OU HUTTES. — PRIVATIONS ENDURÉES PAR LES PREMIERS COLONS. — MANIÈRE D'ÉTABLIR UNE FERME.

Peterborough, 11 septembre 1832.

Il est maintenant décidé que nous demeurerons ici jusqu'à ce que la vente du gouvernement ait eu lieu. Nous devons rester avec S** et sa famille jusqu'à ce que nous ayons quelques acres de défrichés et une cabane construite sur nos propres terres. Ayant résolu d'aller tout de suite dans la forêt, à cause de notre concession militaire que nous avons eu le bonheur d'obtenir dans le voisinage de S**, nous nous sommes entièrement résignés à endurer avec courage les privations et les inconvénients inséparables d'une telle situation ; car il faut ou renoncer aux grands avantages qui nous ont été concédés, ou remplir tous nos devoirs de colons. Il ne peut pas nous arriver pis qu'aux autres. Tous ces officiers de terre ou de marine qui se sont établis avant nous sur des territoires incultes ont eu, certes, à combattre d'excessives difficultés, mais ils commencent à recueillir les fruits de leurs travaux.

Outre le terrain auquel mon mari a droit comme officier au service de l'Angleterre, il est en marché pour acheter un lot qui se trouve à vendre près des petits lacs. Nous aurions ainsi une vue sur l'eau ; et, de plus, nous serions à peu de distance de S** ; en sorte que notre solitude ne serait pas tout-à-fait si complète que si nous nous rendions tout d'abord dans les terres que nous accorde le gouvernement.

Nous avons été assez bien accueillis par plusieurs des habitants de Péterborough. Il y a dans cette ville une société très choisie, composée principalement d'officiers et de leurs familles, et en outre de personnes exerçant une profession et des *teneurs de magasin*. Un grand nombre de ces derniers appartiennent à des familles fort distinguées,

et ont reçu une bonne éducation. Quoique un magasin ne soit guère au-dessus de ce que nous appellerions chez nous, dans un village, une boutique générale, cependant le *teneur de magasin* au Canada occupe un tout autre rang que le *boutiquier* dans un village en Angleterre. Ces marchands sont les négociants et les banquiers des villes où ils résident. Presque toutes les affaires d'argent se font par eux; souvent ce sont des propriétaires, et ils remplissent fréquemment les fonctions de magistrats, de commissaires et même de membres du parlement dans la province.

Comme ils tiennent dans la société un rang qui les met sur le pied d'égalité avec l'aristocratie du pays, vous ne serez pas surprise quand je vous dirai qu'il n'est pas extraordinaire de voir des fils d'officiers et de dignitaires ecclésiastiques derrière un comptoir, ou maniant la hache dans les forêts avec les bûcherons de leur père; et ces occupations ne leur enlèvent point leur rang dans la société. Après tout, c'est l'éducation, ce sont les manières qui doivent distinguer l'homme comme il faut, puisque l'artisan, s'il est actif et industrieux, peut bientôt y devenir son égal en richesse. L'ignorant, quelque riche qu'il soit, ne peut jamais être l'égal de l'homme bien élevé. C'est l'esprit qui fait, dans ce pays, la distinction des classes. « Dans le savoir est le pouvoir. »

Nous avions si souvent entendu parler des mauvaises manières des *Yankees*, que j'ai été agréablement surprise par le petit nombre d'*Américains* que j'ai vus. C'étaient, pour la plupart, des gens polis et bien élevés. La seule particularité que j'aie remarquée en eux, c'est un certain nasillement lorqu'ils parlent et quelques locutions singulières, usitées seulement par les classes inférieures, qui *pensent* et *calculent* un peu plus souvent que nous. Un de leurs termes les plus remarquables est « *fixer* » (to fix). Tout ouvrage qui doit être fait, doit être *fixé*. « Fixez la chambre » signifie : mettez-la en ordre. « Fixez la table, » — « fixez le feu, » dit la maîtresse à ses domestiques.

Je ris un jour d'entendre une femme dire à son mari que la cheminée avait besoin d'être *fixée*. Je pensais qu'elle était assez solide, et je fus assez surprise de voir l'homme prendre une corde et quelques branches de cèdre, avec lesquelles il fit tomber un amas de suie qui obstruait le tuyau. La cheminée ayant été *fixée*, tout alla bien. Ce mot singulier n'est pas en usage seulement parmi les classes inférieures; il est devenu, à la longue, une expression générale, même parmi les derniers émigrants venus de notre propre pays.

Les classes inférieures des *Yankees* ont encore un autre ridicule, c'est de chercher à introduire des beaux mots dans leur conversation habituelle; mais, du reste, ils l'emportent sur nos paysans anglais par la pureté du langage : ils parlent mieux anglais que ne le font les gens de la même classe dans aucune partie de l'Angleterre, de l'Irlande et de l'Ecosse; ceci est un fait dont on aurait peine à convenir dans notre pays.

Si l'on me demandait ce qui m'a paru le trait le plus frappant dans les manières des Américains, je pourrais dire que c'est une froideur qui va jusqu'à l'apathie. Je ne les crois nullement dépourvus de sensibilité véritable, mais ils ne laissent point voir leurs émotions. Ils sont moins prodigues que nous d'expressions affectueuses et bienveillantes, quoique probablement tout aussi sincères. Nul ne doute de leur hospitalité; mais, après tout, on aime à sentir la franche poignée de main, et à entendre les paroles cordiales qui persuadent qu'on est le bien-venu.

Les gens qui viennent dans ce pays sont portés à confondre les fermiers-colons venus de l'Angleterre avec les Américains d'origine; et lorsqu'ils rencontrent des gens

brusques et grossiers, se servant de certains mots *yankees*, et professant une indépendance qui ne s'accorde pas exactement avec les idées d'aristocratie professées en Angleterre, ils supposent sur-le-champ que ce sont de véritables *Yankees*, tandis qu'ils n'en sont que les imitateurs; or, vous savez qu'une mauvaise copie est toujours pire que l'original.

Vous vous étonneriez de voir avec quelle facilité les nouveau-venus tombent dans cette désagréable affectation d'égalité. C'est surtout parmi les Irlandais et les Ecossais des classes inférieures qu'on trouve ce défaut. Chez les Anglais, il est plus rare. Nous nous sommes amusés de la conduite du machiniste de notre bateau à vapeur, à qui mon mari faisait des questions sur la direction de la machine. C'était un jeune Ecossais. Ses manières étaient arrogantes et presque insolentes. Il évitait scrupuleusement tout ce qui pouvait ressembler à une politesse; il alla même jusqu'à venir s'asseoir tout près de moi, en faisant observer que « parmi les nombreux avantages que ce pays offre aux colons tels que lui, il ne considérait pas comme le moindre, de n'être pas obligé d'ôter son chapeau quand il parlait aux gens (voulant dire à des gens de notre classe), ou de leur donner d'autre titre que leur nom; de plus, il pouvait aller s'asseoir auprès de tout *gentleman* et de toute *lady*, et croire qu'il valait autant qu'eux.

« Assurément, » répliquai-je, pouvant à peine m'empêcher de rire de cette sortie; « mais je crois que vous exagérez beaucoup ces avantages; car vous ne pouvez obliger la dame ou le gentleman d'en avoir la même opinion, ou de rester assis auprès de vous, à moins que cela ne leur plaise. » A ces mots, je me levai, et je laissai l'indépendant assez confondu de mon action : cependant, il reprit bientôt son sang-froid, et continuant de jouer avec la hache qu'il tenait à la main, il ajouta : « Ce n'est pas un crime, *je suppose*, d'être né pauvre. »

« Non, vraiment, » répliqua mon mari; « un homme ne choisit pas sa naissance. Un homme ne peut pas plus s'empêcher d'être né pauvre que riche; et ce n'est pas non plus la faute d'un gentleman s'il est né de parents qui occupent dans la société un rang plus élevé que son voisin. J'espère que vous reviendrez de cela. »

Notre Ecossais fut obligé, quoique à regret, de convenir de cette vérité; mais il conclut, en exprimant de nouveau sa satisfaction de n'être pas obligé d'ôter son chapeau, ou de parler respectueusement aux *gentlemen*, ainsi qu'ils veulent bien s'appeler.

« Mon ami, ajouta mon mari, dans la mère-patrie, pas plus que dans le Canada, personne ne vous aurait obligé à être bien élevé. Assurément, vous auriez pu garder votre chapeau sur votre tête, si vous en aviez eu envie; il n'est point de *gentleman* qui vous l'eût jeté bas, j'en suis certain. Quant aux avantages si vantés que la grossièreté vous procure ici, je pourrais y croire s'ils vous rapportaient le moindre profit, ou s'ils mettaient un dollar de plus dans votre poche; mais je doute qu'ils vous rapportent quelque gain. »

« C'est un agrément, je pense, de se considérer l'égal d'un *gentleman*. »

« Surtout si vous pouvez parvenir à être considéré comme tel par le *gentleman*. »

Cette réponse sembla déconcerter notre champion de l'égalité, car il se mit à siffler et à battre des talons avec vigueur.

« Maintenant, » dit son persiffleur impitoyable, « que vous m'avez expliqué vos idées sur l'indépendance dont on jouit au Canada, ayez la bonté de m'expliquer le mécanisme de votre machine, que vous paraissez connaître à fond.

Notre homme examina mon mari un instant, d'un air moitié hautain, moitié satisfait du compliment fait à son habileté, et allant vers la machine, il en expliqua tout le

maniement avec le plus grand détail ; et dès-lors il nous traita avec beaucoup de respect. Il fut évidemment frappé de la réponse de mon mari à une question qu'il lui adressa du ton le plus impoli : « Veuillez me dire ce qui fait le *gentleman?* Je vous serai obligé de me répondre à cela? » — « Les bonnes manières et la bonne éducation ; un homme riche ou d'une naissance élevée, s'il est grossier, gauche et ignorant, n'est pas plus un *gentleman* que vous-même. »

Cette réponse présentait la chose sous un nouveau jour, et le machiniste eut le bon sens de comprendre qu'une grossière familiarité ne constitue pas le *gentleman*.

Mais il est temps que je vous donne un aperçu de Péterborough, qui, par sa situation avantageuse, l'emporte sur tout ce que j'ai encore vu dans les provinces supérieures. Il occupe un point central entre les territoires de Monaghan, Smith, Cavan, d'Otanabée et de Douro, et peut, à juste titre, être considéré comme la capitale du district de Newcastle.

La ville est située sur un vaste plan, et juste au-dessus du petit lac, à l'endroit où la rivière est divisée par deux îlots bas et boisés. Le terrain du gouvernement est partagé en lots d'un demi-arpent ; les rues, qui maintenant se peuplent promptement, se coupent presque à angles droits avec la rivière, et s'étendent vers les plaines au nord-est. Ces plaines forment un magnifique parc naturel, agréablement entremêlé de collines et de vallons couverts d'une délicieuse verdure et d'une multitude de fleurs exquises, et plantés, comme par les mains de la nature, de groupes de pins chevelus, de chênes, de baumes, de peupliers et de bouleaux argentés. Ce tableau est ravissant ; de quelque côté qu'on tourne les yeux, on voit des hauteurs, des vallées, des bois et des eaux qui s'étendent à perte de vue.

Les plaines descendent par une pente assez rapide vers la rivière, qui coule avec beaucoup d'impétuosité entre ses deux rives. Représentez-vous une vallée longue et étroite, qui sépare en deux bourgs distincts les parties orientales et occidentales de la ville.

La rive de l'Otanabée s'élève plus que celle du Monaghan et domine au loin le fleuve, la partie occidentale de Péterborough, ainsi que les collines et la forêt qui bordent l'horizon. Le territoire du Péterborough de l'est, comme on l'appelle, appartient à deux ou trois grands capitalistes ; c'est d'eux que l'on achète les lots qui dépendent de la ville.

Ainsi divisé, Péterborough couvre une étendue de terrain plus que suffisante pour la formation d'une grande cité. Le chiffre de sa population atteint maintenant sept cents et va même au-delà ; s'il continue à augmenter aussi rapidement qu'il l'a fait depuis peu, les habitants seront très nombreux d'ici à quelques années (1).

Péterborough a beaucoup de ressources par eau, tant du côté de la rivière que du côté d'un large et beau ruisseau qui serpente dans la ville et tombe dans le petit lac dont nous avons parlé. On compte, dans cet endroit, plusieurs moulins à grain et à scier, une distillerie, un moulin à foulon, deux auberges principales, outre quelques-unes de moindre importance, plusieurs grands magasins et une école du gouvernement qui sert aussi d'église jusqu'à ce qu'on en ait bâti une plus convenable. On vend les plaines par lots, et l'on bâtit en ce moment de jolies habitations ; mais je crains bien que les beautés naturelles de ce charmant endroit ne soient bientôt détruites.

(1) Depuis que ces détails sur Péterborough ont été écrits, la ville s'est accrue au moins d'un tiers en bâtiments et en population.

Je ne me lasse pas de parcourir les environs, d'escalader les collines dans toutes les directions pour découvrir quelque nouveau point de vue, ou pour cueillir quelques nouvelles fleurs parmi la riche parure qui couvre encore la terre, quoique l'été soit assez avancé.

Entre autres plantes, dont je connais les noms, j'ai vu là une grande diversité d'asters arborescents de toutes les nuances de bleu, de violet et de blanc de perle; une *monarda* lilas qui exhale un parfum délicieux, non seulement de ses fleurs, mais encore de ses branches sèches et des gousses contenant les graines; le *gnaphalium* blanc, ou immortelle; des roses de plusieurs espèces, dont j'ai trouvé quelques boutons tardifs dans une vallée près de l'église. J'ai aussi remarqué parmi les arbrisseaux une très jolie petite plante qui ressemble à notre buis; ellerampe à terre et pousse des branches et des rejetons qui se redressent; les feuilles tirent sur un rouge-cuivré foncé (1); cependant, en dépit de cette couleur, c'est un arbre vert. J'ai aussi remarqué quelques beaux lichens, dont la tige creuse et grise est rouge de corail à son extrémité; ils croissent en touffes parmi les mousses sèches, ou fréquemment je les ai vus couvrir les racines des arbres ou des vieux troncs. Au milieu d'une grande quantité de champignons, j'ai cueilli une coupe creuse du plus bel écarlate au dedans et d'un blond fauve au dehors; un autre très beau champignon était fait de petites branches qui semblaient autant de coraux blancs, mais d'une nature si délicate qu'elles se rompaient au moindre toucher.

La terre en plusieurs endroits est couverte d'un épais tapis de fraises diverses, qui offrent, durant la saison, un dessert continuel à ceux qui veulent bien les cueillir; privilége dont j'userais toujours si je devais séjourner ici. Outre les plantes que j'ai vues moi-même en fleur, on m'a dit que le printemps et l'été en produisent beaucoup d'autres, telles que le lis orangé, ou lichnidea pourpré; la mocassine, ou soulier de Notre-Dame; des muguets en abondance; et sur les bords du ruisseau et de l'Otanabée, la magnifique cardinale (lobelia cardinalis) balance ses épis de fleurs écarlates.

Quand j'admire la beauté des fleurs du Canada, je suis presque irritée de me rappeler constamment qu'elles sont inodores, et par conséquent à peine dignes d'attention; comme si l'œil ne pouvait pas être charmé par la beauté des formes et l'harmonie des couleurs, si le sens de l'odorat n'est pas en même temps satisfait.

Pour absoudre ce pays de la censure d'un homme très instruit que j'ai rencontré une fois à Londres et qui disait « que les fleurs sont ici sans parfum et les oiseaux sans voix, » j'ai déjà découvert plusieurs plantes et des fleurs très odorantes. Entre autres plantes de cette espèce, on ne doit pas oublier la tithymale, magnifique plante arborescente qui porte des fleurs d'un violet foncé, aussi remarquables pour leur couleur que pour leur riche parfum.

Je commencerai bientôt à former un herbier (hortus siccus) pour Elisa, avec une description des plantes, leur taille et leurs qualités. Je ferai des notes sur toutes les particularités frappantes qui les concernent; et dites-lui qu'elle peut compter que je lui enverrai, par la première occasion convenable, les échantillons et les graines que je pourrai recueillir.

Ce pays offre un champ large et fertile aux recherches du botaniste. Je regrette vivement aujourd'hui de n'avoir pas profité des offres fréquentes qu'Elisa me faisait de poursuivre une étude que je croyais alors vide, mais que je regarde maintenant comme très

(1) C'est probablement une gaulteria. — Ed.

intéressante. C'est assurément une source de grandes jouissances, surtout pour ceux qui, vivant dans les forêts, sont nécessairement dépourvus des plaisirs qu'offre un cercle d'amis nombreux, et des distractions que présente une ville ou un village.

Dimanche je fus à l'église ; c'était la première occasion que j'avais d'assister au service divin depuis que j'ai quitté les montagnes de l'Ecosse ; et, certes, j'avais de quoi rendre des actions de grâces au Dieu de miséricorde pour nous avoir sauvés des périls de l'immense Océan et des horreurs de la peste.

Jamais notre belle liturgie ne me parut si touchante et si solennelle que ce jour-là, dans cette église en bois, élevée au milieu des déserts.

Cet édifice, humble et rustique, est situé au pied d'une pente douce, dans la plaine. Il est entouré de massifs de chênes et de pins chevelus qui, bien que d'une taille inférieure à celle des énormes pins et des chênes de la forêt, sont bien plus agréables à l'œil, et prennent mille formes diverses. Autour d'eux s'étend un gazon d'un vert d'émeraude, enfin, c'est un endroit charmant, loin du bruit et du tracas de la ville, un lieu convenable pour adorer Dieu en esprit et en vérité.

Il y a plusieurs promenades admirables vers les monts de Smith et le long des bords élevés de la rivière. Le sommet de cette chaîne est stérile et couvert, çà et là, de blocs de granit rouge et gris, entremêlés en tous sens de masses énormes de pierre calcaire ; ces pierres sont polies et arrondies comme par l'action de l'eau. Puisqu'elles sont détachées et n'occupent que la surface de la terre, n'est-il pas étrange qu'elles se trouvent dans ce lieu élevé? Un géologiste pourrait sans doute facilement expliquer ce mystère. Les chênes qui croissent sur ce bord sont plus gros et plus florissants que ceux qui croissent dans les vallées et dans les fertiles parties du sol.

Derrière la ville, dans la direction des routes de Cavan et d'Emily, est un grand espace que j'appelle le *terrain des accroupis* (1), parce qu'il est entièrement couvert de huttes ou *shanties*, dans lesquelles les émigrants pauvres, les pensionnaires et autres se sont logés avec leurs familles. Quelques-uns restent ici sous le prétexte de se procurer un abri jusqu'à ce qu'ils se soient préparé une demeure sur leurs terres respectives ; mais assez souvent il arrive qu'ils sont indolents ou réellement incapables de travailler sur les terrains qui leur sont échus. Ces terrains, situés en général à plusieurs milles au fond des forêts, et loin de toute ville, présentent aux pauvres émigrants de si grands obstacles, qu'il faudrait pour les surmonter plus d'énergie et de courage que la plupart n'en possèdent. D'autres, d'habitudes paresseuses et corrompues, dépensent l'argent qu'ils ont reçu et vendent les terres pour lesquelles ils ont renoncé à leurs pensions, après quoi ils restent comme de misérables *squatters*, sur le terrain des huttes.

La hutte, ou *shanty*, est une sorte de cabane dans le genre primitif de l'architecture canadienne; ce n'est guère qu'un hangar bâti en bûches; les fentes et les interstices sont bouchées avec de la mousse, de la boue et des morceaux de menu bois. Voici souvent de quelle manière les toits se font : on prend des bûches que l'on fend et que l'on creuse avec la hache ; puis on les place côte à côte, en ayant soin de tourner alternativement en dehors la surface concave et la surface convexe, et en superposant les arêtes

(1) *To squat* signifie s'accroupir ; *a squat-house* se dit d'une petite maison ramassée, *a squat man*, d'un homme trapu. L'auteur a donc usé ici du privilége qu'offre la langue anglaise de changer un verbe en substantif, et a nommé *squatters* les habitants des huttes dont il est ici question. (N. du T.)

entre elles. Chaque creux forme un conduit pour l'écoulement de la pluie et de la neige fondue. Le bord d'un toit, ainsi construit, ressemble au bord festonné de certains coquillages; mais, quelque grossière que soit cette couverture, elle maintient l'intérieur sec beaucoup mieux que les toits faits d'écorce ou de planches, à travers lesquels la pluie se fait jour. Quelquefois la hutte a une fenêtre, quelquefois seulement une porte d'entrée qui donne accès à la lumière et laisse sortir la fumée (1). La cheminée n'est souvent qu'une ouverture pratiquée dans le toit, juste au dessus de l'âtre, et surmontée de plusieurs planches réunies en équerre. La seule précaution que l'on prenne pour se garder du feu consiste à placer quelques larges pierres en demi-cercle, ou plus communément un banc de terre sèche entre l'âtre et les bûches du mur.

Rien n'est plus repoussant que quelques-unes de ces huttes, noircies par la boue et la fumée, et servant de réceptacle commun aux enfants, aux cochons et à la volaille. Mais je vous ai fait voir le côté sombre du tableau; j'ajouterai avec plaisir que toutes les huttes du terrain des *accroupis* ne sont pas comme celles-là. Pour la plupart, au contraire, elles sont habitées par des gens propres et rangés; elles ont une ou deux petites fenêtres et une cheminée de terre qui monte jusqu'au toit; il en est même qui ont un plancher grossier, et qui possèdent quelques-unes des commodités des petites maisons rustiques.

Vous serez peut-être surprise quand je vous assurerai que bien des colons très recommandables, ainsi que leurs femmes et leurs enfants, tous gens délicatement élevés et accoutumés à l'aisance, se sont contentés d'une hutte de ce genre pendant les deux premières années de leur établissement dans les bois.

J'ai écouté avec un grand intérêt l'histoire des privations endurées par quelques-uns des premiers défricheurs, quand Peterborough ne contenait que deux maisons. Alors, il n'y avait ni route ni bateau pour communiquer avec les parties éloignées et habitées du district; les difficultés pour se procurer des provisions étaient donc bien plus grandes que les derniers venus ne peuvent se l'imaginer.

Quand on m'a raconté qu'une famille entière n'avait alors pour toute provision de farine que ce qu'on pouvait moudre chaque jour avec un petit moulin à bras, et qu'elle manquait pendant des semaines entières des choses les plus nécessaires, sans même en excepter le pain, je ne pus m'empêcher d'exprimer quelque surprise, n'ayant jamais rien lu dans les ouvrages sur l'émigration qui m'eût préparée à de tels maux.

« Ces épreuves, me fit observer l'intelligent ami de qui je tiens ces détails, ont été principalement le partage des premiers défricheurs dans les parties inhabitées du pays. Et c'est justement ce que nous étions. Si vous questionnez minutieusement quelques-unes des familles de la basse classe qui sont établies loin des villes, et qui, durant la première année, n'avaient que peu ou point de moyens de se soutenir, jusqu'à ce qu'ils puissent recueillir quelque chose de la terre, vous entendrez plus d'une triste histoire. »

Ceux qui écrivent sur l'émigration ne prennent pas la peine de rechercher ces faits;

(1) Je m'amusai beaucoup de la remarque faite par un petit Irlandais que nous avons loué pour fendre notre bois et tirer notre eau. Il a habité une de ces huttes. « Madame, me dit-il, quand le froid pinçait ferme, nous ne savions comment nous réchauffer; car, tandis que le feu rôtissait nos yeux, nous avions le dos gelé; aussi, nous nous tournions d'abord d'un côté, puis de l'autre, juste comme une oie qu'on fait rôtir à la broche. La moitié de l'argent que gagnait mon père à garnir des chaises de paille, notre mère le dépensait à acheter du whiskey pour nous réchauffer; mais je crois qu'un plus grand plat de pommes de terre toutes chaudes nous aurait mieux réchauffés que le whiskey. »

les récits désagréables ne remplissent pas leur but. Il en est peu qui aient écrit exclusivement sur les forêts. Les voyageurs font un tour à la hâte dans les parties les plus prospères du pays et dans les premiers établissements; ils voient un terrain fertile, bien cultivé, résultat de plusieurs années de travail; ils voient des habitations commodes et remplies de toutes les choses nécessaires à la vie; la femme du fermier faisant elle-même son savon, sa chandelle, son sucre; la famille vêtue du drap qu'elle a filé, et des bas qu'elle a tricotés. Le pain, la bière, le beurre, le fromage, la viande, la volaille, etc., tout est le produit de la ferme. Il en conclut que le Canada est une terre de Chanaan, et il fait ressortir tous ces avantages dans un livre, en ajoutant que la terre s'obtient pour une chanson; puis à tous ceux qui veulent se mettre à l'abri du besoin et de la dépendance, il leur conseille d'émigrer.

Il oublie que ces avantages sont le résultat d'un travail patient et continuel pendant plusieurs années: qu'ils sont la *couronne* et non les *premiers fruits* du travail du colon; et que, durant cet intervalle, de grandes et nombreuses privations ont dû être supportées par presque toutes les classes d'émigrants.

Bien des personnes, en arrivant surtout, si elles s'enfoncent dans quelqu'un des districts à former, sont découragées par l'aspect sauvage de tout ce qui les entoure. Elles ne trouvent aucun des avantages qu'elles ont lus dans les livres ou dont on les a entretenues, et elles ne sont point préparées aux difficultés qu'elles rencontrent; les unes se laissent aller au découragement, et d'autres quittent le pays avec dégoût.

Un peu de réflexion leur aurait démontré que chaque perche de terrain doit être dépouillée de l'épaisse forêt d'arbres qui l'encombre, avant qu'un épi de blé puisse y pousser. Après que les arbres ont été abattus, coupés en morceaux, rangés ou mis en piles, et brûlés, il faut enclore le champ, semer le grain, le récolter et le battre avant d'en tirer aucun profit. Or, ces différents travaux exigent du temps et beaucoup de fatigue; et, si l'on est obligé de se faire aider, l'on doit avancer de fortes sommes, et il ne faut pas moins, pendant ce temps-là, qu'une famille mange. Si l'on est éloigné d'un magasin, il faut tout apporter à bras par de mauvais chemins, ou prendre un attelage dont la location coûte d'autant plus que la distance et les difficultés sont plus grandes. Maintenant, on connaît d'avance la plupart de ces obstacles, et alors on sait tout ce qu'on doit avoir à souffrir.

Il arrive souvent, c'est même un fait général, qu'un ouvrier, quoique ayant des terres à lui, se voit obligé d'aller travailler au dehors pendant une année ou deux, pour gagner de quoi soutenir sa famille; et malgré cela, beaucoup d'entre eux souffrent de grandes privations avant de conquérir leur indépendance. Sans la certitude d'améliorer plus tard leur position, ils succomberaient à ce qu'il leur faut endurer; mais cette pensée les ranime. Ils ne redoutent pas une vieillesse misérable et pauvre: les maux présents doivent céder à l'industrie et à la persévérance; ils pensent aussi à leurs enfants, et les épreuves du moment sont oubliées dans les agréables prévisions de l'avenir.

« Sans doute, » dis-je, on pourrait avoir des vaches et de la volaille; et vous savez que lorsqu'on a en abondance le lait, le beurre, le fromage, les œufs, et qu'on y joint du porc et de la volaille, on ne doit pas souffrir beaucoup, du côté de la nourriture. »

« Il est vrai, » répliqua mon ami; « mais je dois vous dire qu'il est plus facile de parler de ces choses que de les avoir tout d'abord, à moins qu'on n'ait des fermes presque formées ou commencées. Mais nous parlons ici d'un *défrichement* dans les

forêts intérieures; il faut que les vaches, les cochons et les volailles mangent, et si l'on doit acheter ou aller chercher loin ce que l'on aura à leur donner, mieux vaudrait ne point s'en embarrasser, parce que l'embarras est certain et le profit douteux. Une vache, il est vrai, trouve sa nourriture dans les bois pendant les beaux mois de l'année, mais quelquefois elle s'égare pendant plusieurs jours de suite, et peut vous faire perdre beaucoup de temps à la chercher; puis dans l'hiver, il lui faut quelque chose de plus que ce qu'elle peut brouter (1) durant la saison de la coupe de bois, ou il y a dix à parier contre un qu'elle mourra avant le printemps; et comme les vaches perdent en général leur lait pendant l'hiver, si elles ne sont pas très bien soignées, il vaut mieux s'en défaire à l'automne et en racheter au printemps, à moins que vous n'ayez pour elles de la nourriture en abondance, ce qui n'arrive pas souvent pour le premier hiver. Quant aux cochons, c'est un grand embarras dans une ferme nouvelle, si vous ne pouvez pas les engraisser sur-le-champ; et, vous ne pouvez le faire sans acheter de la nourriture pour eux, ce qui n'est point avantageux dans les commencements. S'ils s'échappent, ils sont un terrible inconvénient pour vos récoltes et pour celles de vos voisins, si vous en avez par hasard à un demi-mille à la ronde; car, bien qu'on puisse se garder du bétail par des haies, on ne peut faire de même contre les cochons : la volaille même, pour vous être de quelque utilité, a besoin de plus que ce qu'elle peut ramasser aux environs de votre habitation; et souvent elle est emportée par les faucons, les aigles, les renards et les putois, jusqu'à ce que vous lui ayez préparé des asiles sûrs et convenables.

« Alors, comment pourrons-nous filer notre laine et faire notre savon et notre chandelle? » répartis-je. « Quand vous pourrez tuer vos moutons, vos cochons et vos bœufs, à moins que vous n'achetiez de la laine et du suif. » — Alors, me voyant un peu désappointée, il ajouta : « Ne vous découragez pas, vous aurez tout cela avec le temps, et plus que cela, ne craignez rien, si vous avez de la patience, et si vous employez les moyens propres à y parvenir. En attendant, préparez-vous aux privations dont vous n'avez point l'habitude; et si vous désirez voir votre mari heureux, soyez économe et surtout enjouée. En peu d'années, la ferme vous fournira tous les objets de première nécessité, et avec le temps, vous pourrez jouir du superflu. C'est alors qu'un colon commence à goûter les avantages solides et réels de son émigration; alors il éprouve les bienfaits d'un pays où il n'y a point d'impôts, point de dîmes, point de taxe des pauvres; alors il ressent les bienfaits de l'indépendance. C'est en tournant les yeux vers ce futur accomplissement de ses désirs, qu'il aplanit les chemins raboteux, et qu'il allège le poids des maux présents. Il voit autour de lui une famille nombreuse, sans éprouver ces craintes terribles qui, en Angleterre, assiègent un père dans la gêne, car il sait qu'il ne les laissera pas dépourvus d'un honnête moyen de subsister. »

En dépit de toutes les épreuves qu'il avait subies, je trouvai ce *gentleman* si attaché à la vie de colon, qu'il assurait ne vouloir, à aucune condition, retourner dans sa patrie pour y demeurer; et il n'est pas le seul à qui j'aie entendu exprimer cette opinion; elle paraît universelle parmi la classe inférieure des émigrants. Ce qui les encourage,

(1) Durant l'automne et l'hiver, les bestiaux se nourrissent en grande partie des tendres rejetons de l'érable, du hêtre et de l'orme, qu'ils cherchent dans les bois nouvellement élagués; mais il faut aussi leur donner de la paille ou d'autre nourriture, sinon ils mourraient de faim dans les rigueurs de l'hiver.

c'est de voir les autres jouir d'un bien-être qu'ils n'eussent jamais obtenu chez eux, même au prix d'un travail opiniâtre ; et ils réfléchissent avec raison que, s'ils étaient restés au lieu de leur naissance (d'où plusieurs ont été chassés par le besoin), ils y auraient eu les mêmes maux à endurer sans la moindre chance d'améliorer leur sort, ou de devenir possesseurs de terres affranchies de toute redevance. « Qu'est-ce, pour nous, que deux, trois, ou même quatre années de souffrances, comparées à une vie entière de travail et de pauvreté ? » Telle est la remarque d'un pauvre laboureur, qui nous racontait quelques-uns des obstacles qu'il avait rencontrés dans ce pays. Il savait, disait-il, qu'ils n'étaient point insurmontables, et qu'avec de l'industrie il en viendrait à bout.

J'ai déjà vu plusieurs de nos pauvres voisins qui ont quitté leur paroisse, il y a près d'un an ; ils sont établis sur les terres de la compagnie du Canada, et ils font bien leurs affaires. Ils ont quelques arpents de défrichés ; mais ils sont obligés de travailler à la journée pour faire vivre leurs familles, et ils s'occupent de leurs propres terres quand ils le peuvent. Eh bien ! ils sont gais, et disent que, dans peu d'années, ils pourront se procurer quelques douceurs qu'ils n'auraient jamais eues dans leur patrie, quand bien même ils auraient sué sang et eau sur la besogne ; mais ils se plaignent que leurs femmes regrettent toujours la patrie, et se lamentent d'avoir traversé les mers. Il paraît qu'il en est de même dans toutes les classes ; les femmes sont mécontentes et malheureuses. Fort peu entrent de bon cœur dans la vie des nouveaux colons. Elles manquent des petites douceurs domestiques auxquelles elles avaient été accoutumées ; elles regrettent les amis et les parents qu'elles ont laissés dans la mère-patrie, et elles ne peuvent supporter la solitude de ces lointaines forêts.

Rien de cela ne me décourage ; je sais que, dans notre intérieur, je trouverai amplement de l'occupation ; et, quand je sortirai, j'ai des sources de jouissance qui seront un remède contre l'ennui. De plus, n'ai-je pas raison d'être gaie et satisfaite pour l'amour de mon bien-aimé mari ? Le changement n'est pas plus grand pour moi que pour lui ; et si, pour le suivre, j'ai quitté volontairement maison, amis et patrie, irai-je l'attrister par des regrets inutiles ? je partage bien ce sentiment de Goldsmith, mon poète favori :

> « En quelque lieu que nous soyons renfermés,
> Nous pouvons encore faire ou trouver notre bonheur. »

Mais je serai bientôt mise à l'épreuve, car nous quittons cette ville demain matin, à dix heures. L'achat du terrain du lac est conclu ; il se compose de trois arpents et d'une hutte (ou *shanty*). Les trois arpents sont coupés, mais la hutte n'est point habitable ; ce n'est qu'un hangar élevé par les bûcherons pour servir d'abri momentané ; en sorte qu'il nous faudra bâtir une maison. La saison est assez avancée, trop avancée pour pouvoir récolter une moisson entière, car la terre n'est pas défrichée, elle n'est que dépouillée d'arbres, et il est trop tard maintenant pour ranger le bois, brûler le terrain en friche et semer le froment ; mais il sera prêt pour la récolte du printemps. Nous avons payé cinq dollards et demi par arpent pour ce lot ; c'est un prix assez élevé pour un terrain en friche et aussi éloigné de la ville ; mais la situation est bonne, on est en face du lac, et pour cela mon mari préférait payer un peu plus que si le lot avait été plus avant dans les terres.

Selon toute probabilité, il se passera quelque temps avant que j'aie le loisir de reprendre la plume. Nous resterons les hôtes de..... jusqu'à ce que notre maison soit habitable; ce qui sera, je suppose, vers Noel.

LETTRE SEPTIÈME.

DÉPART DE PETERBOROUGH. — FORÊTS DU CANADA. — CHARIOT ET ATTELAGE. — ARRIVÉE A UNE MAISON RUSTIQUE SUR LES BORDS D'UN LAC. — ÉTABLISSEMENT ET PREMIERS TRAVAUX.

25 octobre 1832.

Je commencerai ma lettre par une description de notre voyage à travers les bois; puis, je continuerai à vous faire le récit de nos occupations au dedans et au dehors. Je sais que mes petits détails domestiques ne seront pas sans intérêt pour vous, car je suis certaine que l'œil d'une mère ne se fatigue jamais de lire les lignes tracées par la main d'une fille absente et bien-aimée.

Après quelques difficultés, nous parvînmes à louer un chariot et une couple de forts chevaux pour nous transporter, nous et notre bagage à travers les bois, jusqu'au lac où S****** devait venir nous prendre avec un bateau et nous passer à l'autre bord. Il n'y avait pas de routes tracées, si ce n'est, d'un côté, une *lueur* à demi cachée par des arbres renversés, et interrompue par un grand marais de cèdres, où l'on peut enfoncer jusqu'aux genoux, à moins qu'on n'ait la précaution de marcher le plus près possible des vieux arbres couverts de mousse, ou de poser le pied sur quelque bloc de granit ou de pierre calcaire. Ce qu'on appelle une *lueur* dans le langage des forêts n'est rien autre que des entailles creusées dans l'écorce des arbres, pour marquer la ligne du chemin. Les limites des différents lots sont souvent marquées par un arbre entaillé, aussi bien que les lignes de concessions (1). Ces entailles servent donc autant que des poteaux indicateurs par une nuit sombre.

Le chemin que nous fûmes obligés de prendre traverse les plaines de Peterborough,

(1) Ces lignes de concessions sont certaines divisions des districts; elles sont subdivisées elles-mêmes en lots de 200 arpents. On avait coutume de distinguer les lignes de concessions par une large avenue qu'on pratiquait entre elles, et qui servait de chemin de communication; mais on trouva ensuite ce moyen insuffisant, car, en peu d'années les nouvelles pousses rendaient inutile ce que l'on avait fait. Les territoires nouvellement formés sont, je crois, divisés seulement par des lignes d'entailles.

dans la direction de la rivière; le paysage me plaît beaucoup, quoiqu'il présente peu d'apparence de fertilité, à l'exception de deux ou trois vastes clairières.

A trois milles environ au-dessus de Peterborough, le chemin tourne autour du sommet d'une montagne escarpée, dont le pied a bien l'air d'avoir servi de lit à une branche latérale de la rivière actuelle, ou peut-être à quelque petit lac, qui a été détourné de cet emplacement et s'est perdu dans l'Otanabée; de chaque côté de cette montagne est une pente escarpée; sur la droite, on rencontre l'Otanabée qui coule avec rapidité sur son lit rocailleux, formant des courants qui ressemblent, en miniature, à ceux du Saint-Laurent; des forêts de sombres pins donnent à ces lieux un aspect de grandeur qui laisse une forte impression. Sur la gauche, au pied de la montagne, on voit une solitaire vallée de cèdres, d'hemlocks et de pins, dont la triste verdure est relevée par celle de quelques arbres annuels. A travers cette vallée serpente un sentier qui conduit à une belle ferme, dont les pâturages étaient d'autant plus agréables à voir qu'on n'y rencontrait point ces odieuses souches qui, dans cette partie du Canada, défigurent les terres défrichées. Un charmant ruisseau limpide coule à travers la prairie qui s'étend au pied de la montagne; on y descend tout-à-coup, et l'on se trouve à côté d'un petit moulin à farine mû par les eaux du ruisseau, juste à l'endroit où il se mêle au courant de la rivière.

J'appelai cet endroit *glen Morrison* (la vallée de Morrison), en souvenir de la charmante vallée Morrison, dans les montagnes de l'Écosse, et aussi parce que c'était le nom du colon à qui ces terres appartenaient.

Nous avancions lentement à cause de l'inégalité du chemin, des blocs de granit et de pierre calcaire qui encombrent les alentours de la rivière et des lacs; sans parler des arbres renversés, des grosses racines, des bourbiers et des ponts appelés *corduroy*, sur lesquels on est si agréablement cahoté qu'il semble que tous les os du corps sont disloqués. Un voyageur expérimenté évite plus d'une meurtrissure en se levant ou en se cramponnant aux parois de cette rude voiture.

Comme le temps était remarquablement beau, j'ai souvent quitté le chariot pour faire à pied un mille et plus avec mon mari.

Nous perdîmes bientôt entièrement de vue la rivière et nous entrâmes dans la profonde solitude de la forêt, dont le calme, presque solennel, n'était troublé par aucun bruit. C'était à peine si une feuille remuait; parfois seulement le vent agitait les têtes élevées des pins, et produisait ainsi une rauque et plaintive cadence. Ce bruit, joint aux coups de bec que les piverts gris et à tête rouge donnaient sur le tronc des vieux arbres, et au cri aigu et sifflant du petit écureuil rayé, que les naturels du pays appellent *chitmunk*, était le seul qui rompît le silence de cette solitude. Je ne fus pas moins surprise de l'absence de tout être animé. A l'exception du susdit écureil, aucune créature vivante ne traversa notre route pendant notre voyage dans les bois.

Dans ces vastes solitudes, on serait naturellement porté à croire que l'absence de l'homme permet aux animaux sauvages de se multiplier librement; mais le contraire semble arriver. Ils se trouvent généralement en plus grand nombre dans les parties défrichées que dans les bois. L'industrie de l'homme fournit à leurs besoins plus facilement que les productions des forêts.

On entend continuellement parler des déprédations commises par les loups, les ours, les ratons, les lynx et les renards, dans les parties depuis longtemps habitées

de la province, tandis que dans les forêts il est beaucoup plus rare de rencontrer des bêtes sauvages.

J'ai été désappointée en voyant les arbres des forêts. Je m'étais imaginé des géants presque aussi vieux que le pays, et surpassant autant par leur forme majestueuse les arbres de ma patrie, que les vastes lacs et les fleuves puissants du Canada surpassent les lacs et les ruisseaux de la Grande-Bretagne.

Les bois manquent de beauté pittoresque. Les jeunes pousses ont seules quelque prétention à l'élégance de la forme; j'excepte encore les hemlocks, qui sont extrêmement légers et gracieux, et d'une teinte de verdure agréable et fraîche ; ce qui fait que même, durant l'hiver, la forêt est encore belle et verdoyante. Les jeunes hêtres aussi sont assez jolis; mais, en somme, on cherche vainement ces délicieuses voûtes d'ombre que l'on trouve dans nos parcs et dans nos bois, en Angleterre.

On ne voit point, au Canada, de ces anciens chênes aux larges branches, qu'on pourrait appeler les patriarches des forêts. Une décadence prématurée semble être leur partage. Ils sont déracinés par la tempête et tombent dans leur première maturité, pour faire place à une nouvelle génération qui s'élève bientôt sur leurs ruines.

Les pins sont certainement les plus beaux arbres. Pour la taille, il n'en est aucun qui les surpasse; ils s'élèvent au-dessus de tous les autres, et, semblables à des tours, ils forment une ligne sombre qu'on aperçoit de plusieurs milles. Les pins étant beaucoup plus élevés que les autres arbres, sont plutôt déracinés, parce qu'ils reçoivent à leur sommet toute la force du vent ; aussi jonchent-ils continuellement le sol de leurs troncs pourris. Ils paraissent être aussi plus susceptibles de se pourrir et de prendre feu, et la foudre semble les frapper de préférence ; ce sont les pins que l'on rencontre en plus grand nombre parmi les arbres morts. Quoique j'eusse beaucoup entendu parler du mauvais état des routes au Canada, je n'étais point préparée à en trouver une aussi détestable que celle que nous avons suivie durant tout ce jour; on peut à peine lui donner le nom de route, car ce n'est guère qu'une ouverture faite avec la hache à travers les bois; puis on jette de côté les arbres, de façon à laisser passage pour une voiture à deux roues.

Le marais et les ruisseaux qui traversent le chemin sont recouverts par des morceaux de bois placés les uns à côté des autres. Les espèces de sillons et les raies que présente la surface de ces ponts les ont fait appeler assez à propos *cordonnés* (corduroy).

Sur ces abominables ponts, la voiture sautille d'une bûche à l'autre, et vous imprime des secousses qu'il faut endurer d'aussi bonne grâce que possible. Si vous pouviez supporter ces cahots, ces coups et ces bosses, sans d'horribles grimaces, votre patience et votre philosophie surpasseraient de beaucoup la mienne; — quelquefois, je riais afin de ne pas pleurer.

Figurez-vous me voir perchée sur un siége fait de sacs de nuit, de malles et de divers paquets, dans une voiture qui n'est guère qu'une boîte de sapin posée sur des roues, et dont les côtés sont seulement retenus avec des fiches, en sorte que je me trouvais dans une position assez étrange, lorsque lesdits côtés se déboîtaient. Au beau milieu du bourbier, l'ais de devant sauta en l'air, et par la violence du choc le conducteur fut lancé hors de la voiture, et sembla assez confondu de se trouver planté dans un étang aussi mauvais que le « bourbier du désespoir. » Pour moi, comme je ne pouvais être d'aucun secours, je restai en place et j'attendis patiemment que l'ordre fût

rétabli; ce qui ne fut pas long, et tout reprit son train jusqu'à ce qu'un nouveau cahot contre un énorme pin vînt donner une telle secousse à la machine mal jointe, qu'un des ais du fond sauta en l'air, accompagné d'un sac de farine et d'un sac de porc salé, destinés tous les deux à un colon dont l'établissement se trouvait sur notre chemin. Un bon conducteur est rarement démonté par de semblables bagatelles.

Il est pourvu, ou doit l'être, d'une hache. Un chariot, un attelage, ou toute autre voiture de voyage, ne doit jamais se mettre en route sans un instrument de ce genre, parce qu'on ne saurait répondre des obstacles qui peuvent arrêter sa marche dans les forêts. Nos désastres ne nécessitèrent heureusement que peu d'habileté pour les réparer. Les ais n'eurent besoin que d'une forte attache, et les planches du fond ayant été promptement replacées, nous reprîmes notre trot par-dessus les racines, les vieux troncs, les pierres, les bourbiers et les ponts *cordonnés;* tantôt montant sur un pin renversé, tantôt heurtant contre un arbre debout, avec une violence qui mettrait en pièces un équipage plus léger qu'un chariot canadien. Cette machine est parfaitement propre, par sa grossièreté même, à rouler sur des chemins tels que nous les avons dans les bois.

La sagacité des chevaux de ce pays est vraiment admirable. Leur patience à surmonter les difficultés qu'ils rencontrent, leur adresse à éviter les trous et les pierres, et à poser leur pied sur les bûches glissantes des ponts, les rendent très précieux. S'ils manquent de la vivacité et de la légèreté de nos chevaux de noble race, ils ont en retour de la douceur, de la force, de la patience, et ils traversent des lieux où un cheval anglais ne pourrait passer avec autant de sûreté pour son conducteur. Les chevaux du Canada, quand ils sont bien nourris et bien soignés, ne manquent nullement de beauté pour la couleur, la taille et les formes; ils ne sont pas souvent employés à traîner le bois: on leur préfère le bœuf.

L'obscurité croissante de la forêt commençait à nous avertir de l'approche du soir, et je me sentais fatiguée et affamée, lorsque notre conducteur, un peu confus, nous avoua qu'il croyait avoir perdu la trace du chemin, quoiqu'il ne pût dire comment cela se faisait puisqu'il n'y en avait qu'un seul. Nous étions à environ deux milles de la dernière habitation, et il disait que nous aurions dû apercevoir le lac, si nous avions été sur la bonne route. Nous pensâmes que la seule chose à faire était qu'il quittât l'attelage pour aller voir si l'eau était proche. Dans le cas où il ne la trouverait pas, nous retournerions à la maison que nous avions passée et nous demanderions notre chemin.

Après avoir couru en avant un bon demi-mille, il revint d'un air abattu, disant qu'il devait s'être trompé, car il ne voyait aucune apparence d'eau; il ajoutait que la route où nous étions aboutissait, sans doute, à un marais de cèdres, puisque plus on avançait plus les cèdres et les hemloks s'épaississaient. Or, comme nous n'avions nul désir de commencer notre établissement par une nuit passée dans un marais, où, pour me servir de l'expression de notre conducteur, les cèdres croissaient aussi drus que les poils sur le dos d'un chat, nous convînmes de revenir sur nos pas.

Après quelque peine, la lourde machine fut tournée en sens inverse, et nous commençâmes lentement notre marche rétrograde. Nous n'avions guère fait plus d'un mille, quand survint un jeune garçon qui nous dit que nous pouvions bien rebrousser chemin de nouveau, parce qu'il n'y en avait pas d'autre vers le lac; et il ajouta avec un hochement de tête significatif: « Maître, je pense que si vous aviez connu la forêt auss bien que moi, vous n'auriez jamais été assez *simple* pour retourner en arrière quand

vous suiviez le bon chemin. Eh ! mais, chacun ne sait-il pas que les cèdres et les hemlocks croissent plus serrés près de l'eau ? — Ainsi vous n'avez qu'à recommencer. »

Tout était sombre, excepté les étoiles, quand soudain nous sortîmes de la profonde obscurité de la forêt pour nous trouver sur les bords d'un beau petit lac, qui brillait plus vivement par le contraste des bois de pin qui croissaient sur ses rives.

Là, assise sur un énorme bloc de pierre où s'étendait un moelleux coussin de mousse, à l'ombre des cèdres qui bordent le lac, entourée de malles, de boîtes, de paquets de toute espèce, que le conducteur avait sortis à la hâte du chariot; là était votre fille écoutant avec inquiétude si quelque voix amie répondait aux cris répétés de mon mari.

Mais quand l'écho de sa voix eut cessé par degrés, nous n'entendîmes que le murmure des courants et le bruit rauque d'une chute d'eau à environ un demi-mille plus bas.

Nous n'apercevions sur le rivage opposé aucune trace d'habitation, aucune lueur. Vainement nous prêtions une oreille attentive pour entendre les coups de la rame, ou le bruit de la voix humaine, ou l'aboiement de quelque chien de garde, qui pût nous assurer que nous n'étions pas condamnés à passer la nuit dans cette solitude.

Nous commencions à craindre d'avoir véritablement perdu notre chemin : nous ne pouvions penser à nous replonger dans les ténèbres croissantes de la forêt pour aller chercher un guide; la route était si mal tracée que nous nous fussions bientôt égarés dans ces labyrinthes touffus. Le dernier bruit des roues du chariot s'était perdu dans l'éloignement; il devenait impossible de le rejoindre. Mon mari me dit de rester tranquille où j'étais; puis il se fit passage à travers les épais taillis du rivage, dans l'espoir de découvrir quelque trace de la maison que nous cherchions, et que nous avions tout lieu de supposer être proche, quoique probablement cachée à nos yeux par la masse compacte des arbres.

Tandis que j'étais seule ainsi au milieu du silence et de l'obscurité, mes pensées se reportèrent au-delà de l'Atlantique, vers ma mère chérie et mon ancienne demeure; et je songeais à ce que vous auriez éprouvé si vous aviez pu me voir en ce moment, assise sur la froide pierre, dans le profond silence de cette vaste forêt, à des milliers de lieues de tout ce qui fait du foyer domestique un lieu béni. C'était une situation propre à bien graver dans mon esprit toute l'importance du parti de la résolution que j'avais prise, lorsque j'avais partagé volontairement le sort de l'émigrant et quitté le lieu de ma naissance où, selon toute probabilité, je ne pourrais jamais revenir. Quelque grand que fût le sacrifice, même à ce moment, malgré l'étrangeté de ma situation, je ne sentis aucun regret, aucune crainte, abattre mon âme. Une sainte et tranquille paix descendit en moi et vint fortifier et adoucir mes esprits en leur apportant un calme aussi parfait que celui des eaux étendues à mes pieds.

Ma rêverie fut interrompue par le léger bruit d'une rame, et une ligne lumineuse me montra un canot glissant sur le lac; en peu d'instants, une voix amie et bien connue m'appela, tandis qu'on amarrait la barque au tronc d'un cèdre. Mon mari, après avoir gagné une pointe du rivage, avait découvert la lueur tant désirée du feu qui brûlait dans la maison rustique, et il avait réussi à éveiller l'attention des habitants qu'elle renfermait. On avait renoncé depuis longtemps à nous voir arriver ce jour-là, et notre premier signal avait été pris pour le bruit des clochettes des bœufs dans les bois : telle avait été la cause du retard qui nous avait tant embarrassés.

Nous oubliâmes bientôt nos courses et nos fatigues auprès d'un bon feu qui pétillait

dans la cheminée de la cabane, où nous trouvâmes S... commodément logé avec sa femme. Je fus présentée dans les formes à cette dernière, et, malgré les remontrances de la tendre mère, trois beaux enfants endormis furent successivement tirés de leurs berceaux par le père, qui me les montra avec orgueil et ravissement.

Nous fûmes accueillis avec cette affectueuse et franche cordialité qui est si douce au cœur. Tous les moyens possibles furent employés pour adoucir ce qu'il y avait d'un peu grossier dans notre logement, et s'il manquait de cette élégance et de ces prévoyantes commodités auxquelles nous avions été accoutumés en Angleterre, il n'était pas dépourvu du bien être rustique. En tout cas, bien des colons du premier rang ont été fort heureux d'en trouver de semblables, et beaucoup d'entre eux n'ont pas été de moitié aussi bien logés que nous le sommes maintenant.

Nous pouvons vraiment nous considérer comme très heureux de n'être pas obligés d'aller sur-le-champ dans la grossière hutte ou *shanty* qui est sur notre terre. Cette épreuve nous a été amicalement épargnée par S..., qui a insisté pour que nous restassions sous son toit jusqu'à ce que nous ayons élevé une maison sur nos propres terres. Pour le moment nous sommes donc *fixés* ici, comme disent les Canadiens; et si je manque de beaucoup des petites douceurs et des aisances de la vie, je jouis d'une santé et d'une humeur excellentes, et je suis très heureuse dans la société de ceux qui m'entourent.

Les enfants m'aiment déjà beaucoup. Ils ont découvert ma passion pour les fleurs, et ils en cherchent avec soin parmi les vieux arbres et le long du lac. J'ai commencé une collection, et quoique la saison soit fort avancée, mon herbier peut s'enorgueillir de plusieurs beaux échantillons de fougère. On y voit, en outre, la violette jaune du Canada, qui fleurit deux fois l'an, au printemps et à la *chute* (on donne ici à l'automne ce nom expressif), deux sortes de paquerettes de la Saint-Michel, comme nous appelons les astères arborescents; les variétés en sont vraiment élégantes; je possède encore une guirlande de pin festonné, jolie plante toujours verte dont les tiges rampantes s'étendent jusqu'à neuf ou dix pieds, poussant de six en six pouces des rejetons droits, roides et verdoyants, qui ressemblent à quelques-unes de nos bruyères par leurs feuilles sombres, luisantes et écourtées. Les Américains ornent les glaces de leurs cheminées avec des guirlandes de cette plante, mêlées aux fleurs sèches des *éternelles* (les jolies fleurs blanches et jaunes que nous appelons immortelles) : cette plante se nomme aussi pin festonné. En me promenant dans les bois, près de la maison, j'ai découvert une plante rampante qui ressemble beaucoup au cèdre, et qu'on pourrait appeler, selon moi, cèdre de terre ou rampant.

Comme une grande partie de la flore de ces lieux sauvages est inconnue aux naturalistes, et que beaucoup de plantes n'ont point de nom, je prends la liberté de leur en donner selon mon goût et ma fantaisie. Mais tandis que j'écris sur les fleurs, j'oublie que vous prendrez plus d'intérêt à ce que nous faisons sur nos terres.

Mon mari a loué des gens pour ranger le bois, c'est-à-dire, pour mettre en pile le bois abattu en attendant qu'on le brûle, et pour nettoyer un espace de terrain afin d'y bâtir notre maison. Il a aussi fait un arrangement avec un jeune colon de notre voisinage pour la terminer au dedans et au dehors, d'après un plan donné. Nous devons cependant convoquer l'essaim et nous procurer tout ce qui est nécessaire pour recevoir notre vénérable *ruche*. Or, vous savez qu'un *essaim*, en langue ou plutôt en phraséologie américaine, signifie ces rassemblements officieux de voisins qui viennent, à votre demande, pour élever les murs de votre maison, de votre hutte, de votre grange ou de

tout autre bâtiment : cela s'appelle *convoquer l'essaim*. Il y a donc des essaims rangeurs, des essaims éplucheurs, des essaims bûcherons et des essaims piqueurs. Chaque essaim tire son nom de la nature de sa besogne. Dans les districts plus peuplés et formés depuis longtemps, cette coutume n'est plus guère en usage, mais elle est fort utile et presque indispensable pour les nouveaux venus dans les terres reculées, où le prix du travail est nécessairement plus élevé, et où il est difficile de se procurer des ouvriers.

Figurez-vous la situation d'un émigrant qui arrive avec une femme et une jeune famille pour prendre possession d'un lot de terre inculte ; peut-être ses enfants sont-ils trop faibles encore pour lui prêter le moindre secours dans l'importante affaire d'abattre, de ranger et de bâtir. Combien alors leur commune position serait déplorable s'ils ne recevaient une prompte et facile assistance de ceux qui les entourent.

Cette louable coutume est née de la nécessité, et si elle a ses inconvénients, tels, par exemple, que d'être appelé à un moment inopportun pour rendre un semblable service à ceux qui vous ont autrefois assisté, elle est néanmoins si indispensable pour tous que la dette de la reconnaissance doit être joyeusement acquittée. Elle est, en effet, considérée comme une dette d'honneur ; on ne peut vous forcer de vous rendre à votre tour à l'appel d'un *essaim ;* mais nul ne se refuse à ce devoir, à moins de raisons très urgentes ; dans ce cas, vous pouvez envoyer à votre place, soit un domestique, soit des bœufs, si vous en avez.

Dans aucune circonstance, le système égalitaire de l'Amérique ne paraît aussi avantageusement que dans les rassemblements de ce genre. Toutes distinctions de rang, d'éducation et de fortune sont pour le moment mises de côté. On voit le fils du gentleman et celui de l'ouvrier pauvre, l'officier et le simple soldat, le propriétaire indépendant et l'ouvrier à la journée, se réunir gaîment pour une œuvre commune. Chaque individu est excité par le désir de prêter secours au pauvre nécessiteux et de contribuer à élever un abri pour celui qui n'en a pas.

Jusqu'à présent, nous avons si peu de terrain de défriché dans notre lot de la forêt, que je ne puis guère vous décrire le lieu que nous allons habiter. Sachez seulement qu'il borde une belle nappe d'eau, faisant partie de la chaîne des petits lacs de l'Otanabée. J'espère cependant vous donner une description plus ample de notre situation dans ma prochaine lettre.

Pour le moment donc, je vous dis adieu.

LETTRE HUITIÈME.

INCONVÉNIENTS D'UN PREMIER ÉTABLISSEMENT. — DIFFICULTÉ D'OBTENIR DES PROVISIONS ET AUTRES OBJETS NÉCESSAIRES. — BOURRASQUE DE NEIGE ET OURAGAN. — UN ETÉ DE L'INDE ET COMMENCEMENT DE L'HIVER. — MANIÈRE DE DÉFRICHER LES TERRES.

20 novembre 1832.

Notre maison des bois n'est pas encore finie, quoiqu'elle soit en bon chemin. Nous sommes encore sous le toit hospitalier de S... et de sa femme. Comme ils en sont à leur

premier établissement sur leurs terres, ils ont encore, comme tous les résidents des forêts, bien des difficultés à vaincre cette année. Ils ont une belle pièce de terre, bien située, et S... rit des privations présentes, auxquelles il oppose un esprit de contentement et une énergie admirablement propres à les surmonter. Ils vont bientôt habiter une maison plus grande et plus commode, qui a été élevée cet automne, et ils nous laisseront la jouissance de leur ancienne maison jusqu'à ce que la nôtre soit prête.

Nous commençons à nous accoutumer à notre existence de Robinson Crusoé, et la pensée que les maux présents ne sont que temporaires nous aide beaucoup à les supporter.

L'un des plus grands inconvénients est le mauvais état des chemins et la distance à laquelle nous nous trouvons de tout village et de toute ville où l'on puisse se procurer des provisions.

Jusqu'à ce que nous récoltions notre propre grain, et que nous puissions engraisser des cochons, des moutons et de la volaille, il nous faut recourir aux magasins et en tirer tous nos aliments. De là résulte une dépense énorme et une grande perte de temps, grâce à nos belles routes des bois qui, pour me servir de l'expression d'une pauvre femme irlandaise, ne peuvent pas être *plus pires*. « Ouais, mes amis, disait-elle, « mais ils sont bien assez mauvais, et ne peuvent pas être *plus pires*; ouais! mais ils « ne sont pas comme nos *élégantes* routes en Irlande. »

Nous envoyons à un marchand une liste d'épiceries, pour qu'il nous les fasse parvenir par la première voiture qui se rendra dans nos parages; et quand nous examinons nos provisions, nous trouvons, le riz, le sucre, les groseilles, le poivre et la moutarde confondus en un seul tas. Que pensez-vous, d'un pudding au riz, copieusement assaisonné de poivre et de moutarde, et arrosé de tabac en poudre ou de tabac du régent en guise de sauce? Je crois que la recette en figurerait à merveille dans l'oracle des cuisiniers ou dans les préceptes de cuisine de madame Dalgain, avec le titre de pudding de la forêt.

Surtout, malheur et destruction aux marchandises fragiles qui voyagent sur nos routes; nous sommes vraiment heureux si, grâce aux soins de la personne qui les emballe, plus de la moitié nous arrive saine et sauve; nous n'avons aucun recours contre de pareils dommages. Le marchand met l'accident sur le compte du voiturier, et le voiturier le met sur le compte des mauvais chemins, s'étonnant que lui-même revienne avec ses membres entiers d'un voyage à travers la forêt.

Nous voici dans la plus mauvaise saison de l'année, et aussitôt après viendra la fonte des neiges; il n'y a guère qu'une charrette attelée d'un bœuf qui puisse tenir les chemins; encore est-ce avec grand'peine, et met-on deux jours au lieu d'un pour faire le voyage. Le pire, c'est qu'à certains moments on ne peut se procurer, à aucun prix, les provisions les plus nécessaires. Vous voyez donc qu'une famille qui va s'établir dans les bois a besoin d'apprendre à se passer non-seulement des objets de luxe et des délicatesses de la table, mais assez souvent même du nécessaire.

Tantôt le porc manque, une autre fois il y a disette de farine, parce que quelque accident est survenu au moulin, que l'on n'a pas donné assez de froment à moudre, ou que peut-être le temps et le mauvais état des chemins interrompent les communications. Il faut alors avoir recours à un voisin, s'il s'en trouve un assez proche, ou bien se contenter de pommes de terre. La pomme de terre est vraiment ici une den-

rée indispensable ; sans elle les nouveaux planteurs seraient souvent dans une grande détresse , et le pauvre et sa famille mourraient de faim.

Une fois, notre provision de thé était épuisée, et nous ne pouvions nous en procurer d'autre; dans cet embarras, le lait ou le café aurait été un bon remplaçant; mais, nous n'avions ni l'un ni l'autre, en sorte que nous essayâmes du thé *américain*, c'est-à-dire des branches d'hemlock bouillies; je trouvai cette décoction détestable, quoique j'y reconnusse un des éléments du thé qu'on vend à Londres au prix de cinq shellings la livre, et qui, j'en suis certaine, n'est autre chose que des feuilles d'hemlock, séchées et réduites en grosse poudre,

S .. s'amusa beaucoup de nos effroyables grimaces, et trouva la boisson excellente, et il nous donna l'exemple à tous en buvant six tasses de ce breuvage vraiment champêtre. Son éloquence ne put opérer une seule conversion; nous ne pouvions nous persuader que cela remplaçât presque le thé vert; quand il nous assura qu'à ses autres qualités cette plante joignait des propriétés médicinales, nous répondîmes que comme toutes les médecines elle était fort désagréable au goût.

Après tout, dit S..., d'un air sérieux : « Les biens et les maux de cette vie ne sont « tels que par les contrastes, et c'est par là qu'on doit principalement les estimer. « Il s'en faudrait de la moitié que nous pussions apprécier autant les commodités dont « nous jouissons, si nous n'en éprouvions pas quelquefois l'absence; combien au bout « de quelques années nous priserons les agréments d'une ferme bien montée, quand « nous pourrons joindre au nécessaire un peu de superflu. »

— Et comme nous aimerons notre thé vert après cette abominable décoction d'hemlock, répartis-je.

— Oui, vraiment, et aussi une maison commode, et un joli jardin, et de belles prairies, après avoir vécu dans ces sombres forêts et dans ces huttes sans l'accompagnement du moindre jardin.

— Et combien nous jouirons de l'absence de ces horribles souches noires, m'écriai-je.

— Oui, reprit-il, de l'absence de ces horribles souches. Croyez-le bien, ma chère, votre ferme du Canada vous semblera un paradis parfait quand tout y sera bien cultivé; et vous la contemplerez avec d'autant plus de plaisir et d'orgueil, que vous saurez que ce n'était autrefois qu'une forêt sauvage maintenant changée en terres fertiles par l'industrie et le travail.

— Chaque nouvel agrément que vous verrez autour de vous ajoutera à votre bonheur; chaque amélioration au dedans ou au dehors excitera dans votre âme un sentiment de reconnaissance et de plaisir, auquel sont presque étrangers ceux qui nagent dans le luxe, ou qui jouissent seulement des avantages les plus ordinaires de la civilisation. Ma devise est : Espoir, résolution et persévérance !

— Voilà, dit mon mari, de la véritable philosophie, et d'autant plus persuasive, que non-seulement vous recommandez vos maximes, mais que vous les pratiquez aussi. »

Je m'étais fait une belle idée de l'été indien, dont j'avais lu de si délicieuses descriptions; mais je dois dire qu'il a été bien au dessous de mon attente. Juste au commencement de ce mois (novembre), nous avons eu trois ou quatre jours chauds et nébuleux, où l'on étouffait; un soleil rouge perçait l'atmosphère brumeuse, et colorait d'une teinte de safran et de rouge pâle des nuages fantastiques qui ressemblaient à

des masses de fumée ; il me semblait revoir les nuages à Londres, par une chaude matinée de printemps.

Les eaux n'étaient pas agitées, pas le moindre zéphire, pas une feuille ne bougeait, (car les feuilles n'étaient pas entièrement tombées). Ce calme parfait de l'air fut soudain troublé par un tourbillon de vent et de neige qui survint sans aucun avertissement.

J'étais debout près d'un groupe de grands pins, cueillant de beaux lichens rouges ; S..., était à quelques pas avec ses bœufs, qui traînaient du bois à brûler ; tout-à-coup nous entendîmes un bruit lointain et sourd qui augmenta rapidement. L'air était encore parfaitement calme autour de nous : je levai les yeux, et je vis les nuages, jusqu'alors immobiles, se mouvoir en tous sens avec vitesse. Une grande obscurité se répandit sur nous : S..., qui était fort occupé de ses bœufs, ne s'était pas aperçu que je fusse si près de lui ; alors il me cria de me rendre aussi promptement que possible à la maison ou dans un endroit découvert qui fût éloigné des pins. Je me tournai instinctivement vers la maison, tandis que le fracas des arbres tombant de tous côtés sur la lisière de la forêt, le déchirement des pins que je venais de quitter, et le grondement du tourbillon qui rasait le lac m'ouvraient les yeux sur le danger dont j'avais été menacée.

Les branches éparses des pins obscurcissaient l'air en tournant au dessus de moi ; ensuite vint un ouragan de neige épaisse ; mais je pouvais contempler en sûreté les progrès de la tempête, car j'avais atteint le seuil de notre maison. Le conducteur des bœufs s'était jeté à terre, tandis que les pauvres animaux penchaient leur bonne tête et supportaient patiemment les coups de la tempête impitoyable. S..., mon mari et le reste de la maisonnée, réunis en un groupe, nous examinions avec inquiétude ce choc terrible des éléments déchaînés. Il ne restait pas une feuille sur les arbres quand l'ouragan eut passé ; ils étaient nus et désolés. Ainsi se termina le court règne d'un été indien.

Je regarde comme absurde l'opinion de quelques voyageurs, que l'été indien doit être attribué à des incendies annuels, allumés dans les forêts par les Indiens qui habitent les régions sauvages au-delà des grands lacs. Songez quelle immense étendue de bois il faudrait consumer chaque année, pour que la chaleur des flammes pût se répandre sur presque tout le continent de l'Amérique septentrionale : en outre, cet été survient dans la saison de l'année où la communication du feu est le plus difficile, à cause de l'humidité de la terre après les pluies d'automne. J'attribuerais plutôt la chaleur particulière et la brume qui distingue cette saison, à la fermentation de ce vaste amas de matières végétales qui se décomposent durant la fin d'octobre et le commencement de novembre. Quelques personnes ont supposé qu'un grand changement s'effectuera dans cette saison, à mesure que les coupes et les défrichements diminueront la quantité des végétaux. J'ai même entendu dire que la différence est déjà sensible pour ceux qui connaissent depuis longtemps le continent de l'Amérique.

Jusqu'ici le climat est favorable. L'automne a été très beau, quoique les gelées se fassent sentir le matin dès le commencement de septembre, d'abord légèrement, puis, plus rigoureusement à l'approche d'octobre. Mais bien la première partie du jour soit froide, le milieu est chaud et agréable.

Nous éprouvons déjà les rudes atteintes de l'hiver. Il a commencé très sérieusement depuis la clôture de l'été indien. Novembre ici ne ressemble aucunement au même mois chez nous. Le commencement en a été doux et chaud, la fin froide avec des gelées

vives et parfois de la neige; mais il n'a pas le caractère sombre, triste et humide de notre mois de novembre en Angleterre. Cependant, ce n'est pas après une seule saison que l'on peut se donner une idée juste du climat canadien; il faut en examiner les particularités et les vicissitudes pendant une résidence de plusieurs années.

Je veux maintenant vous dire ce que mon mari fait de notre terrain. Il en a loué dix arpents à quelques bûcherons irlandais qui se sont établis dans la hutte pour l'hiver. Ils recevront quatorze dollars par arpent (1) pour abattre le bois, le brûler et enclore ensuite la surface qui leur a été confiée. Le sol doit être parfaitement nettoyé de tout, à l'exception des souches. Il faut sept à dix ans pour que les racines du pin soient entièrement pourries; celles de l'hemlock et du sapin résistent beaucoup plus longtemps. Le procédé pour extirper les souches est trop coûteux pour que les colons récemment arrivés s'y hasardent; la main-d'œuvre est si chère qu'on ne peut l'employer que pour les travaux indispensables. La saison du travail est fort courte à cause du long temps que la glace reste sur la terre. A l'exception de la coupe des arbres, on peut faire très peu de chose. Ordinairement ceux qui entendent l'arrangement convenable d'un terrain à défricher ébranchent tout le menu bois qu'on a ainsi coupé; on le met en tas tandis que la feuille tient encore, et les arbres abattus par le vent sont coupés en morceaux pour être empilés au printemps avec la coupe de l'hiver. La fin de l'été et l'automne sont les meilleures saisons pour cette besogne, et cela par deux raisons : la première, c'est que les feuilles étant alors séchées et fanées aident beaucoup à la combustion du gros bois; la seconde, c'est que, lorsque la neige est d'une certaine épaisseur, le menu bois ne peut être coupé tout près de terre, et les branches mortes et autres inutilités ne peuvent être ramassées et jetées en monceaux.

Nous aurons environ trois arpents de préparés pour la récolte du printemps, si toutefois nous parvenons à bien brûler ce qui est déjà coupé auprès de l'emplacement de la maison; on y sèmera de l'avoine, des citrouilles, du blé d'Inde et des pommes de terre : les dix autres arpents seront prêts pour recevoir les semailles du froment. Ainsi, vous voyez qu'il se passera bien du temps avant que nous récoltions une moisson. Nous n'avons pas même pu faire assez tôt les semailles du printemps pour qu'elles parvinssent à maturité cette année.

Nous tâcherons d'avoir deux vaches au printemps, parce qu'elles coûtent fort peu durant cette saison, et durant l'été et l'automne; pendant l'hiver nous aurons pour elles des citrouilles et de la paille d'avoine.

(1) Ce qui fait en tout 140 dollars, ou environ 735 francs.

LETTRE NEUVIÈME.

PERTE D'UN ATTELAGE DE BŒUFS.—CONSTRUCTION D'UNE MAISON EN BOIS. — BESOGNE DU VITRIER ET DU CHARPENTIER. — DESCRIPTION DE LA NOUVELLE HABITATION. — FRUITS SAUVAGES DU PAYS. — PROMENADE SUR LA GLACE. — SITUATION DE LA MAISON. — LE LAC ET SES ALENTOURS.

Maison du Lac, 18 avril 1833.

Mais il est temps que je vous donne quelques détails sur notre maison rustique, dans laquelle nous nous sommes installés peu de jours avant Noel. Plusieurs délais inattendus ayant empêché qu'on ne l'achevât avant cette époque, je commençais à croire qu'elle ne serait jamais habitable.

Le premier malheur qui arriva fut la perte d'une belle paire de bœufs achetés pour traîner les morceaux de bois nécessaires à l'érection des murs de la maison. Ne trouvant pas la forêt aussi agréable que les pâturages de leur ancien maître, ou prévoyant peut-être quelque rude travail, de bon matin un jour ils se mirent en tête de traverser le lac au-dessus des courants, et de partir sans laisser d'autre trace de leur route que celle de leurs pieds sur la rive. Après plusieurs jours d'une recherche vaine, l'ouvrage fut suspendu; il y avait un mois qu'ils étaient partis, et nous commencions à perdre tout espoir d'avoir de leurs nouvelles. Enfin, nous apprîmes qu'ils étaient retournés chez leur ancien maître dans un district éloigné d'une vingtaine de milles, après s'être fait jour à travers bois et marais, ruisseaux et lacs, avec un instinct qui suppléait en eux au manque de routes tracées et de boussole.

On a vu souvent des bœufs traverser une étendue de pays sauvage, jusqu'à la distance de trente ou quarante milles, et marcher en ligne droite vers leurs anciennes demeures par des chemins inconnus, où la mémoire ne pouvait les servir. Dans le chien, nous supposons que l'odorat, aidé de la mémoire, le guide vers sa maison lointaine; mais comment s'expliquer la marche des bœufs? Ils étaient retournés chez eux à travers des labyrinthes d'interminables forêts, où l'homme, avec toute sa raison et son savoir, se serait égaré et perdu.

Nous étions à la fin d'octobre, et les murs de notre maison n'étaient pas encore élevés; pour cet ouvrage, nous convoquâmes « *un essaim.* » Seize de nos voisins répondirent joyeusement à notre appel, et quoique le jour fût loin d'être favorable, notre ruche accomplit si scrupuleusement sa tâche, qu'à la nuit les murs extérieurs étaient debout.

L'ouvrage avança gaîment avec l'aide d'une ample distribution de nectar du Canada (du whiskey); c'est le miel que préfèrent nos *abeilles*. Quelques énormes quartiers de porc salé, un boisseau de pommes de terre, avec un pudding au riz, et un pain aussi gros qu'un énorme fromage de Cheshire, formaient le banquet qui devait les régaler pendant le cours de la besogne. On les servait dans la hutte, d'une façon très champêtre. Enfin, on rit, on appela cette partie un pique-nique dans les forêts; et quelque peu

recherchés que fussent les mets, je puis vous assurer que grande fut la satisfaction exprimée par nos différents hôtes. Notre *essaim* fut fort bien dirigé. Malgré la différence de rangs parmi ceux qui figuraient à cette réunion, la plus grande harmonie ne cessa pas de régner, et la société se retira satisfaite de la besogne et de la réception.

Le lendemain, j'allai voir le nouvel édifice, mais je fus fort contrariée, car il présentait à peine l'apparence d'une maison ; c'était tout simplement un carré long se composant de bûches couchées l'une sur l'autre avec des jours entre chaque rangée. Les ouvertures pour les portes et les fenêtres n'étaient pas encore pratiquées, et les solives du toit n'étaient pas disposées. Enfin le tout présentait un aspect étrange, et je m'en revins un peu désappointée, m'étonnant que mon mari fût si satisfait d'une telle besogne. Un ou deux jours après, je retournai vers notre future demeure : les poutres qui devaient recevoir les plafonds étaient posées, et l'on avait coupé dans la charpente les baies pour les portes et les fenêtres ; en sorte que la maison ne ressemblait pas tout-à-fait autant à la cage d'un oiseau.

Après qu'on eût posé les lattes au toit, nous fûmes encore arrêtés, parce qu'on ne pouvait avoir des planches d'un lieu plus proche que Peterborough. Or, cette ville se trouve à une grande journée de distance, et on ne peut y arriver que par d'horribles chemins. Il n'était pas alors question de moulin à scie dans le voisinage ; maintenant, on en construit un à peu de distance de nous. Il fallait donc scier à la main toutes les planches de nos parquets, et il se passa quelque temps avant qu'on pût trouver quelqu'un pour ce travail indispensable, et encore l'ouvrier exigea-t-il un prix excessif ; six shellings et demi par jour (1). Les planches furent enfin posées ; mais, comme elles étaient de bois vert, et que dès-lors on ne pouvait les raboter, nous fûmes obligés de nous contenter de leur surface rude et grossière, car on ne pouvait s'en procurer de bois sec. Je commençai à me rappeler l'observation d'un vieux *gentleman* avec lequel nous avions voyagé depuis Cobourg jusqu'au lac des Riz. Nous nous consolons par l'espérance que l'été prochain tous les bois auront séché, et alors on doit mettre toute la maison sens dessus dessous pour replacer tous les parquets, les joindre et les polir.

Notre seconde mésaventure fut que le mélange de terre et de chaux avec lequel on devait boucher, à l'intérieur et à l'extérieur de la maison, les jours qui existaient entre les bûches, se trouva, en une nuit, gelé et durci comme de la pierre. Juste comme l'ouvrage était presque à moitié fait, la gelée arrêta pour le moment nos travaux, parce que le plâtre, ainsi gelé, ne cédait ni au feu ni à l'eau bouillante ; l'eau gelait avant d'avoir opéré sur la masse, et tout allait de mal en pis. Ensuite, l'ouvrier qui taillait l'intérieur des murs pour les unir, se blessa avec sa hache et fut incapable de reprendre son ouvrage pendant quelque temps.

Je n'entre dans ces détails que pour vous montrer les difficultés qui nous accompagnent dans l'accomplissement de nos plans, et cela explique jusqu'à un certain point pourquoi des colons d'un rang fort distingué sont obligés de se contenter de si humbles demeures à leur arrivée dans ce pays. Je pourrais vous conter des exemples de ce genre qui vous étonneraient : après tout, cela sert à nous rendre plus satisfaits que nous ne l'oserions ; car de quoi nous plaindrions nous, lorsque nous voyons peu de gens mieux fournis que nous, et beaucoup qui ne le sont pas de moitié aussi convenablement, et qui cependant sont nos égaux, quelquefois même nos supérieurs par le rang et la fortune.

Tout homme dans ce pays est son propre vitrier, vous rirez de cela ; mais si l'on ne

(1) 7 francs 80 centimes par jour.

veut éprouver les inconvénients des vitres cassées, il faut que l'on apprenne à les poser soit-même. Au milieu de ces forêts, on ne peut avoir facilement des ouvriers quand on en a besoin, et il serait absurde de louer pendant deux jours un homme à un prix élevé pour aller à la ville la plus prochaine et en ramener un vitrier. On achète à très bas prix, dans les magasins, des boîtes de vitres de toutes grandeurs; mon mari s'est amusé à en garnir les fenêtres de la maison avant qu'on les mît en place.

Connaître le maniement des outils du charpentier n'est pas, je vous l'assure, une science inutile ou méprisable ici. Je recommanderai fortement aux jeunes gens qui viennent habiter le Canada d'acquérir quelques connaissances dans cet art, car leur ignorance sur ce point leur fera souvent éprouver de grands inconvénients.

Je m'amusai beaucoup un jour d'entendre les remarques faites par une belle dame, qui partageait à regret l'émigration de son mari, officier supérieur de la marine militaire. Comme elle voyait son fils activement occupé à façonner le manche d'une hache avec un morceau de bois d'orme épineux, elle s'écria en s'adressant au père : « Je ne comprends pas que vous permettiez à Georges de se dégrader ainsi. »

Le capitaine leva les yeux d'un air surpris : « Se dégrader! de quelle façon, madame? mon fils ne jure pas, ne boit point de whiskey, ne dérobe ni ne ment.

— Mais vous lui laissez faire des ouvrages les plus humbles ; n'a-t-il pas l'air en ce moment d'un charpentier en haies? et je suppose que vous le laissez aussi faire le bûcheron?

— Assurément, cette pile de bois que vous voyez dans la charrette a été coupée par lui, hier, après qu'il a eu quitté ses livres.

— J'aimerais mieux voir mes fils morts, que maniant ainsi la hache comme de simples manœuvres.

— L'oisiveté est la mère de tous les vices! dit le capitaine : mon fils ne serait-il pas occupé d'une manière bien plus pernicieuse, s'il vagabondait dans les rues avec de mauvais compagnons.

— Vous conviendrez que ce pays ne peut convenir à des hommes ou à des femmes comme il faut.

— C'est un pays où les *gentlemen* qui ne veulent point travailler, et qui n'ont pas de quoi vivre, doivent mourir de faim ; répliqua le capitaine brusquement ; et c'est pour cette raison que j'accoutume de bonne heure mes fils à s'occuper utilement et activement.

— Mes fils ne travailleront jamais comme des artisans vulgaires, dit la belle dame avec indignation.

— Alors, madame, ils ne seront propres à rien comme planteurs, et il est malheureux que vous leur ayez fait traverser l'Atlantique.

— Nous avons été forcés de venir ici, nous ne pouvions continuer à vivre dans notre pays comme nous avions fait jusqu'alors, autrement je ne serais jamais venue dans cet horrible pays.

— Puisque vous y êtes, vous feriez sagement de vous conformer aux circonstances. Le Canada n'est point un lieu propre à rétablir la fortune des paresseux. Dans certaines parties du pays, la plupart des objets d'approvisionnement sont aussi chers qu'à Londres; l'habillement y est beaucoup plus coûteux quoique moins bon, et on a fort peu de choix.

— Je voudrais bien savoir, alors, pour qui le Canada est bon? reprit la dame avec courroux.

— C'est un bon pays pour l'artisan honnête et industrieux. C'est un beau pays pour le pauvre ouvrier, qui, après quelques années d'un rude travail peut se reposer dans sa maison rustique, contempler au dehors les terres qui lui appartiennent, et voir ses enfants bien établis et devenus propriétaires indépendants. C'est un grand pays pour le riche spéculateur qui peut appliquer de grosses sommes à l'achat de terres avantageusement situées; car, s'il a quelque jugement, il retirera cent pour cent d'intérêts de son argent au bout de peu d'années. Mais c'est un rude pays pour le pauvre *gentleman* que ses habitudes ont rendu incapable d'un travail manuel; il porte avec lui un esprit peu propre à sa situation; et même si la nécessité le contraint à user d'activité, son travail est de peu de valeur. Il a une rude lutte à soutenir pour vivre. Les dépenses indispensables pour le salaire des travaux et pour la nourriture sont grandes, et il est obligé d'endurer de nombreuses privations, s'il veut maintenir l'équilibre et ne point faire de dettes. S'il a beaucoup d'enfants, et qu'il les élève sagement de manière à les accoutumer de bonne heure à la vie de colon, il fait très bien pour eux, et ses propres terres en profitent bientôt; mais, s'il est paresseux lui-même, si sa femme est dépensière et d'humeur difficile, et s'ils apprennent à leurs enfants à mépriser le travail, eh bien! madame, ils seront bientôt tous ruinés. Enfin, ce pays est un bon pays pour ceux qui savent s'y faire, mais pour ceux qui ne veulent pas se conformer à la doctrine de la né ,sité, ils n'ont rien à faire ici. Il est clair que le Canada ne convient pas à tout le monde.

— Il n'a jamais été convenable pour moi ni pour mes enfants : dit la belle dame d'un air dédaigneux.

—Cela est très vrai, » fut la réponse laconique du mari; ainsi se termina le dialogue.

Mais tandis que je vous conte ces détails, je me suis bien éloignée de mon premier sujet, et j'ai laissé ma pauvre maison en bois à peine commencée. On m'annonça enfin qu'elle était habitable, et je fus bientôt assaillie de tout le tracas et de la fatigue qui accompagnent un déménagement. Nous reçûmes toute l'assistance nécessaire de la part de S..., qui est toujours prêt à nous venir en aide. Il riait et appelait notre réunion « un essaim changeant; » je disais moi, que c'était un « essaim fixant; » et mon mari disait que c'était un «essaim d'établissement; » et en effet, nous ne fûmes guère établis ni fixés, tant que cette nouvelle besogne ne fut point terminée. Quel antre de désolation est une petite maison, ou toute maison en de telles circonstances! L'idée du chaos doit avoir été tirée d'un déménagement ou d'un emménagement; car je suppose que les anciens prenaient aussi leur *volée*, comme disent les Écossais.

Un grand nombre d'objets précieux en poterie ont péri dans ce court mais rude voyage à travers les bois. Que leurs manes reposent en paix! J'avais une bonne aide dans ma servante irlandaise, qui eut bientôt allumé d'énormes feux et mis la maison en ordre.

Nous sommes maintenant très convenablement établis, et je vais vous faire la description de notre petite habitation : le plan primitif n'a été exécuté qu'en partie; on achevera le reste au printemps prochain ou à l'automne, selon que les circonstances le permettront.

Un joli petit salon avec un cabinet pour les provisions, une cuisine, un office et une chambre à coucher forment le rez-de-chaussée; il y a un bon premier étage, qui se composera de trois autres chambres à coucher.

Il me semble que je vous entends vous écrier : «Quelle coquille de noix!» La voilà telle qu'elle est à présent; mais nous avons l'intention d'y ajouter une belle façade, aussitôt

que nous pourrons avoir des planches sciées par le moulin ; et cet accroissement nous donnera un autre petit salon, une longue antichambre et une bonne chambre d'amis.

Des fenêtres de derrière la porte vitrée de notre petite salle actuelle, on a une très jolie vue sur les lacs à l'ouest et au sud. Quand la maison sera achevée, nous aurons sur le devant et au sud de la maison un vestibule, qui en été, nous servira souvent de salle extérieure, et où nous pourrons dîner et jouir des agréments de l'air, tout en étant abrités contre les rayons éclatants du soleil. Les habitants du Canada appellent ces vestibules *stoups* ; peu de maisons rustiques ou régulières en sont dépourvues. Les piliers font un très joli effet, entourés par la féconde vigne de houblon, à la quelle s'entrelacent une plante grimpante écarlate, et la *gloire du matin*, nom que les américains donnent aux plus beaux des grands convolvulus ; les vestibules ou *stoups* sont un grand ornement, parce qu'ils cachent en partie les murs de bois, et empêchent le bâtiment de ressembler à une grange.

Notre parloir ou *petit salon* est chauffé par un beau poêle à la Franklin, avec une galerie et un garde-cendres en cuivre. Voici les diverses parties de notre ameublement : un sofa en baguettes de cuivre, qui peut servir de lit au besoin, les chaises peintes du Canada, une table de pin noirci, des oiseaux blancs et verts, et une superbe natte indienne qui couvre le plancher. Un côté de la chambre est occupé par nos livres. De grandes cartes et quelques bonnes gravures cachent presque entièrement les murs grossiers, et forment la décoration de notre petite demeure. Notre chambre à coucher est meublée avec la même simplicité. Cependant, nous ne manquons pas de ce qui peut-être confortable sous notre humble toit ; et quoique tout ne soit pas exactement comme nous pourrions le souhaiter, nous ne pourrions guère avoir mieux dans les circonstances présentes.

J'attends le printemps avec impatience, pour qu'on dispose un jardin sur le devant de la maison, parce que j'ai l'intention de cultiver des fruits et des fleurs du pays ; et je suis sûre qu'ils se perfectionneront par la culture. Les fraises, qui croissent naturellement dans nos pâturages, dans nos bois et dans nos clairières, sont de plusieurs espèces et viennent en abondance ; elles font d'excellentes confitures, et je veux en introduire des planches dans mon jardin. Il y a sur notre lac un joli petit îlot boisé, qu'on appelle l'île des fraises, et un autre qu'on nomme l'île des framboises ; on trouve dans l'un et dans l'autre un grand nombre de fruits de toutes sortes : des raisinets sauvages, des framboises, des fraises, du cassis et des groseilles ; des groseilles sauvages, et une belle plante rampante qui porte des fleurs blanches comme le framboisier ; on y trouve aussi un fruit brun tirant sur le bleu, et d'une acidité assez agréable ; par le goût et par la forme, il ressemble un peu à nos mûres de haies, mais il n'est pas aussi sucré. Les feuilles de cette plante sont d'un vert clair éclatant, et rappelant celles du framboisier ; elle a, du reste, en plusieurs points, de si frappants rapports avec cet arbuste, quoiqu'elle ne s'élève pas en arbrisseau et qu'elle n'ait point d'épines, que je l'ai appelée le framboisier rampant.

Je crois que nos savants botanistes anglais me trouveraient bien présomptueuse de donner ainsi des noms aux fleurs et aux plantes que je rencontre dans ces forêts sauvages : ce que j'ai à dire, c'est que je suis fort aise quand je peux découvrir leurs noms canadiens ou indiens ; mais quand elles n'en ont pas, je me crois bien libre de devenir leur marraine, et de leur donner des noms de mon choix.

Parmi nos fruits sauvages, nous avons des prunes, qui, dans certains districts, son

très belles et abondantes; elles font d'admirables confitures, surtout quand on les fait bouillir avec du sirop d'érable, comme les ménagères américaines. Les cerises sauvages et une autre espèce de cerises, appelées cerises d'angoisse (ou griottes), à cause de leurs qualités astringentes, les merises à haute et basse tige, les prunelles que les femmes indiennes apportent dans des paniers faits de branches de bouleau : tous ces fruits se trouvent dans les plaines et dans les prairies des Castors. Les merises de buisson sont apportées en grande quantité dans les villes et dans les villages par les Indiens. Elles forment une conserve sèche qu'on sert avec le thé sur la table de presque tous les colons; mais, pour la finesse du goût et pour l'apparence, je préfère les merises de haute tige; on n'en fait pas de cas, à cause des larges graines plates qui empêchent d'en faire des marmelades : cependant la gelée en est délicieuse pour la couleur et le parfum.

Le buisson sur lequel croit cette merise ressemble au rosier de Gueldre. Les fleurs sont d'un blanc pur, et retombent en ombrelles lorsqu'elles sont épanouies; elles ornent délicieusement les bois et les marais ou le bord des lacs. Le fruit a la forme d'un ovale long, de couleur écarlate; et, lorsque la gelée a passé, dessus il devient demi transparent, et ressemble à des grappes pendantes de raisin rouge.

Je fus tentée dans un bel après-midi, de faire avec mon mari une promenade sur la glace; on m'assura qu'il n'y avait à cela aucun danger. Je dois avouer que pendant le premier demi-mille je me sentis fort timide, surtout aux endroits où la glace était si transparente, qu'on pouvait voir les petits cailloux ou les herbes au fond de l'eau. Quelquefois la glace était épaisse, blanche et tout-à-fait opaque. Comme nous nous tenions à peu de distance du rivage, je fus frappée de l'éclat de quelques magnifiques fruits rouges suspendus aux buissons dépouillés qui s'élevaient sur les rives du lac, et je les reconnus bientôt pour des merises de haute tige. En un instant, mon mari eut ravi aux branches leurs trésors appétissants, et moi, charmée de mon butin, je me rendis en hâte à la maison, où je fis bouillir ce fruit avec un peu de sucre pour le manger avec nos gâteaux à l'heure du thé. Je n'ai jamais rien goûté de plus délicieux; peut-être cela me parut ainsi parce que depuis notre départ d'Angleterre, j'avais été entièrement privée de fruits. Nous avions seulement trouvé des conserves à bord et à Peterborough.

Bientôt après, je fis une autre excursion sur la glace, mais elle n'était pas tout-à-fait aussi solide. Nous fîmes néanmoins environ trois quarts de mille, nous fûmes rejoints en revenant par S...; il avait un traîneau à main, c'est une espèce de brouette comme celle des porteurs, mais sans côtés; et au lieu d'une roue, elle est fixée sur deux roulettes en bois qu'on peut faire glisser sur la neige et sur la glace avec la plus grande facilité, quelque chargée qu'elle soit. S... voulut absolument m'y faire prendre place, et me traîner comme une dame Lapone dans un traîneau. Je fus bientôt assise majestueusement, et je me sentis entraîner avec une rapidité qui m'ôtait presque la respiration. Lorsque nous atteignîmes le rivage, j'étais brûlante de la tête aux pieds.

Vous aimeriez l'emplacement de notre maison. Elle est située sur le sommet d'une belle plate forme qui descend par une pente douce jusqu'à une centaine de toises du bord de l'eau. Le lac n'a pas tout-à-fait un mille de large. Au sud, nous avons une vue différente, qui sera extrêmement jolie, quand on l'aura entièrement dégagée; c'est une belle et tranquille nappe d'eau, semée d'îles charmantes qui s'élèvent de son sein comme des bosquets de verdure. Au dessous de ces îles est une chute assez haute

d'où les eaux des lacs, resserrées dans un étroit canal entre des lits de pierre calcaire, s'élançent avec une grande impétuosité en écumant et en faisant rejaillir leur écume comme des nuages de poussière.

Pendant l'été, les eaux sont beaucoup plus basses, et l'on peut s'avancer le long des rives, qui sont composées de différentes couches de chaux remplies de débris fossiles d'une date récente. Les coquillages et les insectes aquatiques déposés par les eaux sur la surface du terrain calcaires, quand elles se retirent, sont semblables aux coquillages et aux insectes incrustés dans les pierres. On m'a dit que le lit d'un des lacs au-dessous de nous (je ne sais plus lequel) est de pierre calcaire ; que ses différentes couches abondent en magnifiques coquillages de rivière, ainsi que les blocs épars le long des rives. On trouve aussi de ces coquillages en profusion dans le sol des prairies des Castors.

Quand je vois ces choses, et que j'en entends parler, je regrette d'être si ignorante en géologie et en conchiliologie, parce que j'aurais pu me rendre compte de bien des particularités qui ne font qu'éveiller ma curiosité.

Juste au-dessous de la chute d'eau dont je parlais tout-à-l'heure, une arche naturelle, d'un aspèct fort singulier s'ouvre dans le rocher de pierre calcaire, qui à cet endroit s'élève comme un mur à une hauteur de douze à quinze pieds ; ce rocher se compose de larges plaques de pierres grises superposées ; quant à l'arche, elle a dû être primitivement une simple fente que les eaux, pendant les hautes marées, auront élargie et creusée, en se précipitant par l'ouverture qu'elle leur présentait ; des arbres croissent au sommet du rocher. Des sapins, des hemlocks et des cèdres s'y balancent et revêtent cette barrière de pierre d'une verdure triste, mais éternelle. Là, aussi la vigne sauvage, le lichen rouge et le sureau-poison croissent en abondance et forment des berceaux fantastiques au-dessus des rocs moussus. A un détour soudain du rivage, nous nous trouvâmes sur une large couche de cette même pierre; elle était toute plate et parfaitement unie, et occupait un espace d'environ cinquante pieds le long du rivage. Entre les fissures de cette couche s'élevaient des buissons de roses et une grande variété de fleur qui avaient poussé durant le printemps et l'été, quand la plage était à sec.'

Cette place sera bientôt disposée pour recevoir un moulin à scier et un moulin à moudre ; ce qui, je le crains, en altérera la beauté naturelle. Je serai, sans doute, la seule personne des environs en qui l'établissement d'une chose si utile et si précieuse, pour cette partie de la province, fera naître quelques regrets.

La première fois que vous m'enverrez un paquet ou une boîte, n'oubliez pas d'y renfermer des graines de fleurs et des noyaux de prunes ordinaires, de prunes de Damas et de prunelles ; joignez-y des pepins des meilleures espèces de pomme de notre verger et de notre jardin, parce que les pommiers peuvent venir ici avec de la graine et donner de très bon fruit sans être greffés ; cependant ceux qui le sont produisent des pommes plus grosses et de meilleur goût. Je vous serais bien reconnaissante de nous envoyer quelques noix de nos magnifiques noyers. Vieux amis ! que de cabrioles nous avons faites dans leurs branches, quand j'étais aussi légère d'esprit et aussi exempte de soucis que l'écureuil perché au-dessus de nous. Assez, assez, direz-vous, moins les femmes raisonnables parlent de folies telles que de grimper sur des noyers, mieux cela vaut. Heureusement, les jeunes filles ne peuvent avoir ici cette tentation, en considérant qu'un écureuil et un ours peuvent seuls grimper aux arbres gigantesques de nos forêts. Un matelot même est forcé d'y renoncer.

Je désire beaucoup avoir de la semence de nos primevères et de nos violettes des bois. J'ai hâte d'en faire venir dans nos jardins et dans nos prairies. Je vous en prie faites-en récolter pour moi par nos petits paysans.

Mon mari demande une petite provision de graine de luzerne; il croit qu'elle peut être cultivée ici avec avantage.

LETTRE DIXIÈME.

VARIATIONS DANS LA TEMPÉRATURE. — PHÉNOMÈNE ÉLECTRIQUE. — DE L'HIVER AU CANADA. — ABSENCE DE TOUTE TRADITION POÉTIQUE DANS CETTE CONTRÉE. — MANIÈRE DE FAIRE LE SUCRE. — SAISON DE LA PÊCHE. — MANIÈRE DE PÊCHER. — CHASSE AU CANARD. — UNE FAMILLE D'INDIENS. — PAPOUSES ET LEURS BERCEAUX. — MANUFACTURES INDIENNES. — GRENOUILLES.

Maison du Lac, 9 mai 1832.

Combien cet hiver a été différent de ce que j'attendais. Les neiges de décembre ont continuellement fondu; le 1er janvier on n'en voyait pas un flocon sur notre terrain, quoiqu'il en restât dans les bois. La chaleur du soleil était si grande le premier et le second jour de la nouvelle année, qu'on pouvait à peine endurer un manteau ou même un châle, au dehors; et au dedans, le feu nous était insupportable. Le temps resta assez doux jusqu'à la fin du mois, où le froid se fit sentir rudement, et continua de la sorte durant tout février. Le 1er de mars fut le jour le plus froid que j'eusse jamais enduré de ma vie; le thermomètre descendit à 25 degrés dans la maison; dehors, il était beaucoup plus bas. La sensation du froid était très pénible de grand matin, et produisait un frisson involontaire, et une impression presque condensive dans la poitrine et dans l'estomac. La vapeur de notre haleine se congelait sur les draps et sur les couvertures. Tous les objets de métal que nous touchions glaçaient nos doigts. Ce froid excessif ne dura que trois jours, et ensuite éprouvâmes un adoucissement graduel de la température.

Pendant ce grand froid, je fus souvent frappée par la vue d'un phénomène que je supposai être d'une nature électrique. Tandis que les gelées étaient le plus intenses, je remarquai que, lorsque je me déshabillais, mes vêtements, qui, dans cette froide saison, se composent en grande partie d'étoffes de laine, ou sont doublés de flanelle, faisaient un bruit semblable au pétillement et au craquement du feu, et que dans l'obscurité ils faisaient jaillir des étincelles d'un bleu pâle, comme celles qu'on voit quand on casse du sucre en pain, ou lorsqu'on passe la main sur le dos d'un chat, dans les ténèbres; le même effet se reproduisait quand je peignais et brossais mes cheveux (1).

La terre demeura couverte d'une très épaisse couche de neige pendant le mois de février et jusqu'au 19 mars, où un rapide dégel commença, et continua sans interrup-

(1) Ce phénomène est assez commun partout où l'air est sec. — Ed.

tion jusqu'à ce que la terre eut entièrement dépouillé sa livrée blanche, ce qui fut effectué en moins d'une quinzaine. L'air, pendant les progrès du dégel, était plus chaud et plus parfumé qu'il ne l'est ordinairement en Anglerre, où l'on éprouve alors une humidité désagréable.

Quoiqu'un hiver du Canada ait ses inconvénients, il a aussi ses charmes. Après un jour ou deux de neige abondante, le ciel s'éclaircit et l'air se dégage de toute vapeur; la fumée monte en haute spirale jusqu'à ce qu'elle se perde dans les nues : le soir, quand le ciel est jaunâtre, ou de bonne heure, par un beau matin, quand la gelée blanche étincèle sur les arbres, on jouit d'un spectacle d'une beauté singulière.

J'aime beaucoup une promenade dans les bois, par un beau jour d'hiver, quand le doux azur des cieux n'est obscurci par l'ombre d'aucun nuage; si ce n'était la parure argentée qui recouvre la terre, je pourrais alors regarder ce ciel si pur, et dire : « c'est juin, le doux mois de juin. » Les arbres verts, tels que les pins, les cèdres, les hemlocks et les pins balsamiques, courbent leurs branches chargées d'une neige que la plus légère secousse éparpille à l'entour comme une pluie; mais elle est si légère et si sèche, qu'on peut la faire tomber sans le moindre inconvénient.

La cime des arbres, couronnée de neige, fait très bon effet. Vous prendrez souvent un noir tronc de sapin, avec son turban et son manteau blancs, pour quelqu'un qui s'approche affublé de cette étrange façon. Quant aux spectres et aux esprits, ils paraissent entièrement bannis du Canada. Ce pays est trop primitivement positif pour ces visiteurs surnaturels. Ici, point de souvenirs historiques, point de légendes sur ceux qui ont vécu jadis. L'imagination chercherait vainement de quoi s'entretenir dans ces forêts. Nous n'avons ni sorcières ni fées, ni spectres ni fantômes, ni satyres ni nymphes des bois; nos forêts mêmes dédaignent de donner asile aux Dryades et aux Hamadryades. Aucune Naïade ne hante les roseaux de nos lacs, ou ne consacre, par sa présence, les ruisseaux de nos forêts. Nos chênes n'appartiennent point aux Druides; et au lieu d'examiner avec une crainte mystérieuse nos curieux rochers de pierre calcaire, nous les livrons à l'habileté du géologue, pour qu'il nous explique les causes de leur configuration : au lieu de les investir du caractère solennel d'anciens temples ou d'autels du paganisme, nous ne les regardons qu'avec l'œil curieux de la philosophie naturelle.

Les Irlandais et les Ecossais, même de la plus humble classe, semblent renoncer à leurs anciennes superstitions quand ils viennent habiter les forêts du Canada. J'ai entendu un de nos amis s'écrier, en parlant du peu d'intérêt que le pays offre sous ce rapport : «C'est la moins poétique de toutes les contrées; on ne peut y donner carrière à son imagination; ici, tout est nouveau, le sol même paraît nouvellement formé;— on ne voit dans ces bois aucune trace d'antique grandeur, point de souvenirs d'anciens faits liés au pays. Les seuls êtres qui m'inspirent quelque intérêt sont les Indiens, et ils manquent de cette humeur guerrière et de cette intelligence dont je me plaisais à les parer.

C'était là une lamentation de poète. Or, la classe de gens à laquelle ce pays convient si admirablement se compose de laboureurs et d'artisans industrieux mais non lettrés. Ils ne regrettent en aucune façon que la terre qu'ils cultivent n'ait pas été célébrée par la plume de l'historien ou par les chants du ménestrel. La terre leur livre ses trésors aussi librement que si elle avait été fécondée du sang des héros. Ils ne songent point à épargner les antiques chênes par un sentiment de vénération, et ne les prisent qu'autant qu'ils peuvent servir de construction. Ils n'ont pas le temps de contempler les

beautés de la nature, quand bien même ils en auraient le goût; et leur ignorance est un bonheur pour eux.

Après tout, ce ne sont là que des maux imaginaires, et l'on ne peut guère les considérer comme de justes motifs pour dédaigner le Canada. Ils exciteraient peu de compassion parmi le commun des hommes et des femmes, quoique sans doute ils en éveilleleraient davantage auprès des esprits plus raffinés et plus intelligents, qui regretteraient tout naturellement de se trouver dans un pays où le goût, le savoir et le génie sont si éloignés de la sphère où ils peuvent s'exercer et se développer.

Pour moi, quoiqu'il me soit facile d'entrer dans les sentiments du poète et de l'admirateur du fantastique et du merveilleux, je puis néanmoins me trouver très heureuse et très satisfaite en ce pays. Si les juges de l'histoire manquent, le livre de la nature est ouvert ici; et il y est éloquemment marqué du doigt de Dieu; je puis en extraire mille sources d'amusement et d'intérêt, quand je me promène dans les forêts ou sur le bord des lacs.

Il faut maintenant que je vous parle de notre manière de faire le sucre, car ceci rentre plus spécialement dans mon domaine. Notre expérience fut d'abord faite sur une très petite échelle, n'ayant qu'une chaudière et deux marmites en fonte; mais cela était suffisant pour nous initier dans l'art de convertir la sève en mélasse, et enfin la mélasse en sucre.

La première chose nécessaire avant de faire les incisions aux arbres, c'est de se pourvoir de petits baquets grossiers pour recevoir la sève à mesure qu'elle coule : ce sont simplement des fragments de pins, creusés avec une hache. Il y a deux manières de pratiquer les incisions : ou l'on fait une entaille dans l'écorce, ou l'on y perce un trou avec une tarière. Ce dernier moyen, comme le plus prompt, est le plus ordinairement usité. Ensuite, on introduit dans le trou un morceau de bois de cèdre ou de sureau légèrement creusé, de façon à faire couler en bas la sève et à la diriger dans le baquet; j'ai même vu une petite latte servir de conducteur. Les nôtres étaient dans toutes les règles, vous pouvez le croire. — La sève coule plus abondamment après une nuit de gelée, suivie d'une journée belle et chaude; il faut la recueillir pendant le jour dans un baril ou dans un baquet, capable de contenir tout ce qui peut être bouilli le même soir; on ne doit pas la garder plus de vingt-quatre heures, car elle fermente aisément, et elle ne donne de sucre bien grenu que lorsqu'elle est fraîche.

Mon mari, aidé d'un jeune garçon irlandais, commença à recueillir la sève dans la dernière semaine de mars. On fixa un bâton en travers de deux pieux fourchus, assez forts pour supporter le poids de la grande chaudière. Leur occupation pendant le jour fut de vider les petits baquets et de couper du bois pour alimenter les feux. Le soir, ils allumèrent le feu et commencèrent à faire bouillir la sève.

C'était un curieux et joli spectacle que de voir les faiseurs de sucre, avec leur feu de bois clair, au milieu des arbres, tantôt attisant le feu, tantôt versant du liquide et le remuant avec une grande cuillère. Quand le feu devenait plus vif, le jus bouillait et écumait dans la chaudière, et pour l'empêcher de déborder, il fallait y jeter de nouvelle sève.

Quand la liqueur commence à se réduire en mélasse, on l'apporte à la personne qui est chargée du reste de l'opération, c'est-à-dire de transformer la mélasse en sucre. Rien de plus simple; il faut seulement écumer avec soin, et empêcher la masse de s'enlever, jusqu'à ce qu'elle arrive à la consistance convenable; pour s'assurer qu'elle y est

parvenue, on en jette un peu dans de l'eau froide. Quand le pot ou le chaudron se remplit d'une écume jaunâtre, qui se gonfle en larges bulles d'où s'échappent des bouffées de vapeur, c'est un signe que la mélasse est presque convertie en sucre. Ceux qui font grande attention à dépouiller la liqueur de toute écume, et qui savent bien l'amener à point, feront une denrée à peine inférieure au sucre de canne (1).

En général, on voit le sucre d'érable en larges pains, comme la cire des abeilles; il est compacte et serré, mais il paraît plus beau quand il est rompu en masses raboteuses comme le sucre candi, et que le grain en est gros et brillant.

On l'écrase en le roulant, ou bien on le râpe avec un couteau destiné à cet usage, parce qu'il est fort long à fondre dans le thé s'il n'est point ainsi préparé. Je surveillai la dernière partie de l'opération, celle de réduire la mélasse en sucre; et, eu égard à ce que c'était ma première tentative, et que je n'avais personne d'expérimenté pour me conduire toute ma science se réduisant aux informations qui m'avaient été données par un voisin plus expérimenté, j'ai assez bien réussi, et j'ai fait du sucre d'un beau grain brillant et d'une belle couleur. J'ai fait en outre trois gallons de mélasse, qui nous sont d'un grand secours; car c'est un ingrédient très agréable dans les gâteaux et une sauce excellente pour les puddings.

Les Yankees, m'a-t-on dit, font d'excellentes confitures en se servant de mélasse au lieu de sucre. La mélasse qui provient de la sève de l'érable est très différente de la mélasse des Indes Occidentales, pour le goût, la couleur et la consistance.

Nous avons fait aussi un petit baril de vinaigre, qui promet d'être bon. Nous avons laissé réduire cinq pleins seaux de sève jusqu'à ce qu'ils n'en aient plus rempli que deux, et après avoir versé le restant dans le baril, nous l'avons fait fermenter avec du levain; ensuite on l'a placé près du feu, et on l'y a laissé au lieu de l'exposer à la chaleur du soleil.

Et maintenant, est-ce une chose profitable ou non, pour le fermier, de faire du sucre d'érable? cela dépend des circonstances. S'il lui faut louer des bras pour travailler et que les salaires soivent élevés, il ne lui est certainement pas avantageux de faire du sucre, à moins que ce ne soit en grand. Ce qui pourrait l'y encourager, c'est que la saison où on le fait commence lorsqu'on n'a guère d'autre occupation que de couper le bois, parce que la terre est encore trop gelée pour permettre d'ensemencer, et que, par suite, le temps n'est pas aussi précieux que lorsque le printemps est plus avancé.

Quand la famille est nombreuse en enfants et qu'il y a une plantation convenable d'arbres à sucre dans la propriété, c'est assurément une économie de faire du sucre, parce qu'on peut occuper les jeunes enfants à vider les baquets et à ramasser du bois à brûler; les plus grands peuvent soigner les chaudières et entretenir le feu tandis qu'on fait bouillir la sève; puis la femme et les filles peuvent finir le sucre dans l'intérieur de la maison.

Le sucre d'érable se vend huit et douze sous la livre, et quelquefois plus. D'abord, je n'aimais pas beaucoup le goût qu'il donnait au thé, mais en peu de temps je le préférai de beaucoup au sucre de canne; et pour les confitures, il est selon moi délicieux. Je vous en enverrai un échantillon par la première occasion, afin que vous en jugiez la bonté par vous-même.

(1) Le sucre d'érable, lorsqu'il est bien fait, ressemble beaucoup à ce qu'on appelle poudre de sucre candi, que vendent tous les épiciers, comme un article recherché peur sucrer le café; il ressemble beaucoup au sucre d'érable pour sa cristallisation.

Le temps est maintenant très chaud, il est même lourd; nous pouvons à peine supporter la chaleur du fourneau dans la cuisine; quant au petit salon, il n'est guère besoin d'y avoir du feu, puisque j'ouvre la porte et que je m'assieds sur le seuil pour jouir de la brise du lac. Les insectes commencent dejà à devenir importuns, surtout les mouches noires. Ce sont de très vilaines mouches, dont le corps est noir et les ailes et les pattes blanches; on ne sent pas leur morsure pendant quelques minutes, mais on en est averti par un ruisseau de sang qui coule de la blessure; au bout de quelques heures, la peau enfle et devient très douloureuse.

Ces *vilaines bêtes* prennent surtout plaisir à piquer les côtés du cou, les oreilles et les pommettes des joues; quant à moi, l'enflure me reste plusieurs jours. Les moustiques sont aussi fort incommodes. Le bruit qu'ils font me déplaît encore plus que leur piqûre. Pour les éloigner de la maison, nous allumons de petits tas de copeaux humides dont la fumée les chasse; mais ce remède n'est pas toujours efficace, et par lui-même il est désagréable.

Nous sommes dans la saison de la pêche; nos lacs sont fameux pour le masquinongé, la truite saumonée, le poisson blanc, la *basse* noire, et beaucoup d'autres. Nous voyons souvent les légers canots des pêcheurs passer et repasser, par des nuits sombres, devant notre porte. S... est considéré comme très habile à manier la lance, et il y prend tant de plaisir qu'il manque rarement les nuits favorables pour cet amusement. Plus la nuit est sombre et l'eau calme, mieux cela vaut pour la pêche.

C'est un joli spectacle que de voir ces petites barques sortir lentement de quelque étroite baie du rivage que bordent les sombres pins, et manœuvrer parmi les îles des lacs. On distingue ces barques dans l'obscurité par la traînée de lumière que répand le yack,—sorte de panier en grillage de fer et sans couvercle, fixé à un long bâton qui est placé sur les côtés du canot. Ce panier est rempli d'une substance très combustible appelée *pin-gras*, qui brûle avec une flamme extrêmement vive; on se sert aussi de rouleaux d'écorce de bouleau, lesquels s'enflamment très aisément.

La lumière ainsi suspendue rend très visibles les objets au-dessous de la surface de l'eau. Une personne se tient debout au milieu du bateau, brandissant sa lance à pêcher —sorte de trident en fer, et prête à frapper tout poisson qu'elle verra glisser dans les eaux, tandis qu'une autre, à l'aide de sa pagaie, dirige le canot avec précaution. Cet exercice exige un coup d'œil prompt, une main ferme et beaucoup de prudence.

J'aime beaucoup à voir ces canots ainsi éclairés glisser en silence sur les eaux tranquilles, et en illuminer au loin la surface par un brillant jet de lumière, à la lueur duquel nous pouvons apercevoir distinctement la forme du pêcheur qui se trouve debout au milieu du bateau, regardant d'un côté, puis de l'autre, ou brandissant son arme prête à frapper. Lorsque quatre ou cinq de ces légers bateaux se trouvent réunis sur la pêcherie, l'effet est magnifique.

Les Indiens sont très adroits dans ce genre de pêche; les femmes indiennes rament avec une admirable dextérité. Il y a aussi une autre manière de pêcher dans laquelle ces peuples excellent, c'est de pêcher sur la glace, exercice qui exige une grande patience, l'Indien, pourvu de son tomahawk, d'une lance, de sa couverture et de son hameçon de bois, s'avance vers la partie du lac qu'il a choisi. Après avoir fait un trou dans la glace avec son tomahawk, il se place sur ses mains et ses genoux, et jette sa couverture par dessus lui de façon à obscurcir les eaux et à ne pas être aperçu des poissons; il reste ainsi posé pendant des heures entières, attendant patiemment l'approche

de sa proie, qu'il frappe avec une précision admirable aussitôt qu'elle vient à portée de sa lance.

Les masquinongés que l'on pêche ainsi, sont d'un goût supérieur à ceux qu'on prend dans une saison plus avancée, et l'on peut en acheter des Indiens à un prix très raisonnable. J'ai donné un pain assez petit pour un poisson qui pesait de dix-huit à vingt livres. Le masquinongé est selon toutes les apparences une grande espèce de brochet, et il est aussi vorace que ce dernier.

L'un des petits lacs de l'Otanabée est appelé le lac des truites, à cause de l'abondance des truites saumonées qui remplissent ses eaux. On trouve aussi dans ces lacs le poisson blanc, et il y est très bon. Les gros poissons sont pour la plupart pris à la lance, peu de personnes ayant le temps de pêcher à la ligne dans ce pays du travail et de l'industrie.

Dès que la glace se brise, nos lacs sont visités par des troupes innombrables d'oiseaux sauvages : quelques canards sont extrêmement beaux de plumage et ont un goût très fin. J'aime à voir leurs jolies têtes flotter tranquillement sur les ondes, ou s'élever soudain et effleurer les rives bordées de pins, puis redescendre sur les eaux et y demeurer stationnaires comme une flotte à l'ancre. Quelquefois on voit une vieille canne qui conduit sa couvée hors des roseaux; ces petites bêtes sont gracieuses à voir flotter autour de leur mère ; mais à la moindre apparence de danger, ils disparaissent en plongeant. Les grenouilles sont les ennemies des jeunes couvées, qui sont aussi la proie du masquinongé, et sans doute de tous les autres gros poissons qui abondent dans ces eaux.

Les canards sont dans toute leur beauté au commencement de l'été, lorsqu'ils sont en troupes dans les rivières où ils s'engraissent de riz vert qu'ils dévorent gloutonnement.

Les Indiens sont très adroits à chasser le canard : ils remplissent un canot de rameaux verts, de sorte qu'il ressemble à une île flottante ; cachés sous ses rameaux, ils peuvent approcher de ces prudents oiseaux bien plus qu'ils ne le pourraient autrement. Le même moyen est souvent mis en usage par nos chasseurs avec un grand succès.

Une famille d'Indiens a dressé ses tentes sur une des îles de notre lac. De notre fenêtre du milieu, nous pouvons distinguer la légère fumée bleuâtre de leurs feux de bois, qui montent à travers les arbres, ou tournoie au-dessus des eaux.

Les femmes sont venues me voir quelquefois par curiosité, quelquefois dans le dessein d'échanger des corbeilles, des nattes, des canards ou du gibier, pour du porc, de la farine, des pommes de terre ou des parties d'habillement. Quelque fois leur objet est d'emprunter une « marmite pour faire la cuisine ; elles la rendent très exactement. »

Une fois, une femme indienne vint pour emprunter un baquet à laver le linge ; mais, ne connaissant pas son langage, je ne pus, pendant quelques instants, comprendre ce qu'elle voulait; enfin, elle releva un coin de sa couverture, et me montrant du savon, se mit à la frotter entre ses mains, imitant l'action de savonner, ensuite elle se prit à rire et désigna du doigt un baquet ; puis, elle leva deux doigts pour faire comprendre qu'elle l'emportait pour deux jours.

Ces gens paraissent d'un caractère doux et aimable, et jusqu'ici nous les avons trouvés très honnêtes. Une fois cependant, le vieux chasseur Pierre obtint de moi du pain,

et me promit en retour une paire de canards ; mais quand le temps du paiement arriva, et que je demandai mes canards, il prit un air sombre, et répliqua avec cette brièveté qui les caractérise : « Point de canards, » Chippewa (voulant parler de S..., car c'est le nom d'amitié qu'ils lui ont donné,) est allé au lac avec le canot, point de canot, canards tantôt. » *Tantôt* est une expression favorite des Indiens, parce qu'elle exprime un temps indéfini; il se peut que cela veuille dire demain ou une semaine, un mois, une année peut-être, ou même plus. Ils font rarement une promesse directe.

Comme il n'est pas sage de se laisser tromper si on peut l'empêcher, je refusai froidement toute proposition d'échange avec les Indiens jusqu'à ce que j'eusse vu mes canards.

Quelque temps après, je reçus un canard par les mains de Maguin, espèce de Flibberty-Gibbet indien; ce jeune garçon est un petit nain bossu, très malicieux; un parfait lutin. Son plaisir semble être de tourmenter les petits enfants indiens dans le Wigawam, ou de taquiner les bons chiens de chasse. Il parle anglais avec facilité, et il écrit passablement pour un Indien; il accompagne ordinairement les femmes dans leurs visites, et leur sert d'interprète, riant, avec la malice d'un singe, du mauvais anglais de sa mère, et de mon embarras quand je ne puis comprendre ses signes; malgré son extrême difformité, il semble doué d'une large dose de vanité, et il contemple son visage dans le miroir avec une grande satisfaction. Quand je lui demandai son nom, il répondit : « Maquin, le nom indien, mais monsieur Walker, le nom anglais, homme très-bon ; » on l'avait ainsi nommé du nom de ce monsieur Walker.

Les Indiens observent très scrupuleusement le dimanche ; et ce jour-là ils montrent une grande répugnance à s'occuper de trafic ou de leurs exercices ordinaires, la chasse ou la pêche.

Les jeunes Indiens sont très habiles à manier un grand arc avec des flèches de bois, assez lourdes et à pointes émoussées. Maquin dit qu'il pourrait tuer des canards et de petits oiseaux avec ses flèches; mais j'aurais cru qu'elles n'étaient point propres à atteindre les objets à une grande distance, parce qu'elles paraissent fort lourdes.

Il est agréable d'entendre les Indiens chanter leurs hymnes le dimanche au soir, et élever leurs voix douces et pleines pendant le calme de la nuit. J'ai souvent écouté nos sauvages voisins chantant les louanges du seigneur dans la simplicité et la ferveur de leur âme ; et j'ai senti que c'était un reproche pour nous, que ces pauvres Indiens errants et à demi-civilisés fussent les seuls qui se rassemblassent pour glorifier Dieu dans le désert.

Je remarquai, avec beaucoup de satisfaction, la piété simple de la compagne du chasseur Pierre ; femme d'un âge mûr, assez forte, brune, et de la physionomie la plus aimable. Nous prenions le thé lorsqu'elle ouvrit doucement la porte et regarda dans l'intérieur ; un sourire d'encouragement l'ayant engagée à entrer, elle déposa à terre un *papouse* assez noirot (papouse est le mot indien pour poisson ou petit enfant), et regardant autour d'elle avec une expression de curiosité et de ravissement. Nous lui offrîmes du thé et du pain, lui faisant signe de prendre un siége vacant près de la table. Elle parut satisfaite de l'invitation, et mettant l'enfant sur ses genoux elle versa du thé dans sa soucoupe et le lui donna à boire. Elle mangea très modérément, et quand elle eut fini, elle se leva, enveloppa son visage dans les plis de sa couverture et courba la tête sur sa poitrine, dans l'attitude de la prière. Elle accomplit ce petit acte de dévotion sans la moindre ostentation pharisaïque, mais dans la droiture et la simplicité de son

cœur. Ensuite, elle nous remercia avec un visage rayonnant de bonne humeur, et prenant la petite Rachel par les mains, elle la jeta par-dessus son épaule, de manière à me faire craindre la dislocation des bras de la fragile créature; mais la papouse sembla fort satisfaite de ce traitement.

Pendant les longs voyages, les enfants sont placés dans des espèces de hottes d'une forme particulière, que les mères suspendent à leurs épaules par des courroies de peau de daim; mais les nouveaux nés sont emmaillotés dans un petit berceau plat assujetti avec des cercles flexibles pour qu'il ne puisse sortir de la hotte. Les enfants sont enveloppés de manière à ne pouvoir remuer les membres. On déploie souvent beaucoup de coquetterie dans les bandes qui entourent le *papouse*.

Une écharpe, attachée à ce berceau, passe autour des épaules maternelles; le dos de l'enfant est appuyé contre celui de sa mère, et son visage est à l'air. La première chose que fait une femme canadienne en entrant dans une maison, c'est de se débarrasser de son fardeau, et de l'appuyer droit contre le mur, contre une chaise, un coffre ou tout autre soutien, et le prisonnier se tient là, assez semblable à une momie dans son étui. J'ai vu dans quelques vieux missels enluminés, des peintures de la Vierge et de l'enfant Jésus, où ce dernier ressemblait assez à un *papouse* entouré de ses langes.

Les femmes indiennes sont très affectueuses pour leurs petits enfants; la douceur et la sérénité paraissent être des qualités distinctives de leur caractère; je ne saurais dire si cela vient de leur propre nature ou bien des effets civilisateurs du christianisme. Certes, en aucune circonstance la religion chrétienne ne paraît plus aimable que lorsque, dégagée des doutes et des erreurs de nos sceptiques modernes, elle se réfléchit dans la conduite de l'Indien converti, et le délivrant des liens de l'idolâtrie et de la corruption naturelle, lui fait produire les fruits de la piété et de la morale. On peut dire qu'ils reçoivent les vérités de l'Évangile comme les petits enfants, avec la simplicité du cœur et une foi ardente.

Les femmes canadiennes sont très adroites dans plusieurs ouvrages manuels. Leurs paniers d'écorce de bouleau sont très commodes pour différents usages; ma corbeille au pain, ma corbeille au sucre et ma boite à couteaux, sont faites de cette humble matière. Quand ces ouvrages sont ornés de dessins en plumes de couleurs, je vous assure qu'ils ne manquent point d'élégance. Ces mêmes femmes font si bien les vases en écorce de bouleau, qu'ils servent à une foule de destinations utiles dans un ménage : ils peuvent contenir de l'eau, du lait, du bouillon ou tout autre liquide. Ils sont cousus ou plutôt piqués avec les fortes racines du tamarin ou mélèze, ou bien avec des filandres d'écorce de cèdre. Elles tressent aussi des espèces de paniers très utiles, avec l'écorce extérieure du bois de basse et du frêne blanc; quelques uns de ces paniers, plus grossièrement faits que les autres, sont employés à la récolte des pommes de terre, du maïs ou des navets; les colons trouvent qu'ils remplacent parfaitement les paniers d'osier de l'ancien continent.

Les Indiens connaissent diverses teintures, dont ils ornent de fort élégants paniers de fantaisie et les pointes de porc-épic. Plusieurs jolis échantillons de leur habileté en ce genre, décorent notre petit salon et peuvent servir de portefeuilles, de vases de fleurs et de paniers à ouvrage.

Parmi les choses qu'on leur montre, ce sont plutôt des objets utiles que des objets de pur ornement qu'ils paraissent estimer. Ils sont rusés et serrés dans tous leur marchés, et font preuve d'une prudence étonnante dans leurs échanges. Il est beaucoup

moins difficile de traiter avec les hommes qu'avec les femmes, qui déploient quelquefois une opiniâtreté singulière. Si elles se sont mis en tête d'obtenir une chose, elles viendront vous trouver tous les jours, refusant tout autre objet que vous leur offrirez. Une de nos Canadiennes s'éprit de passion pour une robe de chambre d'indienne très voyante, qui appartient à mon mari ; et quoique j'eusse positivement refusé de m'en défaire, toutes les femmes du wigawam vinrent l'une après l'autre pour voir la robe ; mot qu'elles prononçaient avec le ton plaintif particulier à leur voix ; et quand je disais, « Il n'y a pas de robe à vendre, » elles laissaient échapper une triste exclamation de regret, et s'en allaient.

Ils feront rarement exprès pour vous, un article qui vous est nécessaire ; si vous exprimez le désir d'avoir des paniers d'une forme particulière, et qu'ils ne se trouvent point en avoir de tout prêts, ils vous font leur réponse vague et habituelle de « tantôt ». Si les marchandises que vous leur offrez en échange des leurs, ne répondent pas à leur attente, ils vous regardent d'un air sournois et fâché, ou répondent « *Car-car,* » (non, non,) ou bien « *Carwini* », ce qui est une négative encore plus formelle. Quand le marché complaît ils témoignent leur approbation par plusieurs signes de tête affirmatifs et un bruit assez semblable à un grognement; les canards, le poisson, le gibier, ou les paniers, sont aussitôt placés près de vous, et des articles d'échange sont mis dans les plis de leurs larges coutures, ou déposés dans une espèce de besace de jonc, assez semblable aux cabas dans lesquels les charpentiers anglais portent leurs outils.

Les femmes imitent l'habillement des blancs, et sont assez adroites à tirer parti de leurs emplettes. La plupart des jeunes filles cousent fort proprement. Je leur ai souvent donné des morceaux de soie et de velours, et de la tresse ; elles en paraissaient fort reconnaissantes.

Je suis très occupée de mon jardin en ce moment; plusieurs de nos semences de légumes sont en terre, quoiqu'on me dise que nous nous sommes un peu trop pressés; car il y a dix à parier contre un, que les jeunes plantes seront brûlées par les dernières gelées, qui arrivent souvent dans le mois de mai, et même au commencement de juin.

Notre jardin à présent n'a pas lieu d'être fier ; ce n'est qu'un espace de terre entouré d'une vilaine barrière de morceaux de bois fendus, pour empêcher le bétail de détruire les légumes. A un autre printemps, j'espère avoir une jolie clôture et une portion de terrain consacrée aux fleurs. Ce printemps-ci, il y a tant d'ouvrage pressé à faire sur notre propriété, pour ouvrir un nouveau champ à de nouvelles récoltes que je n'aimerais pas à solliciter en faveur d'un joli jardin.

Les arbres de la forêt sont presque tous en feuilles. Le printemps n'est jamais venu plus rapidement que cette année. La verdure est très fraîche, mille jolies fleurs s'épanouissent dans les bois et dans les prairies, et nos petits chanteurs canadiens ne sont pas muets. La joyeuse mélodie du rouge-gorge, le chant retentissant du merle et de la grive, mêlés au cri doux et agréable du petit oiseau appelé *thitabebec*, et au chant du roitelet, remplissent nos bois.

Quant à moi, je ne vois ni raison ni sagesse à critiquer les biens que nous possédons, parce qu'il leur manque quelque chose de ce que nous avions auparavant. Je sais que c'est la mode parmi les voyageurs d'assurer que nos races emplumées sont muettes, vu que loin de plaire, leurs cris discordants percent et fatiguent les oreilles. Je ne dirais pas la vérité, si j'assurais que nos oiseaux chanteurs sont en aussi grand nombre ou

généralement aussi mélodieux que ceux d'Europe ; mais je ne dois pas permettre à la prévention de dépouiller de ses droits ma patrie adoptive.

Je crois que ses grenouilles mêmes ont été calomniées ; si ce n'était la monotonie de leurs cris, ils ne me sembleraient pas totalement dépourvus d'harmonie. Les grenouilles vertes sont fort belles ; leur dos, du vert le plus vif, est marqué de taches ovales brunes : elles sont en outre plus grandes que nos plus grosses grenouilles d'Angleterre, et certainement elles leur sont de beaucoup préférables sous tous les rapports. Leur cri ressemble à celui d'un oiseau, il n'a rien qui tienne du coassement.

Les *grenouilles taureaux* diffèrent beaucoup des grenouilles vertes. Au lieu de m'impatienter de leurs singuliers cris, je puis à peine m'empêcher de rire quand une de ces grandes bêtes élève sa large tête brune au-dessus de l'eau, et dit, « *williroo, williroo, williroo* ; » sur quoi, une autre grenouille lui répond d'une partie éloignée du marécage, et d'un ton encore plus enroué, « *get out, get out, get out* ; » et bientôt on entend un chœur de vieilles et de jeunes grenouilles, qui semblent vouloir se surpasser.

Dans ma prochaine lettre, je vous parlerai de l'essaim que nous avons convoqué pour ranger notre bois ; ce qui aura lieu dans deux ou trois semaines. J'éprouve quelque inquiétude à l'égard de ces amas de bois qu'on va brûler sur la terre en friche qui entoure la maison, car cela me paraît une opération bien hasardeuse.

Je vous écrirai de nouveau avant peu. Adieu, la meilleure des amies.

LETTRE ONZIÈME.

QUELS SONT LES ÉMIGRANTS FAITS POUR LE CANADA. — QUALITÉS INDISPENSABLES POUR RÉUSSIR. — ÉMISSION DE CAPITAUX. — ARTICLES UTILES QU'IL FAUT APPORTER. — OCCUPATIONS D'UNE FAMILLE DE COLONS. — MANQUE DE PATIENCE ET D'ÉNERGIE CHEZ QUELQUES FEMMES. — CONDUITE DE LA LAITERIE. — FROMAGE. — DU MAÏS ET DE SA CULTURE. — DES POMMES DE TERRE. — DU PRIX DE LA MAIN-D'ŒUVRE.

2 août 1833.

Vous appelez mon attention particulière sur diverses questions, ma chère amie ; ce que je puis vous promettre, c'est que je ferai de mon mieux pour y répondre aussi explicitement que possible ; mais en même temps, je dois vous rappeler qu'en fait de style épistolaire, la brièveté n'est pas une de mes perfections. Si je deviens trop diffuse en vous détaillant de simples choses usuelles, il faut excuser mon infirmité, et l'attribuer au penchant de mon sexe pour le bavardage ; mais aussi n'oubliez pas, pour votre consolation, que si vos yeux sont fatigués, vos oreilles ne le seront pas.

Je vais prendre vos questions par ordre ; ainsi, d'abord, vous me demandez, « Quelles sont les personnes qui conviennent le mieux à la vie de défricheurs ? »

Je réponds sans hésiter : les ouvriers pauvres et sages qui sont accoutumés à un rude travail, qui ont des habitudes d'industrie, une nombreuse famille à établir, et une louable horreur de la maison de refuge et des surveillants de la paroisse ; ce sentiment leur rendra plus légères les épreuves et les privations qui les attendent dans les forêts ; et avec le temps ils obtiendront une honnête aisance et seront affranchis du besoin, si ce n'est du travail. Les artisans gagnent mieux leur vie à exercer leur état dans les petites villes, ou dans les districts formés depuis longtemps, qu'à se faire défricheurs.

« Qui sont encore ceux qui trouveront le plus d'avantage à émigrer ? » — Les hommes qui possèdent un revenu modéré ou un bon capital peuvent gagner quelque fortune au Canada. S'ils ont un jugement sûr, et s'ils peuvent acheter en grand, ils doubleront ou tripleront leurs capitaux par des ventes et des achats judicieux. Mais il me serait plus facile de désigner ceux qui ne sont point propres à l'émigration, que ceux qui le sont.

Le pauvre gentleman d'habitudes délicates et raffinées, qui ne peut suffire à payer tous les travaux nécessaires pour pousser l'œuvre de son établissement sur une assez large échelle, et qui ne veut ou ne peut travailler par lui-même, n'est pas fait pour le Canada, surtout s'il a des goûts dispendieux. Celui même qui possède un petit revenu, à moins qu'il ne consente à manier la pioche et la hache, trouvera, malgré sa prudence et son économie, beaucoup de peine à ne pas s'endetter pendant les deux ou trois premières années. Quelques hommes de cette classe ont réussi, mais la lutte a été difficile.

Il est encore une autre classe de personnes tout à fait opposées à la vie des bois : ce sont les femmes et les enfants de ceux qui ont été autrefois de riches négociants, accoutumés à toutes les jouissances journalières que l'argent procure ou que la mode invente, et dont les idées de bonheur se rattachent aux habitudes, et aux goûts du grand monde. Les jeunes filles qui ont été élevées dans des pensions renommées, et qui y ont appris à dédaigner tout ce qui est utile et économique, font de tristes femmes pour des colons. Rien n'est plus misérable que la situation de personnes ainsi élevées lorsqu'elles viennent habiter les forêts du Canada : dégoûtées par le changement désagréable survenu dans leur manière de vivre, fatiguées et mécontentes de tous les objets qui les entourent, toute tâche leur est une fatigue, toute occupation, une chose humiliante.

Pour de telles personnes (et il s'en trouve dans les colonies), le Canada est le pire de tous les pays du monde ; et je leur conseillerais fort, lorsqu'elles se sentent aussi incapables par leurs habitudes et par leurs penchants, de ne point songer à traverser l'Océan, car elles deviendraient pauvres et misérables.

Le colon qui veut réussir dans ce pays doit posséder les qualités suivantes : la persévérance, la patience, l'industrie, l'habileté, la modération, l'abnégation de soi-même ; et si c'est un *gentleman*, un petit revenu est presque indispensable ; un bon revenu est encore plus désirable.

Les avances pour acheter et défricher la terre, pour bâtir, pour nourrir une famille, payer les gages des domestiques, et plusieurs autres dépenses inévitables, ne peuvent se faire sans quelques ressources pécuniaires ; et comme la terre rapporte

peu de chose pendant les deux ou trois premières années, il serait convenable qu'un colon possédât quelques milles livres pour l'aider à monter sa ferme et a subvenir aux dépenses susdites, sinon il se trouvera bientôt environné de grandes difficultés.

Maintenant, venons à votre troisième question : « Quelle serait pour un colon la manière la plus avantageuse d'employer son argent, s'il en apportait plus qu'il n'en faut pour sa dépense? »

Sur un pareil sujet, vous comprenez que je ne puis guère être propre à donner un avis. Mon mari et nos amis qui sont versés dans tout ce qui se rapporte aux colonies, disent : prêtez votre capital sur hypothèque, sur de bonnes terres, et à un taux d'intérêt élevé. L'achat des terres est souvent une bonne spéculation, mais ce mode de placement n'est pas toujours aussi certain qu'une hypothèque, parce qu'il ne rapporte point d'intérêt; et quoique avec le temps on puisse tirer un bon parti de ses terres, il n'est pas aussi facile de s'en défaire avantageusement, en cas de besoin. Un homme qui possède plusieurs milliers d'arpents dans différents districts peut se trouver dans l'embarras pour cinq cents francs réclamés à l'improviste, s'il emploie tous ses capitaux en propriétés de ce genre.

Il me serait difficile d'énumérer tous les bons placements de fonds. Il y a si peu de capitaux en circulation, que les personnes assez heureuses pour en avoir à leur disposition peuvent faire tout ce qu'il leur plaît.

« Quels sont les objets les plus nécessaires que doit apporter un colon ? »

Des outils, une bonne provision de vêtements et de souliers, un bon lit, surtout des couvertures chaudes, car ici elles coûtent beaucoup plus cher, et ne sont pas aussi bonnes que celles d'Angleterre. Il faut apporter en outre une bonne collection de graines potagères, parce que celles que vous achetez ici dans les magasins sont d'une triste qualité; de plus, elles sont cachetées dans des paquets qu'on ne peut ouvrir qu'après les avoir payés, et l'on peut, comme cela nous est arrivé, donner son argent pour de la paille ou des cosses vides, ou pour de vieilles graines mangées des vers. C'est là, je le dis à regret, un tour de *Yankee*; quoique je ne doute pas que *John Bull* ne fît de même s'il en avait l'occasion, parce qu'il y a des fripons dans tous les pays du monde.

Quant à l'ameublement et aux objets lourds de toute espèce, je recommande d'en apporter le moins possible. Les objets de quincaillerie ne sont guère plus dispendieux ici qu'en Angleterre, et souvent ils se trouvent plus appropriés au pays; en outre, le transport par terre coûte beaucoup.

Nous avons perdu un gros ballot d'outils, que les voituriers ne nous ont jamais rendu, quoique nous en eussions payé le port d'avance à Prescott. Il vaut mieux faire assurer ses effets, et alors les voituriers en sont responsables.

Vous demandez si l'épicerie et tous les articles de consommation sont chers ou à bas prix.

Cela dépend des circonstances et de la position. Dans les villes situées au milieu des provinces formées depuis longtemps, et près des eaux navigables, ils sont à meilleur compte que chez vous; mais ils coûtent presque deux fois plus cher, dans les nouveaux districts, où les communications par eau sont éloignées, où les chemins sont mauvais, et le transport des marchandises difficile. Dans les endroits où les établisements sont clair-semés et où l'approvisionnement est au-dessous de la consommation, à cause de

l'augmentation des émigrants, alors les articles d'approvisionnement se vendent à un très haut prix, et on ne se les procure pas aisément; mais ce sont là des inconvénients temporaires qui cessent bientôt.

La concurrence fait baisser les prix au Canada comme en Angleterre, et l'on peut maintenant acheter toute espèce de marchandises presque au même taux que dans la mère-patrie. Lorsque les prix dépendent des circonstances locales, il est impossible d'en donner une idée précise; car ils changent selon les villes et selon les provinces. Il en est de même du bétail; il est plus élevé dans les anciennes provinces, et, sur la rive américaine des fleuves et des lacs, il l'est encore plus que dans le Canada (1).

« Quelles sont les qualités propres à la femme d'un colon, et les occupations habituelles des femmes dans une famille de colons? Voilà vos autres questions.

A la première, je réponds: la femme d'un colon doit être active, industrieuse, adroite, de bonne humeur; elle ne doit pas dédaigner de mettre la main à tout ce qui regarde le ménage, ni mépriser les excellents avis et l'expérience des membres plus anciens de la communauté. Elle doit être comme ce modèle de toutes les bonnes ménagères, que la prudente mère du roi Lemnel décrit en ces termes: « Elle manie la quenouille et le fuseau. — Elle prépare la laine et le lin, et travaille volontiers de ses mains. — Elle surveille toute la conduite de sa maison, et ne mange pas le pain de l'oisiveté. »

Rien ne prouve un plus grand degré de bon sens qu'une joyeuse résignation au présent, quelque contraire qu'il puisse être au passé. Assurément, nul ne méprise une femme qui, élevée délicatement, remplira néanmoins ses devoirs, quel que soit l'état où il aura plu à Dieu de la placer. Depuis que je suis venue dans ce pays, j'ai vu des femmes et des filles de *gentleman* traire leurs vaches, faire le beurre et remplir des fonctions auxquelles peu de nos femmes de fermiers voudraient aujourd'hui s'abaisser. Au lieu de mépriser ces occupations utiles, une famille d'émigrants s'énorgueillit plutôt de son habileté à cet égard. Plus la femme d'un émigrant possède de connaissances pratiques, plus elle est exempte d'un sot orgueil, et plus il est probable que la prospérité habitera sa maison.

Je remarque avec peine que souvent les femmes qui viennent ici ralentissent les efforts de leurs maris et de leurs frères, en se livrant à d'inutiles regrets, et détruisent la bonne harmonie du foyer domestique. Dès qu'elles ont résolu de suivre leurs maris ou leurs parents dans ce pays, il serait mieux et plus sage de se résigner à tout de bonne grâce, et de faire leur possible pour alléger le fardeau de l'émigration.

Une pauvre femme qui se plaignait des misères de ce pays fut obligée d'avouer que ses espérances, pour l'avenir, étaient bien meilleures qu'elles ne l'auraient jamais pu être dans sa patrie. Quelle était donc la cause de ses regrets et de son mécontentement continuels? j'eus peine à m'empêcher de sourire, quand elle répondit qu'elle

(1) Les impôts sur les marchandises importées au Canada sont extrêmement modiques, ce qui explique pourquoi plusieurs articles de consommation sont à plus bas prix que chez nous, dans les endroits où le transport est facile; tandis que, dans les forêts reculées, où les chemins sont à peine traces, il faut mettre en ligne de compte le prix de la voiture et le nombre d'agents, le taux élevé des capitaux, et par conséquent celui du profit local, etc. — Tous ces inconvénients diminueront à mesure que le pays se peuplera et qu'il sera mieux cultivé.

ED.

ne pouvait aller dans les boutiques le samedi soir, pour dépenser la paie de son mari, et jaser un peu avec ses *voisines ; car, en vérité*, il n'y a point de boutiques dans la forêt, et elle sy trouve enterrée toute vive. Si madame *une telle* (avec laquelle, soit dit en passant, elle était toujours en querelle lorsqu'elles vivaient sous le même toit) était près d'elle, elle ne se trouverait pas ainsi seule. » Ainsi, pour le plaisir de commérer, les coudes appuyés sur le comptoir de la boutique d'un village, cette sotte femme renoncerait à des avantages solides et réels, à posséder des terres et du bétail, de la volaille, une bonne nourriture, du feu et des vêtements. Sans doute il fallait payer tout cela de quelques années d'un rude travail ; mais, ajoutait sagement son mari, la besogne n'eût pas été moins pénible dans la mère patrie, et ils n'auraient eu d'autre perspective qu'une vieillesse pauvre ou un abri contre le besoin, dans une maison de refuge.

La femme de classe moyenne ou d'une classe encore plus élevée, regrette à son tour le cercle d'amis qu'elle a quitté sans doute pour toujours. Elle soupire après ces petits agréments domestiques, cet extérieur de raffinement et de luxe qu'elle avait coutume devoir autour d'elle. Il lui reste alors peu de temps pour ces occupations qui étaient son unique affaire aussi bien que son plaisir. Les perfections qu'elle doit acquérir sont d'un ordre différent. Il faut qu'elle devienne habile dans l'art de faire le sucre, la chandelle et le savon; qu'elle apprenne à cuire d'énormes pains, dans des marmites faites exprès, à moins qu'elle n'ait le bonheur de posséder un four de pierre ou de terre. Il faut en outre qu'elle sache préparer la levure de bière ou de sel, saler la viande et le poisson, tricoter des bas, des mitaines et des manchons, filer la laine à la grande roue (le rouet canadien français), teindre la laine après qu'elle est filée, afin qu'on en fasse du drap et de la flanelle de couleur, et coudre elle-même ses habits, ceux de son mari et de ses enfants;— car il n'y a dans la forêt, ni tailleurs, ni couturières.

N'oublions pas qu'elle doit connaître la direction de la basse-cour et de la laiterie. Dans ce pays, presque tout le monde suit la coutume irlandaise ou écossaise, de battre le lait pour en faire du beurre, chose inconnue dans la partie de l'Angleterre que nous habitons. Pour moi, je crois devoir recommander de préférence le beurre fait avec la crême, à moins qu'on ne se trouve avoir des domestiques irlandais ou écossais, qui préfèrent le lait de beurre au lait frais écrêmé.

Il y a sans doute quelque chose à dire en faveur des deux procédés. La manière d'élever les veaux diffère beaucoup ici. Quelques personnes séparent le veau de sa mère dès qu'il est né, ne lui permettant jamais de têter : on fait d'abord jeûner le petit animal pendant vingt-quatre heures ; on le nourrit ensuite à la main avec du lait frais, qu'il apprend bientôt à prendre aisément. J'ai vu de beau bétail ainsi élevé, et je suis disposée à adopter cette manière, comme la moins gênante.

Les anciens colons suivent un traitement tout à fait opposé, et laissent têter le veau jusqu'à l'âge de six mois, dans l'idée que c'est le moyen d'assurer le retour journalier de la vache; car, pour l'ordinaire, elle erre quelquefois plusieurs jours de suite, quand les herbes deviennent rares dans les bois, à l'entour des habitations; et non-seulement on se trouve ainsi privé de son lait, mais souvent encore, par la distension de la tetine, la vache est blessée, au moins pour le reste de la saison du lait. Je suis portée à croire qui si l'on prenait soin de donner aux bestiaux des rations régulières de sel, et une quantité quelconque de nourriture, auprès de l'endroit où l'on trait, ils

seraient rarement absents pour longtemps. On assurerait leur retour, en mettant de côté, pour eux, quelques pommes de terre de rebut, les feuilles des légumes qu'on mange chaque jour, et les jeunes rejetons du maïs, qu'on arrache pour fortifier la plante, en automne et en hiver, des citrouilles, du blé, de la paille et tout autre fourrage qu'on peut avoir, joint à ce qu'ils broutent dans la saison de la coupe des bois et dans celle où l'on élague, tout cela pourra les nourrir.

Il faut donner aux veaux qu'on sèvre, du lait écrémé ou du lait de beurre, avec des rameaux de bois de basse et d'érable, sorte de nourriture qu'ils aiment beaucoup. Un hangar bien sec et chaud, ou une cour entourée, est très-nécessaire pour le bétail durant les fortes gelées de l'hiver. On néglige trop souvent ce soin, surtout dans les nouveaux établissements; de là vient que beaucoup de colons perdent leurs bêtes par la maladie ou le froid. Les bestiaux canadiens sont très-robustes, et lorsqu'on les soigne suffisamment, ils supportent fort bien les plus durs hivers; mais à cause des difficultés qui accompagnent un défrichement dans les bois, ils souffrent toutes les privations du froid et de la faim, et ne tardent pas à être attaqués par une maladie presque toujours fatale, appelée la « *corne creuse* »; elle prend naissance dans l'épine du dos, on s'étend jusque là, et on la guérit en perçant la corne et en y introduisant de la térébenthine, du poivre, ou d'autres substances échauffantes.

Quand un nouveau colon n'a pas de nourriture d'hiver pour ses bestiaux, il vaut mieux qu'il les vende en automne, et qu'il en achète d'autres au printemps : cela vaut mieux que de s'exposer à les perdre tout à fait; mon mari a pris ce parti, et nous avons trouvé que c'était décidément le meilleur, outre qu'il épargne beaucoup de souci, de peine et de contrariétés.

On fait dans le pays quelques fromages, que j'ai trouvés très-agréables surtout en considérant que les pâturages ne valent pas à beaucoup près ceux d'Angleterre. J'ai dessein d'essayer mon talent l'été prochain : qui sait si je n'inspirerai pas quelque barde canadien, qui célébrera les produits de ma laiterie, comme Bloomfield a chanté le fromage de Suffolk, appelé « *bang* ». Vous vous rappelez le passage, — car, Bloomfield est votre compatriote aussi bien que le mien, — il commence ainsi :

— « O Giles,

Ton fromage est sans pareil, » etc, etc.—

Je me suis étendue sur les détails de la laiterie, parce que je sais que vous désirez communiquer à vos amies tous les renseignements que vous pourrez rassembler là-dessus.

Vous voulez savoir quelque chose de la culture du maïs, et si la recette en est profitable.

La culture du blé d'Inde sur les terrains nouveaux est très-facile, et demande fort peu de travail; elle en exige davantage sur les anciennes fermes. On soulève la terre avec une large houe, et on y glisse trois ou quatre grains en y ajoutant, à la distance de trois ou quatre trous, une graine de citrouille, et en sautant une rangée sur deux. Les trous sont éloignés l'un de l'autre de quelques pieds. Les citrouilles et le maïs croissent très-bien ensemble, les larges feuilles des premières abritent les jeunes plantes et empêchent la trop grande évaporation de l'humidité du sol; en outre, leurs racines n'étant point profondes, n'ôtent au blé qu'une très-légère portion de nourriture. La citrouille rampe à une distance prodigieuse, tandis que le maïs s'élève à la hauteur de plusieurs pieds. Quand le blé commence à pousser des branches, il faut encore

soulever la terre avec une houe pour recouvrir les racines, couper toutes les herbes qui pourraient nuire. C'est tout ce qu'il y a à faire jusqu'à ce que la gousse commence à se former, alors on retranche les jets vides ou faibles, en laissant quatre ou cinq des plus beaux. On doit aussi retrancher le plumet quand il brunit et se fane, pour que la plante porte tout son suc au blé.

Nous avons eu un exemple remarquable de nielle, dans notre blé l'été dernier. Les coques malades avaient de larges ampoules blanches aussi grosses qu'une petite vesce de loup, ou que de grosses noisettes, et lorsqu'on les crevait, on les trouvait pleines d'un liquide noir comme de l'encre. On pouvait observer aussi sur la plante une espèce de fausse fructification ; la coque était dépourvue de ses grains, qui, par un étrange accident, étaient transportés au haut du plumet ou partie fécondante. Je laisse aux botanistes à expliquer la cause de cette singulière anomalie, je rapporte seulement les faits. On n'a pu me dire si la nielle était une maladie propre au blé d'Inde ; mais l'année dernière la nielle ou *poussière de son*, ainsi qu'on l'appelle quelquefois, s'est mise dans l'avoine, dans l'orge et dans le froment. Dans ce pays surtout, les terres nouvelles sont *fort sujettes* à cette maladie.

On secoue le blé mûr, comme on fait chez nous pour les haricots; ou bien on arrache les têtes et on les tresse sur des cordes à la manière des oignons, puis on les suspend à des perches ou à des poutres dans les greniers ou dans les granges. Parmi quelques colons, le dépouillement du blé donne lieu à ce qu'ils appellent un « *essaim écossant*, » qui, aussi bien que tous les autres *essaims*, est d'origine américaine, et n'est pas maintenant aussi fréquemment en usage parmi la classe la plus riche ou la plus élevée.

Le maïs est une récolte assez précaire : jeune, il peut être atteint par les gelées tardives, et c'est pour cette raison qu'on ne le sème jamais avant le 20 du mois de mai, ou le commencement de juin ; et même alors il peut souffrir. Il a plusieurs autres ennemis : un insecte appelé *bear*, ou espèce de grosse mouche, les ratons, les écureuils, les souris et les oiseaux, souvent aussi, pour y arriver, le bétail *maraudeur;* renverse jusqu'à une barrière faite de pieux et de traverses, c'est-à-dire une perche ou barre mise en travers et soutenue par des pieux croisés, qui dépassent les barrières faites en zigzags, pour les mieux assurer contre les incursions du bétail.

Même au Canada, cette récolte demande un été chaud pour mûrir parfaitement ; ce qui me rappelle que M. Cobbett induisait en erreur le fermier anglais, quand il recommandait cette culture comme très-avantageuse en Angleterre. Malgré tous ces inconvénients, elles est très-profitable et fort utile, parce que, même en herbe, c'est la nourriture la plus agréable et la plus nutritive pour tous les animaux granivores ; quand le grain est mûr, ou même à moitié mûr, elle fournit un excellent aliment pour les bêtes qu'on engraisse et pour les bœufs de labour.

L'été dernier fut très-favorable, et les récoltes très-abondantes ; mais les deux années précédentes avaient si fort désappointé les colons que peu d'entre eux cultivèrent le maïs. Avec la farine de cette plante, on fait une espèce de purée très-nourrissante, que les Américains appellent « *supporne* » ; on la fait avec de l'eau et on la mange avec du lait ; il faut qu'elle bouille longtemps. On mêle presque toujours dans le pain, à une grande partie de froment, une certaine quantité de farine de maïs.

Quant à la culture des autres grains, je ne puis rien vous dire de plus que tous les livres sur l'émigration. Les pommes de terre, au lieu d'être semées dans des trous, sont plantées en monticules ; cette récolte exige l'emploi de la houe.

A l'égard du taux habituel des salaires, il diffère suivant la population du lieu : mais les gages ordinaires qu'on donne maintenant à un homme actif et habile sont de huit à onze dollars par mois (de 42 à 48 fr.) ; on peut considérer dix dollars comme terme moyen ; les jeunes garçons reçoivent de quatre à six dollars, et les femmes, de trois à quatre. On peut avoir une jeune fille de neuf à douze ans en lui garantissant sa nourriture et son habillement ; mais ce mode est loin d'être économique, parce qu'elles ont bientôt usé les vêtements et les souliers qu'on leur donne ainsi. J'ai essayé une fois de cet arrangement, mais je me suis trouvée mal servie, et j'ai perdu plus que si j'eusse donné des gages. Une fille d'âge convenable entre au service pour deux dollars ou deux dollars et demi par mois, et travaille dans les champs s'il en est besoin, liant les moissons, plantant et remuant la terre autour du blé et des pommes de terre. J'ai une très-bonne fille, dont le père est un émigrant du Wiltshire ; elle est propre et adroite, respectueuse et laborieuse, et je ne lui donne que trois dollars ; elle est un heureux exemple de ce que sont nos émigrants anglais de la plus humble classe, et sa famille est une acquisition précieuse pour le district où elle demeure.

Je pense que j'ai maintenant répondu, de mon mieux, à toutes vos questions ; mais je voudrais que vous vous rappelassiez que mes connaissances se bornent à une petite partie des districts qui longent les lacs de l'Otanabée ; par conséquent, mes renseignements ne sont que locaux ; les choses peuvent différer, et diffèrent en effet dans d'autres parties de la province, quoique peut-être assez légèrement.

Il faut que je vous dise adieu. Si jamais vous étiez tentée de venir chercher fortune de ce côté de l'Atlantique, permettez-moi de vous assurer d'une réception affectueuse sous notre toit canadien, de la part de votre sincère amie.

LETTRE DOUZIÈME.

« *Un essaim rangeant.* » — ON BRULE LES PILES DE BOIS. — RÉCOLTE DE L'ANNÉE. — BÉTAIL ET USTENSILES DE LA FERME. — COMPARAISON ENTRE LE PRIX DU FROMENT ET CELUI DU TRAVAIL. — CHOIX DES TERRES, ET LEURS AVANTAGES RESPECTIFS. — DEFRICHEMENT DES TERRES. — OURAGAN DANS LES FORÊTS. — TEMPS VARIABLE. — INSECTES.

2 novembre 1833.

Mille remercîments, ma bonne mère, pour le contenu de la boîte qui est arrivée au mois d'août. J'ai été charmée des jolis bonnets et des robes brodées que vous nous envoyez pour notre cher enfant ; le petit bambin est charmant dans ses robes neuves, et

je crois vraiment qu'il s'aperçoit de l'augmentation de sa garde-robe, tant il paraît fier de sa toilette. Il engraisse et il est fort éveillé, et comme vous pouvez bien le supposer, il est la joie et l'orgueil de sa folle mère.

Son père, qui en est aussi fou que moi-même, se moque souvent de ma tendresse et me demande si je ne le crois pas la huitième merveille du monde. Il a fabriqué, pour le petit mignon, une espèce de voiture grossière qu'il a placée sur le traîneau à main; — ce n'est qu'une espèce de boîte à thé doublé d'une peau d'ours noir; et dans cet humble équipage, le bambin fait d'agréables promenades sur la terre gelée.

Rien ne pouvait nous arriver plus à propos que le legs de mon oncle, et il nous a mis à même de faire à notre ferme quelques augmentations utiles, pour lesquelles nous eussions sans cela été forcés d'attendre quelques années. Nous avons employé une partie de la somme à l'achat d'un terrain contigu à notre lot. La qualité de notre nouvelle emplette est excellente, et par sa situation elle augmente de beaucoup la valeur de toute sa propriété.

Nous avons bien réussi cet été à brûler le bois quand il a été tout rangé en piles, c'est-à-dire après avoir coupé tout le gros bois en longues bûches, et l'avoir rangé en monceaux à l'aide des bœufs. Pour aller plus promptement nous avons convoqué un «essaim rangeant»; nous avons eu beaucoup de colons avec des bœufs et des hommes pour nous aider. Cette opération terminée, mon mari aidé des domestiques mâles a mis le feu aux piles, et c'était un magnifique spectacle que de voir un tel incendie autour de nous. J'étais d'abord un peu inquiète à cause de la proximité de quelques-unes des piles par rapport à la maison; mais on a toujours soin d'y mettre le feu lorsque le vent souffle dans une direction contraire au bâtiment. On a vu quelquefois des accidents, mais ils sont plus rares qu'on ne pourrait le penser, en considérant la subtilité et l'action destructive de l'élément employé dans cette occasion.

Si le temps est fort sec et qu'on ait un bon vent, l'œuvre de destruction s'accomplit avec une étonnante rapidité; quelquefois le feu se communique à la forêt et se propage à plusieurs centaines d'arpents. Cela n'est pas considéré comme favorable au défrichement, parce que le menu bois et les branches se trouvent détruits, et que ces accessoires sont presque indispensables pour bien faire brûler le gros bois coupé. Rien n'est plus beau néanmoins que de voir les arbres en feu, et d'examiner les progrès imposants de l'incendie, à mesure qu'il s'avance consumant tout devant lui, ou laissant des souvenirs si fâcheux que la pousse de la forêt est détruite pour bien des années.

Quand il fait très-sec, le feu court sur la terre en friche, et consume les feuilles desséchées, le bois mort et les racines. Durant la nuit l'effet en est plus visible, quelquefois le vent souffle des parcelles de feu dans les pins creusés par le temps et dans les troncs à moitié pourris; ceux-ci s'enflamment aisément, et présentent au bout de quelque temps un aspect aussi beau que fantastique. On voit de tous côtés des colonnes de feu dont la base est cachée par des guirlandes d'épaisse fumée, d'où sortent des pluies d'étincelles qui sont lancées dans l'air comme des fusées volantes et des bombes. Quelques-uns de ces grands troncs, quand le feu en a atteint le sommet, semblent des poteaux supportant des becs de gaz que l'on vient d'allumer. Ce feu continue quelquefois plusieurs jours de suite.

Quand le feu est éteint, on recueille les tisons et on les met ensemble pour les brûler de nouveau; et tout étrange que cela puisse vous paraître, il n'y a pas d'ouvrage plus intéressant et plus amusant que celui de surveiller le feu, d'exciter la flamme

mourante, de la repousser, et d'alimenter l'incendie avec de nouveau combustible.

On brûle toujours en deux fois : d'abord on met le feu aux monceaux de branches qui sont restés sur la terre pendant l'hiver, jusqu'à ce que les vents secs et le chaud soleil d'avril et de mai les aient desséchés ; cette besogne s'achève avant d'amonceler le gros bois.

Si la saison est sèche et le vent fort, presque tout le jeune bois est consumé et les gros arbres réduits en tisons dans le premier incendie. Cela fait, on entasse le reste pour la seconde opération ; puis enfin on réunit les derniers débris et on les brûle jusqu'à ce que la terre soit parfaitement nettoyée de tout, excepté des souches qui restent debout et brûlent rarement tout à fait; elles offusquent les yeux pendant plusieurs années. Ensuite on disperse les cendres de tous côtés, et une fois le champ entouré d'une palissade de bois fendu, le grand ouvrage du défrichement est terminé.

Notre récolte, cette année, se compose d'avoine, de maïs, de citrouilles, de pommes de terre et de navets. A la moisson prochaine, nous aurons du froment, du riz, de l'avoine, des pommes de terre et du maïs, ce qui nous permettra d'augmenter notre bétail. A présent, nous n'avons qu'une paire de bœufs (Buck et Brig, noms des trois-quarts des bœufs de labour au Canada), deux vaches, deux veaux, deux jeunes cochons, dix poules, trois canards et une jolie petite jument brune; cette jument est si habile à détruire les barrières à sept rangées, que nous serons obligés de nous en défaire. Les animaux *maraudeurs* de toute sorte sont de grands perturbateurs de la tranquillité publique et de l'amitié particulière; c'est pourquoi tout colon, qui attache du prix à vivre en bonne intelligence avec ses voisins, aime mieux se défaire des bœufs les plus travailleurs du district que de les garder s'ils sont *maraudeurs*.

Un de vos petits fermiers aurait une bien pauvre idée de nos possessions du Canada, surtout si j'ajoute que tout notre assortiment d'ustensiles de ferme se compose de deux faucilles, de plusieurs haches, d'une bêche et d'une couple de troncs; joignez à cela une singulière espèce de herse qui est faite en forme de triangle, pour passer plus facilement entre les troncs. C'est là une machine bien grossière, comparée aux herses si joliment peintes, que j'étais accoutumée de voir en Angleterre. La nôtre est grossièrement taillée et assemblée sans aucun égard pour l'apparence. On ne considère ici que la force et la durée, on se sert rarement de la charrue pour la terre avant la troisième ou quatrième année. La coutume générale d'ensemencer de froment ou d'avoine la terre nouvellement défrichée, et de semer en même temps du gazon pour faire des pâturages, rend la charrue inutile jusqu'au moment où le gazon a besoin d'être retourné. Cette méthode est suivie par la plupart des colons, quand ils défrichent les forêts; car ils abattent et brûlent toujours assez de bois pour faire place à des récoltes de froment ou de légumes printaniers, tandis que les terrains plus anciennement défrichés restent en prairies.

Le bas prix des grains de toute espèce, maintenant que le froment ne rapporte que 2 schellings 9 pence, à 4 schellings le boisseau, rend ces récoltes un objet moins important que le soin d'engraisser et d'élever des bestiaux et de la volaille; les gages sont proportionnés au produit des terres. Un laboureur reçoit par mois dix et même onze dollars et sa nourriture, tandis que le froment ne se vend que 3 schellings, 3 schellings et demi, ou au plus 4 schellings, et quelquefois moins encore. Les profits sont peu de chose en proportion des avances qu'exige la culture des terres, et les terres à leur tour ne sont pas aussi productives que devrait l'être un sol nouvellement défri-

ché. Cependant le rapport varie suivant la situation et la fertilité du terrain, qui est généralement moins productif dans le voisinage immédiat des lacs et des rivières, parce qu'il y est marécageux ou inégal, couvert de pins, et rempli de blocs de granit et de pierre calcaire, et qu'alors les premières couches en sont pauvres et sablonneuses.

C'est ce qui arrive sur les petits lacs et sur les rives de l'Otonabée. Les lots plus reculés sont généralement d'une qualité supérieure, et produisent du bois dur, tel que le bois de *basse*, l'érable, l'*hickory*, le noyer du Canada, le chêne, le hêtre et le bois de fer, tous arbres qui indiquent toujours un sol productif.

Malgré cette infériorité, le voisinage de l'eau est considéré comme une chose fort importante dans l'achat des terres; et les lots qui jouissent de tels priviléges se vendent ordinairement à un bien plus haut prix que les lots placés plus avant dans les terres. Ils sont en général entre les mains des premières classes de colons qui peuvent payer quelque chose en sus pour une situation plus agréable, et pour les améliorations qu'ils espèrent voir naître dans leurs propriétés, quand le pays sera plus peuplé et mieux cultivé.

Nous ne pouvons nous empêcher de regarder avec une satisfaction infinie les quelques arpents défrichés qui entourent la maison, et qui sont couverts de moissons. La vue d'un tel espace au milieu de la forêt compacte communique à l'âme une satisfaction dont ne peuvent se former une idée ceux qui vivent dans un pays découvert ou même boisé en partie. Les splendides rayons du soleil et le ciel pur qui sur ce point apparaissent librement, réjouissent autant les yeux et le cœur que le frais ombrage d'un bois de palmiers réjouirait le voyageur épuisé dans les déserts sablonneux de l'Afrique.

Si ce spectacle nous émeut si vivement, nous qui de nos fenêtres jouissons de la vue d'un lac dont la largeur est d'un quart de lieue, que doivent éprouver ceux dont le défrichement s'ouvre dans les profondeurs de la forêt, et qui sont fermés de tous côtés par un impénétrable mur d'arbres, à travers lequel l'œil cherche en vain à découvrir d'autres objets et une autre perspective; mais les pousses de bois sont si serrées, qu'au delà du terrain éclairci tout est enveloppé dans une obscurité profonde. Un colon, à son arrivée sur son lot, n'en connaît pas plus les bornes et l'aspect naturel, qu'il ne connaît le passage du nord-ouest.

Il y a donc dix à parier contre un qu'il ne choisira pas le meilleur site pour élever sa maison; c'est là une raison suffisante pour ne pas faire de constructions coûteuses avant que le terrain soit suffisamment éclairci. A mesure qu'il défriche, le colon découvre des points qui lui font regretter d'avoir bâti avant de connaître la meilleure position. Mais les circonstances permettent rarement de tarder à construire, lorsqu'on défriche dans les forêts. On a besoin promptement d'un abri, et, en général, on le commence sur le premier arpent qui se trouve défriché. Cependant l'émigrant espère, au bout de quelque temps, être à même de satisfaire son goût et son amour pour le confortable, en s'érigeant une habitation meilleure et plus belle que sa maison rustique ou sa hutte, qu'il ne regarde uniquement que comme une demeure temporaire.

Quand nous arrivâmes dans ce pays, rien ne me surprit davantage que l'absence totale des arbres autour des demeures et des terres défrichées; la hache du bûcheron abat sans pitié tout ce qui se trouve sur son chemin. L'homme semble en guerre avec les arbres de la forêt, comme s'ils étaient ses plus odieux ennemis; car il n'épargne ni le jeune arbrisseau paré de sa première verdure, ni le tronc respectable qui s'élève avec orgueil. Il combat les forêts avec le fer et le feu.

On peut donner plus d'une raison satisfaisante pour ce manque de goût apparent. Les arbres de la forêt croissent si serrés que leurs branches n'ont point assez de place pour s'étendre. Elles s'élèvent en jets d'une hauteur surprenante, comme des semences sur couches qu'on n'a point suffisamment élaguées. De tels arbres, quand ils ne sont point soutenus par d'autres, sont élancés, faibles, et manquent entièrement de cette forme agréable et de ce feuillage touffu qu'il leur faudrait pour orner les habitations; mais ce n'est pas encore la plus forte raison pour ne les pas laisser, en supposant qu'on en trouvât quelques-uns plus convenables que les autres.

Au lieu de jeter des racines profondes, les arbres des forêts, à l'exception des pins, n'en n'ont que de superficielles, et ces racines ne sont point capables de résister au vent, quand il courbe le sommet du tronc, qui agit alors comme un lévier puissant pour les arracher du sol.

Plus l'arbre est haut, plus il doit redouter la tempête, et si ceux qui sont entourés étroitement tombent, on peut juger du sort qui attend un arbre isolé, lorsqu'on le prive de ses premiers protecteurs, et qu'il se trouve exposé aux fureurs de l'ouragan. Il est certain qu'il doit succomber, et encore blessera-t-il quelques bestiaux qui seront à sa portée. Voilà la grande raison pour laquelle on ne laisse point d'arbres quand on fait la coupe. De plus, c'est une chose beaucoup moins facile que je ne le pensais, de les épargner en abattnnt le reste, car la chute d'un arbre en entraîne souvent deux, trois, ou même davantage. Un bon bûcheron tâche d'aider à cela, autant que possible, en coupant en partie les plus petits, dans la direction où il a l'intention de faire tomber le plus gros.

Je désirais tant conserver quelques hêtres qui me plaisaient, que j'avais prié les bûcherons de les épargner, mais le seul qui eût échappé à la hache, avait encore à passer par l'opération du fer, qui dessécha et brûla ses feuilles d'un vert si tendre : il est maintenant debout, comme un triste monument de l'impossibilité de conserver aucun arbre de cette manière. Si vous désirez des arbres, la seule chose à faire est de les planter quand ils sont jeunes, dans des situations favorables ; alors ils jettent de profondes racines et étendent leurs rameaux comme les arbres que nous avons dans nos parcs et sur nos routes.

Voici un autre plan que nous voulons mettre à exécution : nous conserverons plusieurs arpents de bois dans une position convenable, nous en abattrons les vieux arbres pour les brûler, nous laisserons les jeunes pousser pour l'ornement. Cette manière de se procurer un petit bois n'est pas assujettie aux inconvénients dont j'ai parlé ci-dessus, et réunit l'utile à l'agréable.

On éprouve une singulière inquiétude d'esprit en suivant la chute de l'un des pins ou des chênes gigantesques de la forêt. Il semble d'abord résister à la grêle de coups que lui portent les haches de trois et même de quatre bûcherons. Tandis que l'œuvre de destruction s'accomplit, on aperçoit un léger mouvement, un tremblement presque imperceptible dans les branches. L'arbre s'incline par degrés, tandis que le bruyant déchirement du tronc avertit qu'il ne tient plus à la terre. La hache du bûcheron a terminé sa tâche; le mouvement de l'arbre s'accélère à chaque instant, jusqu'à ce qu'il tombe dans la plaine avec un bruit semblable au tonnerre et un craquement qui fait trembler le sol, et chanceler les arbres voisins.

Quoique positivement moins exposé au vent que les îles Britanniques, le Canada est parfois sujet à des tempêtes violentes, approchant beaucoup de ce qu'on pourrait appeler

des tourbillons et des ouragans. Je vous ai donné la description d'une de ces tempêtes dans une de mes premières lettres. J'ai été témoin, cet été, d'un ouragan, encore plus terrible.

Le ciel se couvrit soudain de nuages électriques : l'orage venait du nord-ouest et sa fureur paraissait concentrée sur une étendue de quelques centaines de toises. J'observais avec un certain intérêt la rapidité croissante des nuées sombres, noires et cuivrées, qui couraient au-dessus du lac, quand je fus surprise par le bruit des arbres qui tombaient sur la rive opposée, et plus encore en voyant l'air rempli des débris des pins qui se trouvaient à moins de cinquante toises de la maison, tandis qu'on sentait à peine le vent sur le terrain plat où je me trouvais.

En quelques secondes l'ouragan eut traversé l'eau, et avec une puissance irrésistible renversa trente à quarante arbres, courbant les autres jusqu'à terre comme des roseaux. C'était un spectacle imposant que cette haute forêt se courbant devant la fureur de la tempête, et les grands troncs déracinés les uns après les autres, comme un château de cartes qu'un souffle fait écrouler. Heureusement pour nous, le vent ne fit que passer par-dessus nos prairies et ne nous causa d'autre dégât que de déraciner trois gros pins sur les bords élevés du lac. Mais dans la direction de notre voisin * , il fit beaucoup de mal, brisant une grande partie des perches qui formaient les barrières, écrasant les récoltes sous les troncs renversés et sous les rameaux épars, et occasionnant ainsi de grandes pertes et beaucoup de travail pour réparer les dommages.

Les racines soulevées des arbres que renversa le vent, gênent et défigurent beaucoup le terrain dans les endroits défrichés, et l'on a beaucoup plus de peine à les extirper que celles des arbres tombés sous la hache. Quelques-unes des souches de ces arbres renversés par l'ouragan, se redressent d'elles-mêmes si on les sépare du tronc peu de temps après la chute de l'arbre ; le poids des racines et de la terre retournée suffit pour les remettre à leur place ; nous avons souvent employé ce moyen.

Nous avons eu, cet été, une température aussi variable que possible. Le printemps a été chaud et agréable, mais depuis le milieu de mai jusqu'au milieu de la moisson, nous avons eu des pluies abondantes, un ciel nébuleux, des journées chaudes et humides et de fréquentes tempêtes mêlées de tonnerre et d'éclairs, mais qui m'ont paru moins destructives que de tels orages dans notre patrie. L'automne aussi a été humide et froid. Je dois dire que jusqu'à présent, je n'ai point une idée très-favorable du climat ; cependant, il n'est pas juste, après une si courte expérience, de le juger ; car chacun dit que cet été n'a pas été comme ceux qui l'ont précédé.

Les insectes nous ont tourmentés, et comme l'automne les fait périr, je l'ai vu approcher avec joie. Ces insectes sont de plusieurs sortes et très-nombreux ; et ils ne respectent personne, comme je l'ai appris par ma triste expérience.

J'attends impatiemment des lettres de la famille ; donnez-moi bientôt de vos nouvelles.

Adieu, chère amie.

LETTRE TREIZIÈME.

BONNE SANTÉ PENDANT LA RIGUEUR DE L'HIVER. — INCONVÉNIENTS CAUSÉS PAR L'ÉCLAT DE LA NEIGE. — TRAINEAUX. — ORTHOGRAPHE INDIENNE. — VISITE A UN CAMPEMENT INDIEN. — HISTOIRE D'UN INDIEN. — UN BOSSU INDIEN. — ORNITHOLOGIE DU CANADA.

Maison du Lac, 14 mars 1834.

Je n'ai reçu qu'hier au matin votre intéressante et affectueuse lettre ; à cause d'une erreur commise dans l'adresse, elle a fait le tour de deux districts avant d'arriver à Péterborough ; et quoiqu'elle portât autant de nouvelles adresses que le couteau de Cadet-Roussel a eu de manches et de lames, elle m'est enfin parvenue, et n'en a pas semblé moins précieuse malgré son habit de voyage, qui n'en était pas *plus neuf* après avoir tant changé.

Je me suis réjouie d'apprendre le retour de votre santé et l'augmentation de votre bonheur ; — puissent l'un et l'autre durer longtemps. Vos expressions de regret sur mon exil, nom que vous donnez à ma résidence dans ce pays, m'ont grandement affectée. Consolez-vous de mon absence par la certitude que je ne suis pas moins heureuse que lorsque je quittai ma patrie. Si ma situation est changée, mon cœur ne l'est pas. Mes esprits sont aussi légers qu'autrefois et par moments j'éprouve une gaieté qui peut défier tous les soucis.

Vous craignez, dites-vous, que les rigueurs de l'hiver au Canada ne me tuent. Je n'ai jamais joui d'une meilleure santé, ni même d'une santé aussi bonne que depuis qu'il a commencé. La pureté de l'air communique au sang une vivacité et une vigueur qui réjouissent tout à fait. La neige même semble plus blanche que dans notre climat humide et vaporeux. Par une belle journée, quand le ciel est clair et le froid pénétrant, on voit souvent l'air rempli de petites parcelles glacées, complètement sèches et qui piquent légèrement le visage comme des pointes d'aiguilles. Il y a une différence marquée entre les premières neiges et celles du milieu de l'hiver; les premières tombent en larges et légers flocons, et rarement elles sont longtemps à fondre; mais celles qui tombent après que le froid est tout à fait venu, sont plus petites, plus sèches, et prennent les plus belles formes; quelquefois pointues comme un amas de rayons, ou bien groupées en plumets de la plus charmante espèce.

Quand il fait soleil, mes yeux souffrent beaucoup de l'éclat de la neige, ma vue en est troublée pendant des heures entières, après que j'y ai été exposée. Je conseille fortement à tous ceux qui viennent en ce pays de se pourvoir de verres bleus ou verts, et surtout de ne point oublier des voiles de crêpe ou de tissu vert. La grosse de lunettes vertes du pauvre Mozes n'aurait pas été une si mauvaise marchandise au Canada (1).

Un de ces soirs que je revenais de visiter une amie malade, j'ai été enchantée de l'effet produit par la neige : la terre, les arbres, chaque branche, chaque feuille sèche, et les pierres sur mon passage, tout brillait comme des diamants, c'était un spectacle magique; les objets les plus grossiers et les plus ordinaires avaient soudain pris un aspect éblouissant qui surpassait tout ce que l'imagination la plus vive pourrait concevoir; chaque parcelle de glace jetait des feux étincelants : on aurait pu se croire dans la vallée des pierres précieuses dont parle Sinbad; en outre, la température n'était pas désagréablement froide.

Par un temps de grand vent, j'ai souvent éprouvé en Angleterre un froid beaucoup plus insupportable qu'au Canada, quoique le thermomètre indiquât ici une température beaucoup plus basse. Nos nuits de gelée sont accompagnées d'un calme si parfait, que l'on n'éprouve aucune sensation pénible.

Nous avons certainement, dans notre hiver, quelques jours d'un froid excessif; mais cette température ne continue pas plus de deux jours de suite. La partie la plus froide du jour est d'une heure ou deux avant le lever du soleil, jusque vers neuf heures du matin : alors, nos grands feux de bois ou nos poêles de métal ont tellement échauffé la maison, qu'on ne s'inquiète guère du froid extérieur. Quand on sort on souffre moins du froid qu'on se l'imaginerait, pourvu que l'on agisse et qu'on soit bien vêtu; le nez et les oreilles sont les parties les plus exposées à souffrir.

Les messieurs qui arrivent d'une longue route offrent un aspect singulier en entrant dans les maisons, et si ce n'était la pitié qu'on éprouve, on sourirait volontiers en les voyant : les cheveux, les favoris, les sourcils, les cils, la barbe, tout est incrusté de glaçons. J'ai vu de jeunes demoiselles allant en soirées, leurs cheveux bouclés étaient noirs comme du jais, mais le père glaçon les avait bientôt rendus blancs comme de l'argent; en sorte qu'on aurait pu croire que ces belles jeunes filles avaient été métamorphosées en la personne de leurs aïeules. Heureusement pour la beauté et la jeunesse, un tel changement n'était que passager.

Dans les villes et dans les parties les plus peuplées de la province, on voit arriver avec plaisir l'approche de l'hiver, loin de la redouter; c'est pour tous une saison de loisir et de divertissement. Les voyages se font alors vite et agréablement; les chemins, dans la forêt même, deviennent très-convenables, et s'il vous arrive de verser une ou deux fois pendant le voyage, cet événement est accompagné de si peu de danger, qu'on n'éprouve pas une grande compassion pour votre chute dans la neige; ainsi, le plus sage est de secouer votre léger fardeau et de prendre la plaisanterie de bonne grâce, si cela vous est possible.

Les courses en traîneau sont assurément une très-agréable manière de voyager; plus la neige est épaisse, et plus on trouve la saison propice; plus elle durcit, plus le mouve-

(1) Les oculistes condamnent les lunettes vertes, comme pernicieuses pour les yeux par la chaleur qu'elles occasionnent. De la gaze de couleur ou des garde-vue de couleur sont préférables. ED.

ment de la voiture est rapide. Les chevaux sont tous ornés de petites sonnettes en cuivre, attachées le long d'un cordon autour de leur cou ou de leur ventre; le joyeux tintement de ces clochettes produit un son aussi léger qu'amusant.

J'ai copié pour vous les vers suivants, dans l'Albion de New-York; je crois qu'ils vous feront plaisir.

Les clochettes des traîneaux.

I.

Le soir venu, quand le feu brille,
Et répand sa vive chaleur,
Il est doux, lorsque la famille
Songe au retour du voyageur,
Quand les oreilles inquiètes
Se détournent au moindre écho,
D'entendre soudain les clochettes
Les clochettes du traîneau.

II.

C'est lui! les clochettes joyeuses
Semblent nous crier : le voici!
Il a passé le bois d'Yenses;
Il peut déjà voir jusqu'ici.
Et, comme chantent les fauvettes
Au joli temps du renouveau,
Plus vives sonnent les clochettes
Les clochettes du traîneau.

III.

Notre cabane est bien petite;
Mais mieux qu'ailleurs on s'y chérit
Il entre, il s'assied; je l'invite
A nous conter ce qu'il souffrit.
Et tandis que mes mains discrètes
Eloignent quenouille et fuseau,
Les enfants secouent les clochettes
Les clochettes du traîneau.

IV.

Loups, hurlez dans le marécage,
Arbres, tombez sur les chemins,
Et vous, oiseaux de noir présag
Criez du haut de vos sapins.

L'œil fixe, les lèvres muettes,
Je ne courrai plus au carreau,
Croyant entendre les clochettes
Les clochettes du traîneau (1).

Aussitôt qu'une quantité suffisante de neige a tombé, des voitures de toute espèce, depuis la diligence jusqu'à la brouette, sont pourvues de *coureurs* en bois, ferrés à la manière des patins. Les équipages ordinaires, pour voyager, sont le double traîneau; le chariot léger et le *cutter*; les deux premiers sont tirés par deux chevaux de front, mais le dernier, qui est sans contredit le plus élégant, n'en a qu'un et ressemble davantage à notre chaise ou cabriolet.

Enveloppé dans des peaux de buffles, on ne souffre aucunement du froid, excepté au visage; il faut donc l'abriter par un chaud castor ou un bonnet de fourrure; je suis surprise de voir qu'on fait à peine usage du dernier, par la sotte raison qu'il n'est pas de mode. Les écureuils rouges, gris et noirs abondent dans nos bois. Le musc ou rat musqué habite de petites huttes qu'il construit parmi les roseaux des lacs; ces habitations sont faites de racines de joncs, de bâtons et d'autres matériaux de la même sorte, cimentés avec du limon; le toit est composé de chaume serré, et s'élève à la hauteur d'un pied au plus au-dessus de l'eau. Ces habitations sont rondes et en forme de dôme, et on les aperçoit distinctement du rivage à une certaine distance. Les Indiens tendent des piéges pour prendre ces animaux dans leurs maisons, et ils vendent leurs fourrures, qui sont très-fournies et brillantes, aux approches de l'hiver. Les chasseurs tuent aussi des castors, des ours, des lynx et des renards, et ils en apportent la dépouille dans les magasins, où ils les échangent contre d'autres marchandises ou contre de l'argent.

Les Indiens apprêtent les peaux de daims pour en faire des mocassins, qui sont fort recherchés dans ce pays par les colons. Ils sont très-confortables dans les temps de neige et maintiennent les pieds fort chauds; mais, avant de les chausser, il faut entourer ses pieds de bandes de toile. J'en ai porté une paire magnifique tout l'hiver dernier; ils étaient brodés avec des pointes de porc-épic, et attachés avec des rubans écarlates. Ces élégants mocassins étaient le chef-d'œuvre d'une vieille femme indienne, la femme du chasseur Pierre; je vous ai déjà parlé de lui dans mes anciennes lettres. Je fus divertie par un curieux échantillon d'orthographe indienne, en forme de billet, qui accompagnait les mocassins. Je vous le transcris pour votre instruction :

Mosieu,

Conten si voulé doné quelque chose; vous doné un ordre en magasin est valu eux mocsin pointe porc-épic dessu. Un dolle ou quatre aune.

Ce singulier billet était l'œuvre du fils aîné du chasseur, et signifiait que si je voulais acheter les mocassins, le prix était un dollar, ou un bon sur l'un des magasins, pour quatre aunes de calicot; car ce fut ainsi que la bonne femme indienne interpréta le sens. Le bon pour quatre aunes d'indienne fut remis à madame Séter, qui l'attacha soigneusement à sa couverture avec une épingle, et partit fort satisfaite du paiement. Ceci me rappelle notre visite au camp des Indiens la semaine dernière. Curieuse de les

(1) Ce petit poëme de M. Moodie a été réimprimé depuis, dans un volume intitulé : « Offrande à l'Amitié », et l'éditeur y a fait quelques changements qui ont beaucoup altéré la simplicité de l'original.

voir dans leur campement d'hiver, j'exprimais mon désir à S... , qui se trouve être un grand favori du vieux chasseur et de sa famille ; comme marque de distinction, ils lui ont donné le titre de *chippewa*, nom de leur tribu. Il était enchanté d'avoir l'occasion de faire les honneurs du wigwam indien, et nous convînmes que lui, et quelques-uns de ses beaux-frères et belles-sœurs, qui étaient en visite chez lui, viendraient prendre le thé avec nous, et qu'ils nous accompagneraient au camp dans la forêt.

Toute la bande joyeuse se mit en route par un brillant clair de lune ; la neige étincelait de mille diamants ; et nous bondissions sur sa surface d'un cœur aussi léger qu'il est possible de l'avoir dans ce monde de soucis. Et vraiment jamais je ne vis rien de plus charmant que l'aspect des bois cette nuit-là ; une neige épaisse était tombée la veille ; grâce au calme parfait de l'air, les arbres en étaient encore tout blanchis. Les arbres verts penchaient sous leur éclatant fardeau ; chaque feuille, chaque rejeton était couvert de neige. Quelques jeunes arbres étaient littéralement courbés jusqu'à terre par ce poids inaccoutumé, et formaient sur notre chemin les bosquets et les arcades les plus jolis et les plus fantastiques. Quand on levait les yeux vers le haut des arbres, les branches chargées de neige semblaient sur le fond bleu du ciel un voile argenté, à travers lequel les étoiles brillaient d'un éclat plus doux.

J'ai toujours admiré un paysage couvert de neige, mais je n'ai jamais vu, dans ce pays-ci ni dans lenôtre, un spectacle aussi merveilleusement joli que la forêt ce soir-là.

Quittant la grande route, nous prîmes un étroit sentier, tracé par les Indiens, et nous aperçumes bientôt les indigènes à la lueur de la fumée rouge qui sortait par le toit ouvert de la petite hutte. Ce toit est travaillé comme un panier. Pour construire la hutte, on plante d'abord de légers pieux en rond, de façon à former un cercle de dix à douze pieds de diamètre ; puis entre ces pieux, on place de larges plaques d'écorce de bouleau au dedans et au dehors, en ayant soin de laisser une ouverture dans le haut, afin de donner issue à la fumée ; en outre les murs sont entourés de neige au dehors, afin d'exclure entièrement l'air qui pourrait entrer par le bas.

Quelques-uns des nôtres, plus jeunes et plus légers à la course, que nous autres, gens mariés, coururent en avant ; en sorte que lorsque la couverture qui servait de porte se détacha, nous vîmes un groupe mêlé de peaux noires et de visages pâles, assis sur les couvertures et sur les peaux étendues autour des murs du wigwam.

Le teint brun, les cheveux noirs et crêpus, et les singuliers costumes des Indiens, formaient un contraste frappant avec les visages blancs des Européens, vus surtout comme ils l'étaient à la lueur rougeâtre et fantastique du feu qui occupait le centre du cercle. Les chiens de chasse étaient étendus tout près des tisons, tandis que trois ou quatre petits bambins mauricauds jouaient ensemble, ou exprimaient hautement leur indignation contre les tours de singe du petit bossu Maquin, mon ancienne connaissance, ce Filibberty-Gibbet indien qui paraissait se complaire à taquiner et à tourmenter les petits *papouses*. Tantôt il jetait de côté des regards d'une joie diabolique vers les visiteurs ; tantôt ses traits, aussi prompts que la pensée, prenaient un air d'imperturbable gravité quand les yeux de son père ou des femmes semblaient se diriger vers lui.

Il se fit un léger dérangement dans la société quand nous entrâmes un à un par la porte basse que formait une couverture. Un rire joyeux éclata parmi nos amis, et fut répété par plus d'un Indien, tandis que les femmes y joignaient le rire étouffé qui leur est particulier. « *Chippewa* » fut conduit à une place d'honneur, à côté du chas-

seur Pierre; et madame Pierre, d'un air on ne peut plus agréable, me fit place sur un coin de sa couverture; à cet effet, deux papouses et un chien furent envoyés bon gré mal gré dans le voisinage du petit bossu Maquin.

Les personnes les plus jolies du wigwam étaient deux jeunes Indiennes, l'une d'environ dix-huit ans, Jeanne, la fille aînée du chasseur, et sa cousine Marguerite. Je fus frappée de la beauté de Jeanne; ses traits étaient véritablement beaux, et quoique d'un brun de Bohémienne, le vermillon de ses joues et de ses lèvres la rendait, sinon très-belle, du moins attrayante. Ses cheveux, d'un noir de jais, étaient doux et luisants, et proprement repliés sur son front, au lieu de pendre en désordre et en masses crêpues comme les laissent généralement les femmes indiennes. Jeanne était évidemment certaine de la supériorité de ses charmes, et pouvait être considérée comme une coquette indienne, par le soin particulier qu'elle déployait dans l'arrangement de son manteau de drap noir, bordé d'écarlate, qu'elle avait gracieusement passé par-dessus son épaule et attaché au côté gauche par une broche dorée. Marguerite était plus jeune, de plus petite taille, et quoique vive et assez jolie, elle manquait cependant de la dignité calme de sa cousine: elle tenait plus des Indiens par le visage et la tournure. Les deux jeunes filles occupaient une couverture à elles seules et elles étaient fort occupées à faire des fourreaux très-élégants en peau de daim, richement brodés de crins de porc-épic et de perles: elles tenaient les perles et les crins dans une petite casserole de fer-blanc, placée sur leurs genoux; mais ma vieille *squaw* (nom que je donne toujours à madame Séter) tenait dans sa bouche ses crins de porc-épic, et dans son sein ses nerfs de daim séchés et amincis, dont les femmes se servent au lieu de fil pour les ouvrages de ce genre.

Comme je lui exprimais le désir d'avoir quelques crins de porc-épic, elle m'en donna quelques-uns de différentes couleurs, avec lesquels elle brodait une paire de mocassins, mais elle me fit entendre qu'elle avait besoin de « *perle* pour broder *mocsin* »; je compris par là que je devais en donner en échange des crins. Les Indiens ne donnent jamais, depuis qu'ils ont appris à trafiquer avec les blancs.

Elle fut ravie des compliments que je lui fis de Jeanne. Elle me dit que Jeanne devait bientôt épouser le jeune Indien assis à ses côtés. Celui-ci était paré d'un nouveau manteau, d'une ceinture rouge et d'une poche à poudre brodée. De grandes agrafes dorées attachaient le collet de son manteau, qui paraissait aussi chaud et aussi blanc qu'une toison nouvellement lavée. La vieille femme était évidemment fière du jeune couple quand elle le regardait, et elle répétait souvent avec un sourire bienveillant — « Le mari de Jeanne — Ils se marieront tantôt. »

Nous avons si souvent écouté avec plaisir les Indiens quand ils chantent leurs hymnes le dimanche au soir, que je priai quelques-uns d'entre eux de chanter; le vieux chasseur fit un signe d'assentiment; et sans déranger sa pipe, avec la gravité et le flegme d'un Hollandais, il donna ses ordres, qui furent à l'instant exécutés par la plus jeune partie de la communauté; et un chœur de belles voix remplit la hutte d'une mélodie qui vibrait jusqu'à nos cœurs.

L'hymne fut chantée dans la langue indiennne, qui est singulièrement douce et agréable dans ses cadences, et qui paraît composée de beaucoup de voyelles. Je ne pouvais m'empêcher de remarquer l'air modeste des jeunes filles; comme si elles eussent désiré d'éviter les regards qu'attiraient sur elles leurs douces voix, elles se tournèrent les unes vers les autres en baissant la tête sur leur ouvrage qu'elles tenaient toujours entre leurs mains. Leur attitude, qui est celle des nations orientales, leur habillement,

leurs cheveux et leurs yeux d'ébène, leur teint olivâtre, leurs vives couleurs, et la douce expression de leur visage, tout cela présentait une étude digne d'un peintre habile. J'aurais voulu que vous vissiez ce spectacle, je crois que vous ne l'auriez pas aisément oublié. J'étais satisfaite de l'air de profond respect empreint sur le visage des anciens de la famille indienne, tandis qu'ils écoutaient les voix de leurs enfants, chantant la gloire du Dieu et du Sauveur qu'ils avaient appris à craindre et à aimer.

Les Indiens paraissent être de fort tendres parents ; on voit avec plaisir l'affection avec laquelle ils traitent leurs jeunes enfants, les caressant tendrement et délicatement avec des regards remplis d'amour. Durant le chant, chaque papouse s'était glissé aux pieds de son père ou de sa mère ; et ceux qui étaient trop jeunes pour joindre leurs voix à ce petit chœur, restèrent tranquilles et silencieux, jusqu'à ce que l'hymne fût achevée. Une petite fille, une véritable Roly-Poly, brune et grasse, âgée de trois ans, battait la mesure sur le genou de son père, et de temps en temps faisait entendre sa voix enfantine; elle était certainement douée d'une oreille juste et d'un goût naturel pour la musique.

J'étais en peine de savoir où les Indiens gardent leurs provisions, leurs vêtements et autres objets, en voyant le wigwam si petit, qu'il semblait n'y avoir de place que pour eux-mêmes et leurs chiens. Cependant leur esprit inventif a suppléé au manque de place, et je découvris bientôt ce qui, pour eux, remplit tous les offices divers de cabinets, de sacs, de coffres, etc ; l'écorce de bouleau qui est placée à l'extérieur entre les pieux est disposée de manière à former tout autant des poches profondes. Leurs provisions étaient serrées dans ces poches. Une rangée contenait le gibier salé, une autre du poisson séché, une troisième des gâteaux plats, qu'ils cuisent, m'a-t-on dit, avec des cendres chaudes par-dessus et par-dessous. Pour ma part, je crois que cet assaisonnement ne doit guère les rendre appétissants. Leurs peaux apprêtées, leurs vêtements, les matériaux de leurs diverses babioles, tels que perles, crins, morceaux de drap, de soie, de mille autres choses mélangées, occupaient toutes les autres poches.

Quoiqu'il y eût une large ouverture dans le haut, l'intérieur du wigwam était si chaud, que je pouvais à peine respirer, et je fus contrainte de me dépouiller de tous mes vêtements chauds pendant le temps que nous y restâmes. Avant notre départ, le chasseur voulut absolument nous montrer un jeu qui ressemble assez à notre bilboquet; seulement il est plus compliqué, et il exige plus de dextérité dans la main : les Indiens parurent très-satisfaits de notre manque d'adresse. Ils nous montrèrent aussi un autre jeu, qui était un peu comme le jeu de quilles, si ce n'est que le nombre des quilles était plus grand. Je ne pus rester pour abattre les petites rangées de bâtons, parce que la chaleur du wigwam me suffoquait presque, et je fus bien aise d'aller respirer l'air pur du dehors.

Dans un autre climat, on aurait peine à éprouver des changements si brusques de température, sans attraper un très-fort rhume, mais heureusement cette triste maladie « *catchée le cold* » (1), comme disait le Français, n'est pas si fréquente au Canada que dans notre pays.

Il y a une vingtaine d'années, quand un sentiment de frayeur existait encore dans l'esprit des colons anglais à l'égard des Indiens, par le souvenir des atrocités commises pendant la guerre de l'indépendance, une pauvre femme, veuve d'un colon qui occu-

(1) « Cateling a colde. » Attraper un rhume.

pait une ferme située dans un des districts alors peu habités, qui sont alors au delà du lac Ontario, fut alarmée par l'apparition soudaine d'un Indien dans sa hutte. Il était entré si doucement, que la femme et ses petits enfants ne s'aperçurent de sa présence qu'après qu'il se fût installé devant le feu flamboyant. Tremblants, ils se retirèrent, en déguisant mal leur frayeur, vers le coin le plus éloigné de la chambre.

Sans paraître remarquer l'épouvante que sa présence avait excitée, l'Indien se débarrassa de son accoutrement de chasse ; il détacha ses mocassins mouillés, qu'il mit sécher, indiquant clairement par là son dessein de passer la nuit sous leur toit, attendu que le soir était venu, et qu'il neigeait beaucoup.

Osant à peine respirer, le petit groupe surveillait tous les mouvements de cet hôte malencontreux. Jugez de leur horreur quand ils le virent tirer de sa ceinture un couteau de chasse, et en essayer fort tranquillement le fil ; son tomahawk et sa carabine subirent ensuite le même examen.

La terreur de la mère était alors parvenue au comble. Elle voyait déjà en idée les cadavres sanglants de ses enfants massacrés sur ce même foyer qui avait été si souvent le théâtre de leurs jeux innocents. Elle saisit instinctivement les deux plus jeunes et les pressa contre sa poitrine à un mouvement que l'Indien fit en avant. En le voyant s'avancer vers elle, ses armes à la main, elle allait se jeter à ses pieds, les yeux baignés de larmes, et implorer sa compassion pour elle et pour ses enfants; mais, quelles furent sa surprise et sa joie quand il déposa doucement sa carabine, son couteau et son tomahawk à côté d'elle, lui faisant connaître par cette action qu'elle n'avait rien à craindre de lui (1).

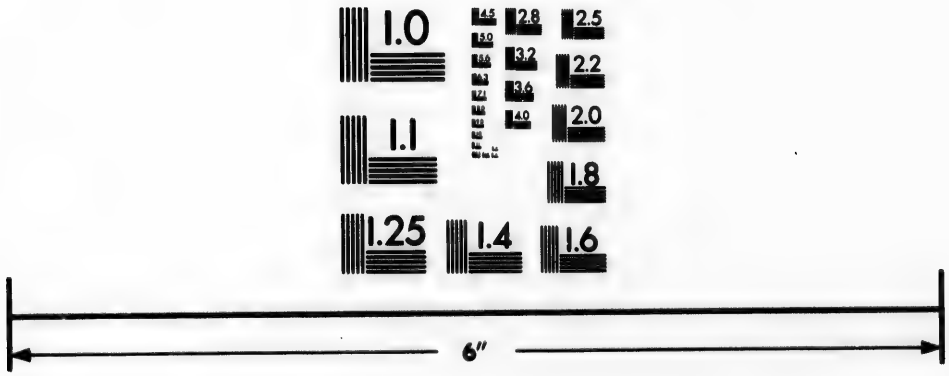
Un sursis apporté à un criminel au moment qui précède son exécution, n'est pas plus agréable que ne le fut, pour la veuve, cette action de l'Indien. Empressée de témoigner sa confiance et sa reconnaissance en même temps, elle se hâta de préparer de la nourriture pour ranimer l'hôte qu'elle ne redoutait plus; et, assistée de l'aînée de ses filles, elle mit des draps blancs et ses meilleures couvertures à son propre lit, qu'elle abandonna joyeusement à l'étranger. Un « hugh! hugh! » expressif, fut la seule réponse à cet acte d'hospitalité; mais quand il voulut prendre possession de sa couche somptueuse, il sembla fort embarrassé. Il était évident que l'Indien n'avait jamais vu un lit européen, et n'y avait certainement jamais dormi. Après avoir examiné en silence les draps et les couvertures, il sauta sur le lit avec un rire de satisfaction, et se mettant en rond comme un chien, il fut en peu d'instants profondément endormi.

Dès l'aube du jour, l'Indien était reparti; mais chaque fois qu'il venait chasser dans le voisinage de la veuve, elle était sûre de le voir. Les enfants qui n'avaient plus peur de son teint brun et de ses instruments de guerre, l'entouraient, admirant la poche ornée de plumes qui contenait ses balles, et touchant le beau fourreau brodé qui renfermait le couteau de chasse, ou bien les mocassins et les jambières richement travaillés, tandis qu'il leur frappait amicalement sur la tête, et qu'il distribuait également ses caresses entre eux et ses chiens.

Telle est l'histoire que me raconta un jeune missionnaire. J'ai pensé qu'elle pourrait présenter quelque intérêt et donner une idée de ces peuples singuliers *Chiboya* (c'était le nom de l'Indien) était un des *Chippewas* du lac de Riz, qui sont pour la plu-

(1) C'est maintenant une coutume invariable pour les Indiens, en entrant dans une habitation, de laisser toutes leurs armes, comme carabine, tomahawk, etc., en dehors de la porte, même quand le temps est le plus mauvais ; parce qu'ils considèrent comme une impolitesse d'entrer armé dans la maison d'un ami.

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.5
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

part convertis maintenant au christianisme, et qui font de grands progrès dans la civilisation et l'agriculture. La chasse et la pêche sont cependant leurs occupations favorites. Ils quittent pour cela leurs maisons confortables dans les villages indiens, et retournent, à certaines époques fixes, dans leurs forêts. Je crois qu'il est généralement reconnu que leur nombre diminue ; et quelques tribus sont presque éteintes dans le Canada (1). Cette race disparaît totalement de la surface de la terre, ou se mêle par degrés avec les colons ; et enfin, dans quelques siècles d'ici, les noms mêmes de leurs tribus resteront à peine pour dire qu'elles ont existé autrefois.

Quand vous enverrez une boîte ou un paquet, joignez-y, je vous prie, quelques bons traités religieux, ou des livres d'hymnes ; car ils font grand cas d'un cadeau de ce genre. Je vous envoie l'hymne qu'ils nous ont chantée dans le wigwam ; c'est une traduction de l'indien, écrite par le fils aîné du chasseur Pierre : il fut très-content quand je lui dis qu'il fallait qu'il me la copiât pour que je l'envoyasse au delà des mers, dans ma patrie, afin que les Anglais pussent voir comme les Indiens écrivent bien.

Le petit bossu Maquin m'a fait un petit modèle de canot en écorce de bouleau, que je vous envoie ; vous l'accepterez comme une curiosité et comme un souvenir. Les peaux d'écureuils rouges et noirs sont pour Jane ; les éventails de plumes et les papiers de plumes sont pour Sarah. Dites à celle-ci que la première fois que j'enverrai un paquet, elle y trouvera quelques-uns de nos beaux oiseaux rouges pour les empailler ; ce sont, j'en suis certain, les rossignols de Virginie ; ils arrivent en mai et en avril, et nous quittent vers la fin de l'été. Ils ressemblent exactement à un rossignol de Virginie que je vis empaillé dans une belle collection d'oiseaux d'Amérique ; l'oiseau bleu est également fort joli et nous visite vers le même temps ; son plumage est d'un bleu céleste ; mais je ne l'ai jamais vu posé, en sorte que je ne puis le décrire parfaitement. Les becs-en-croix sont très-jolis ; le mâle et la femelle diffèrent entièrement de couleur ; l'un a sur le dos et sur la poitrine un mélange de rouge et d'orangé qui se fond en vert-olive et brun ; l'autre, plus semblable à notre bruant, n'est pourtant pas tout à fait si éclatant de couleur ; mais il a l'air plus innocent, ils viennent, en hiver, à nos fenêtres et à nos portes aussi familièrement que des rouges-gorges. L'hiver, la plupart de nos oiseaux nous quittent ; on cesse d'entendre jusqu'au cri martelé de la tête-rouge et du petit pivert gris et blanc ; on n'entend plus que rarement aussi le cri aigu de l'écureuil ; et un silence profond et imposant finit par régner dans la forêt.

J'allais oublier mes petits favoris, une espèce de mésange qui ne nous abandonne pas tout à fait. Par un jour de beau soleil, on voit des troupes de ces oiseaux fluets se balancer sur les légers bourgeons des henlocks ou des jeunes pins, dans les plaines et dans les forêts ; et je me suis arrêtée plus d'une fois pour voir leurs jeux et pour écouter leur joyeux ramage. Je n'en suis pas tout à fait sûre, mais je crois que c'est le même petit oiseau, connu parmi les naturels du pays sous le nom de *thit-a-be-bee ;* son chant, quoique faible et assez monotone, n'est pas sans agrément ; et nous l'aimons parce que c'est le seul que l'on entende durant l'hiver.

(1) La compagnie du nord-ouest a fait le recensement de toutes les tribus, et l'on a reconnu que la population indienne de cet immense continent n'excédait pas cent mille âmes. Dans un document parlementaire de 1834, les Indiens du Bas-Canada sont portés à 8,487, et ceux du Haut-Canada à 18,700, et dans ce nombre, on a compris ceux qui habitent les bords du lac Huron et les parties de l'ouest.

ED.

On m'avait beaucoup parlé du *bruant-de-neige*, mais je n'en avais jamais vu avant l'autre jour, et je me trouvais trop loin pour remarquer sa forme ou sa couleur. Le jour était extraordinairement beau, les cieux sans nuage et l'air presque chaud; j'avais les yeux tournés vers le lac, lorsque les pins qui bordent le rivage me parurent comme couverts d'étoiles d'argent qui scintillaient et brillaient sur l'azur du ciel; je fus si charmée de cette nouveauté que je sortis en hâte pour aller l'observer de plus près; aussitôt, à mon grand étonnement, mes étoiles s'envolèrent toutes sur un autre arbre, où, par un balancement et un frémissement continuel de leurs petites ailes blanches que frappaient le soleil, elles produisirent le bel effet qui avait d'abord attiré mes regards : bientôt, tous les pins que l'on pouvait voir de la fenêtre furent illuminés par ces charmants oiseaux. Vers midi, ils partirent, et je ne les ai revus qu'une fois depuis; mais, il ne m'a jamais été possible de les examiner de près.

Parmi nos oiseaux chanteurs, le rouge-gorge, le merle et un petit oiseau qui ressemble à notre roitelet ordinaire, sont ceux que je vois le plus fréquemment. Le rouge-gorge du Canada est beaucoup plus gros que le rouge-gorge de notre pays; c'est un oiseau trop gros et trop lourd pour rappeler notre petit favori « l'oiseau familier au poitrail rouge », ainsi qu'il est appelé par Bishop-Carey, dans un sonnet adressé à Elizabeth, fille de Jacques Ier, à l'occasion de son mariage avec l'infortuné prince palatin Frédéric.

Le chant du rouge-gorge du Canada n'est point à mépriser; les notes en sont claires, douces et variées; il possède le même caractère vif et joyeux qui distingue le ramage de l'oiseau dont il porte le nom. Mais leurs mœurs sont fort différentes. Le rouge-gorge du Canada est moins sociable pour l'homme, et l'est bien plus pour ses semblables : ils se rassemblent par troupes peu après la saison de la fonte, et paraissent vivre en fort bonne intelligence; mais ils n'approchent presque jamais de nos demeures. Le poitrail est d'un rouge de saumon, la tête noire; le dos est comme de l'acier bruni, ou de la couleur de l'ardoise; enfin, ils sont de la grosseur d'une grive.

Selon moi, le merle est peut-être notre plus bel oiseau chanteur; il est au moins aussi bien fait que notre merle d'Angleterre, et beaucoup plus beau dans son plumage, qui est luisant, changeant, et d'un noir tirant sur le vert. Le haut de l'aile du mâle, parvenu à sa croissance, est d'un orangé vif; cette particularité ne se trouve pas dans les jeunes oiseaux, ni dans la femelle, qui est légèrement mouchetée.

Vers le milieu de l'été, quand le grain commence à mûrir, ces oiseaux s'assemblent en troupes nombreuses, sous la conduite des plus âgés. Quand ils s'apprêtent à fondre sur un champ d'avoine ou de froment, deux ou trois montent la garde comme des sentinelles, et, à l'approche du danger, ils crient *geck-geck-geck*; cette précaution semble superflue; car ils sont si effrontés que rien ne les effarouche; et s'ils s'envolent, c'est pour retomber sur le même champ à fort peu de distance, ou pour se percher sur les arbres qui sont leurs postes d'observation.

Ils ont parfois pour s'appeler un cri plaintif qui est absolument comme le frémissement soudain d'une harpe, et vibre aux oreilles pendant quelques secondes. Je suppose que c'est leur manière d'appeler leurs camarades éloignés, car je ne les ai jamais entendus pousser ce cri lorsqu'ils étaient tous réunis, mais seulement lorsque quelques uns étaient perchés sur un arbre, près des bords du lac. Je les ai appelés *les harpistes*, à cause de ce cri particulier. Je vous fatigue avec mes esquisses ornithologiques, mais il faut que je vous fasse encore la description de deux ou trois oiseaux.

L'aigle-chauve vient souvent sur notre terrain. Il a un corps brun foncé et une tête blanche comme la neige. Il est quelquefois dangereux pour les poulaillers; ceux que nous avons vus ont dédaigné un si maigre gibier, et ont pris majestueusement leur essor à travers le lac.

Nous voyons de temps en temps le faucon pêcheur raser la surface de l'eau, et il est considéré comme un ennemi par ceux dont l'amusement est de pêcher à la lance sur les lacs.

Puis, nous avons le *faucon-moustique* ou de nuit qui, tandis que des centaines de *demoiselles aquatiques* les poursuivent plus bas; malgré leur assistance, nous sommes impitoyablement piqués par ces pestes d'été qu'on appelle les moustiques et les mouches noires.

Le pivert à tête rouge est magnifique. Il a le cou et la tête d'un riche cramoisi; son dos, ses ailes et sa poitrine sont mi-partis du plus beau blanc de neige et d'un noir de jais. Depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, on entend le martellement continuel des piverts et le cri discordant du geai bleu.

Le printemps dernier, j'ai trouvé une petite famille de piverts confortablement installés dans un vieux pin, entre l'écorce et le tronc de l'arbre. Le père et la mère y avaient construit un nid douillet, mais un peu négligé; les petits semblaient fort heureux, et mettant leurs drôles de têtes chauves hors du trou, ils saluaient leurs parents qui, pour satisfaire à leurs demandes, pillaient les troncs du voisinage, aussi affairés que des charpentiers.

L'un de nos bûcherons m'a donné un nid d'oiseaux fort curieux: il était entrelacé à la partie supérieure d'une branche fourchue, en sorte qu'il avait tout l'air d'avoir été cousu au rameau avec du fil gris. Le nid n'était assujetti qu'aux deux côtés de l'angle, mais si fortement qu'il semblait devoir résister à tout poids ou à toute pression ordinaire; il était construit avec les fibres de l'écorce du *bois de basse*, qui sont très-filandreuses et peuvent donner un fil très-fin; en somme, c'était un curieux modèle de l'habileté de ces admirables petits architectes. Je ne pus en découvrir l'auteur, mais je suppose que ce nid doit avoir appartenu à la petite mésange d'hiver dont je vous ai parlé.

Le nid de rouge-gorge que j'ai trouvé, tandis que je cherchais un nid de poule dans un amas de buissons, tout au bout de notre clairière, ressemble beaucoup à ceux de nos rouges-gorges, sauf la différence de grosseur et de matériaux; les œufs, au nombre de cinq, étaient d'un bleu foncé.

Avant de quitter les oiseaux, il faut que je vous rappelle les petites maisons que les Américains construisent pour les hirondelles; j'ai depuis découvert une de leurs grandes raisons pour chérir cet utile oiseau. Il paraît que l'antipathie la plus enracinée existe entre les faucons et les hirondelles. Aucun faucon n'habite dans le voisinage de celles-ci, car elles les poursuivent pendant plusieurs milles, se faisant pour ainsi dire leurs mauvais génies et les tourmentant de toutes les manières: il est bien singulier qu'une si petite bête puisse ainsi terrifier un aussi formidable ennemi de presque toute la race emplumée. J'aurais pu être incrédule sur ce point, si je n'eusse moi-même été témoin du fait. Par un beau jour d'été, je regardais par ma fenêtre, quand je vis un faucon d'une grande taille fuyant gauchement le long du lac, en poussant des cris de détresse; à une toise au plus de distance, un petit oiseau (de loin il me paraissait être *très-petit*) le poursuivait en le serrant de près, et criait aussi. J'observai cet étrange spectacle jusqu'à ce que le bois de pins l'eût dérobé à ma vue; et je me l'étais souvent rappelé avec étonne-

ment, lorsqu'un voyageur canadien français, très-intelligent, me raconta par hasard ce que je vous ai dit plus haut, ajoutant qu'on attachait tant de prix à l'hirondelle, qu'on en avait vendu fort cher pour en envoyer dans différentes parties de la province. Ces oiseaux n'abandonnent jamais leurs vieilles demeures, quand ils sont une fois naturalisés; les mêmes couples reviennent constamment chaque année à leur ancienne maison.

Ce fait singulier, des hirondelles chassant les faucons de leurs retraites, est digne d'attention, d'autant plus qu'il est très-authentique. C'est un détail de plus à ajouter aux exemples si surprenants que rapportent les naturalistes sur la sagacité et l'instinct de ces oiseaux.

Cependant, j'ai barbouillé tant de papier, que je crains bien que ma lettre ne vous fatigue.

Adieu.

LETTRE QUATORZIÈME.

UTILITÉ DES CONNAISSANCES EN BOTANIQUE. — HERBE DU FEU. — SALSEPAREILLE. — SUPERBE LIS D'EAU. — PLANTATION DE RIZ. — FRAISIER D'INDE. — ANCOLIE ÉCARLATE. — FOUGÈRES. — HERBES.

18 juillet 1834.

Notre hiver a cessé extraordinairement tôt cette année; dès la fin de février, la terre était tout à fait débarrassée de la neige, et mars tout entier a été doux et agréable, quoique moins chaud et plus variable que l'année précédente. Dans la dernière semaine d'avril et au commencement de mai, les arbres de la forêt avaient déjà poussé des feuilles d'un vert brillant, excessivement joli.

Le 14, le 15 et le 16 de mai, l'air devint tout à coup froid, avec des vents aigus soufflant du nord-ouest, et des neiges abondantes qui firent tomber les jeunes boutons et détruisirent plusieurs plantes potagères que l'on avait semées de très-bonne heure. Heureusement, nous étions en retard pour les nôtres.

Nos bois et nos terres sont maintenant remplis de fleurs magnifiques. Vous serez à même de vous en former une idée d'après les échantillons desséchés que je vous envoie. Vous y reconnaîtrez plusieurs enfants gâtés de nos jardins et de nos serres, que la prodigue nature sème ici au hasard dans nos bois et dans les lieux les plus sauvages.

Combien de fois ai-je souhaité que vous fussiez auprès de moi, dans mes courses errantes à travers les bois et les prés : vous auriez tant de plaisir à explorer les richesses que possède la flore de cette contrée.

Je regrette aujourd'hui bien vivement d'avoir si sottement négligé l'offre amicale que vous m'aviez faite quand j'étais à la maison, de m'apprendre à peindre les fleurs; vous m'avez dit souvent alors, qu'un temps viendrait où j'aurais lieu de regretter ma négligence dans cette occasion favorable.

Vous avez été une véritable prophétesse; car je me lamente chaque jour de ne pouvoir représenter fidèlement les fleurs de ma patrie adoptive, ou de n'en pas comprendre la classification botanique comme vous pourriez le faire. J'ai appris à en connaître quelques-unes, mais j'ose à peine me fier à mon faible savoir, et me hasarder dans des descriptions scientifiques, lorsque je sens qu'une erreur serait aisément découverte, et m'exposerait au ridicule et au mépris. Le seul livre de botanique que j'aie ici est la *Flore de l'Amérique septentrionale*, par Pursh, où j'ai puisé quelques connaissances; mais j'avoue qu'il est ennuyeux de donner des descriptions latines à quelqu'un qui ne sait de latin que les termes qui ressemblent à l'italien.

J'ai fait une liste des plantes qui méritent le plus l'attention dans notre voisinage; il y en a dans notre district plusieurs autres que je ne connais pas; il en est aussi dont j'ignore les noms. Je joins ici une légère esquisse, à la plume, des fleurs qui m'ont plu davantage, ou qui possèdent quelque qualité remarquable. Les terres, quand elles sont défrichées, ne produisent pas les mêmes fleurs que lorsqu'elles étaient encore couvertes des arbres de la forêt. On voit naître une classe de végétaux bien différents, aussitôt que le feu a passé sur le sol.

On peut remarquer la même chose à l'égard du changement qui s'opère dans nos forêts. A mesure qu'une génération d'arbres décroît et périt, on en voit de nouvelles s'élever à leur place. On en voit un exemple dans la substance résineuse du pin gras, qu'on trouve ordinairement dans les lieux où le pin vivace est moins abondant, et où le terrain est occupé par des chênes, des frênes, des hêtres, des érables et des *basses*.

L'*herbe du feu*, espèce de haut chardon d'une odeur forte et désagréable, est la première plante qui paraît quand la terre a été dépouillée par le feu du bois qui la couvrait; si un terrain reste inculte, durant le premier été qui succède au défrichement, le printemps suivant fait croître cette mauvaise herbe avec une abondance incroyable. Celle qui paraît la seconde est le sumac, avec ses tiges cotonneuses et son bouquet de fleurs veloutées et cramoisies, formant une grappe oblique à l'extrémité des branches. Vers la fin de l'été, les feuilles prennent une teinte d'écarlate. Cet arbrisseau, quoique très-élégant, est considéré comme un grand fléau dans les terres anciennement défrichées parce que ses racines y poussent d'innombrables rejetons. On voit ensuite le framboisier et le groseiller sauvages; et des milliers de fraisiers, appartenant à différentes variétés, émaillent la terre et se mêlent à la verdure des pâturages. J'ai été obligé ce printemps d'arracher d'une main impitoyable des centaines de plantes de salsepareille, ainsi que le célèbre *gingseng*, qui croît abondamment dans nos forêts; c'était autrefois un article que les États-Unis exportaient en Chine; la racine en est fort estimée par les Chinois.

La semaine dernière, j'ai remarqué une plante juteuse qui poussait dans un sentier sablonneux de mon jardin; elle me semble être une variété du *mesembryanthium* qui ne fleurit qu'une heure; cette plante a crû si rapidement, qu'elle couvre déjà un large espace; les branches partent du centre de la plante, et poussent des rejetons à chaque nœud. Les feuilles en sont assez petites, à trois faces et pointues, épaisses et juteuses, et quand on les écrase, il en sort une liqueur verte, semblable aux *sedums* ordinaires. Les tiges sont épaisses et rondes, d'un rouge vif, et traînent à terre; les feuilles jaillis-

sent de chaque joint, et avec elles une succession constante de fleurs étoilées jaunes, qui se ferment une heure environ après s'être épanouies. Je vous enverrai de la graine de cette plante, car j'ai aperçu une quantité de petites bourses vertes qui ressemblaient à des boutons, mais qui, une fois ouvertes, se sont trouvées être des poches pour les graines. Cette plante couvre la terre comme une natte épaisse; et l'on dit qu'elle devient fort importune, quand le sol lui plaît.

Je regrette bien de n'avoir pu conserver parmi mes plantes sèches quelques-uns de nos superbes lis d'eau et de nos iris; mais ils étaient trop grands et trop aqueux pour se bien sécher. Puisque je ne puis vous envoyer mes favoris, il faut que je vous en fasse la description.

Le premier est un magnifique lis d'eau, que j'ai appelé, pour le distinguer des autres, « *la reine des lacs*, » car il semble une couronne sur les eaux. Cette fleur magnifique est à peu près de la grosseur d'un dahlia ordinaire; elle est double au cœur; chaque rangée de pétales diminue par degré et se fonce graduellement en teinte, depuis le blanc le plus pur jusqu'au plus brillant jaune-citron. Les boutons en sont charmants, et on les voit au-dessous de la surface de l'eau, à différents points de floraison, depuis le bouton étroitement renfermé et enveloppé dans son calice vert-olive, jusqu'à la fleur mi-éclose, prête à s'élancer de sa prison humide, dans toute sa beauté virginale, pour exposer au soleil et à l'air son sein blanc comme la neige. La beauté de cette fleur n'est pas son seul attrait : quand elle s'ouvre, elle répand un riche parfum qui rappelle l'odeur des citrons frais. Les feuilles méritent aussi notre attention : elles sont d'abord d'un beau vert foncé, mais à mesure que la fleur se fane, les feuilles deviennent d'un vif cramoisi, et quand elles croissent très-serrées l'une contre l'autre, elles donnent aux eaux une couleur sanguine, qu'on distingue à une certaine distance.

L'espèce jaune de cette plante est aussi fort belle, quoiqu'elle manque du tissu soyeux et de la couleur délicate de la première; j'appelle ce lis « *le roi des eaux* ». La fleur présente une coupe d'un jaune foncé, dont les pétales concaves sont rembrunies au centre par une teinte de brun rouge, formant un contraste frappant avec les anthères brillantes, qui sont très-nombreuses et se détournent du centre de la fleur, en retombant l'une sur l'autre comme des franges d'or, par rangées successives, jusqu'à ce qu'elles remplissent le creux du calice.

Les bas-fonds de nos lacs abondent en une infinité de plantes aquatiques fort élégantes. Je ne connais rien de plus joli que la vue d'un de ces jardins flottants. Ici, on voit près du rivage une plate-bande de fleurs de lis d'azur, variant depuis le blanc de perle le plus pâle, jusqu'au violet le plus foncé. Plus près du rivage, à l'endroit où les eaux sont plus basses, la persicaire rose élève ses beaux rejetons qui rampaient au-dessous des ondes; on voit alors ses tiges rouges et ses feuilles luisantes et d'un vert foncé, qui sont veinées en dessus d'une teinte rosée : c'est une charmante variété de la persicaire commune. Un peu plus loin, des lis blancs, en pleine eau, flottent sur l'eau, tandis que leurs fleurs doubles s'ouvrent au soleil; près d'eux, s'élève avec un majestueux orgueil une haute plante, dont les feuilles d'un vert foncé, ont la forme d'une lance, et qui porte un bouquet de jolies fleurs bleues. Je ne sais pas le nom de cette fleur gigantesque, et j'ai négligé d'en examiner la structure; ainsi, je ne puis vous donner aucune notion pour vous aider à découvrir son nom ou sa famille.

Nos couches de riz sont loin d'être indignes d'admiration; vues de loin, elles semblent de petites îles vertes sur les lacs; si l'on approche de l'une d'elles quand le riz est

en fleur, on admire ses larges feuilles vertes et ses épis flottants, garnis de bouquets d'un pâle vert tirant sur le jaune avec de légères ombres violettes, au-dessous desquels retombent trois élégantes anthères de couleur paille, qui se balancent au moindre souffle de l'air ou au moindre mouvement des eaux. Je cueillis plusieurs épis au moment où ils venaient de s'entr'ouvrir, mais par malheur ils se rompirent dès qu'ils commencèrent à sécher. L'été prochain, j'essaierai encore d'en conserver, et peut-être réussirai-je mieux.

Les rives basses du lac offrent l'aspect d'un bosquet. Nous avons une très-jolie *herbe de la Saint-Jean*, qui a de belles fleurs jaunes. Le *frutex* en spirales blanches et rouges y abonde encore, ainsi que de charmants chèvrefeuilles arborescents, hauts de trois pieds environ, dont les fleurs viennent par deux ou par quatre, et retombent entre les feuilles d'un vert tendre. D'élégantes fleurs, qui ont la forme de trompette, d'un blanc délicat, tirant sur le vert d'eau, sont remplacées par un fruit couleur de rubis. En cueillant une branche de cette plante, on est frappé de la manière élégante dont les fleurs sont disposées le long de la partie inférieure des branches. Les deux fleurs sont unies au nectaire d'une singulière façon. Les Américains appellent ce chèvrefeuille « *la fleur jumelle*. » J'ai vu quelques-unes des fleurs de cette plante qui étaient d'un rose pâle : c'est un des plus jolis arbrisseaux que nous ayons. J'en ai transplanté quelques-uns dans mon jardin, le printemps dernier; ils promettent de bien venir. Je ne trouve aucune description de cette fleur dans la *Flore de Pursh*, mais je sais que c'est une espèce de chèvrefeuille, par la classe, l'ordre, la forme et la couleur des feuilles, par les tiges, la forme en trompette des fleurs et par le fruit; en somme, le tout a quelque ressemblance avec nos chèvrefeuilles. Il y a un grand arbrisseau tout droit, qui porte de grandes fleurs jaunes en forme de trompette, à l'extrémité des branches. L'enveloppe est une coupe en forme de bateau, qui entoure les fleurs, et d'où elles semblent jaillir, à peu près de la même manière que le chèvrefeuille écarlate. Les feuilles et les fleurs de cette plante n'ont rien de la délicatesse de la première.

Nous avons une grande variété d'orchis très-curieux, les uns bruns et jaunes, d'autres couleur de chair, rayés de cramoisi. Il y en a une espèce qui croît à la hauteur de deux pieds, et qui porte de longs plumets de fleurs d'un violet pâle; il y en a un blanc, d'une odeur délicieuse, et un autre d'un rose délicat avec des fleurs arrondies, frangées avec les œillets d'eau qui croissent dans nos marais; c'est une très-jolie fleur; on la trouve dans les prairies des Castors.

L'automne dernière, j'ai remarqué dans le bois de pins, près de nous, une plante très-curieuse; on voyait d'abord une tige brune et nue, qui poussait des branches comme un arbre en miniature; les jets de cette plante étaient bruns, légèrement tachés de jaune, et remplis de petits nœuds. Je suivis avec quelque intérêt les progrès de maturité de cette singulière plante; vers la fin d'octobre, les petits nœuds, qui se composaient de deux poches dures et angulaires, assez semblables à un bateau, quand elles sont ouvertes, se séparèrent et découvrirent une substance de l'espèce et de la couleur de la paille, ou pareille à de la sciure de bois : c'étaient sans doute les anthères, mais elles ressemblaient plutôt à des semences; cette singulière fleur aurait valu la peine d'être examinée au microscope. J'y observai une autre particularité : après en avoir arraché une avec ses racines, je trouvai des fleurs ouvertes sous terre, et aussi avancées que celles qui croissaient sur les tiges supérieures; seulement, elles étaient un peu pâles, parce qu'elles n'étaient point à l'air. Je ne puis trouver aucune description de cette plante, et

personne, excepté moi, ne semble y avoir fait attention. Les échantillons que j'en avais gardé devinrent si fragiles en séchant, qu'ils tombèrent en poussière.

J'ai promis de faire une collection des plus extraordinaires fleurs originaires de ce pays, pour un des professeurs de botanique de l'université d'Edimboug.

Nous avons une très-belle plante qui, dans la structure de sa fleur, a beaucoup d'affinité avec la pomme de terre ; elle croît à la hauteur de deux ou trois pieds dans les lieux favorables et pousse plusieurs branches ; les fleurs en sont larges, d'un blanc très-pur, tachetées, au fond de la corolle, de mouches d'un jaune brun ; la corolle n'est pas divisée. C'est évidemment la même plante que la pomme de terre cultivée, quoiqu'elle ne paraisse pas produire de pommes à sa racine. Le fruit en est très-beau, il a la forme d'un œuf, de couleur abricot quand il est mûr, et il est d'un aspect fort appétissant ; néanmoins, l'odeur en atteste les propriétés malfaisantes : en ouvrant un des fruits, on trouve une chair molle remplie de graines noires et luisantes. La plante est en fleur depuis le mois de juin, jusqu'à ce que les premières gelées sèchent les feuilles ; elle est beaucoup moins grossière que la pomme de terre ; la fleur, entièrement épanouie, est à peu près de la largeur d'un écu, et tout à fait plate ; je crois que c'est ce qu'on appelle forme de *soucoupe ;* elle se plaît dans les terres grasses et légères, et croît sur les racines renversées des arbres abattus, quand le terrain est assez sablonneux. Je n'ai jamais vu cette plante ailleurs que sur nos propres terres.

L'hépatique est la première fleur du printemps au Canada : elle vous réjouit par ses teintes d'azur, de rose et de blanc, dès le commencement d'avril, aussitôt après la fonte des neiges. C'est pour cela que les habitants du Canada l'appellent *fleur de neige*. Elle pousse dans les prairies et dans les profondeurs des forêts ; ses feuilles sont aussi un ornement durable pendant les mois sereins de l'année ; on les voit sur toutes les élévations et sur toutes les racines couvertes de mousse ; ses teintes d'azur sont variées et délicates, ses anthères blanches forment un charmant contraste avec les pétales bleus.

Le cresson des bois, ou cresson gingembre, comme on l'appelle quelquefois, est une jolie fleur blanche crucifère ; la racine en est blanche et charnue, et piquante cemme le raifort. Les feuilles sont d'un vert triste, à dents aiguës, et divisées en trois lobes. Il en est dont les feuilles sont légèrement bigarrées ; cette plante se plaît dans les terrains humides et forts des potagers, et surtout dans les endroits bas et légèrement marécageux ; la tige de la fleur est tantôt nue, tantôt ornée de feuilles et couronnée d'un jet détaché de fleurs crucifères.

Il y a un cresson qui croît en jolies touffes vertes au fond des eaux, dans les anses et dans les petits ruisseaux : il est d'un goût plus délicat et plus agréable que tous les cressons terrestres ; les feuilles en sont d'un vert tendre fort pâle, découpées et minces ; cette plante fait l'effet d'un coussin vert au fond des eaux. Les fleurs sont jaunes, crucifères et insignifiantes ; on en fait une salade fort bonne au commencement du printemps et à la fin de l'automne. Il y a aussi plusieurs sortes de cresson terrestre et des plantes de la famille des choux, dont on peut se servir comme de légumes précoces. Il y a en outre plusieurs espèces d'épinards ; l'une d'elles, connue ici sous le nom de « *quartier d'agneau*, » croît avec profusion dans notre jardin, et s'élève, dans les terres fertiles, jusqu'à deux pieds. Le feuillage en est très-abondant ; les feuilles sont convertes d'une poudre blanche et rude au toucher. On fait bouillir le haut des branches et les parties les plus tendres de ce légume avec du porc, et il remplace fort utilement des plantes potagères plus délicates.

Nous avons encore le navet indien ; c'est un très-bel *arum* dont la racine ressemble, m'a-t-on dit, au *capava*, quand elle est bouillie ; les feuilles en sont belles et légèrement pourprées ; le navet est vert, tacheté de violet. Les Indiens se servent de sa racine comme d'une médecine et d'un mets. Les colons en mangent souvent comme légume ; mais je n'en ai jamais goûté moi-même. Pursh nomme cette espèce *arum atropurpureum*.

Je ne dois pas oublier un de nos plus grands ornements, l'herbe fraisier, ou épinard à fraises, ou fraisier d'Inde, car on l'appelle de ces trois noms. Cette plante singulière pousse plusieurs branches d'une haute tige ; ces branches sont garnies de belles feuilles qui ressemblent extérieurement aux longues feuilles de nos épinards de jardin. La plus belle de ces plantes est d'un éclatant cramoisi ; elle est charnue comme le fraisier, et contient nne quantité de graines violettes encaissées, en partie, à la manière de la fraise. Le fruit croît très-près de la tige, l'enveloppe complètement, et forme un long bouquet de baies du plus beau rouge. J'ai cueilli des branches d'un pied de long, toutes couvertes de ce fruit si agréable à l'œil, et j'ai regretté qu'il fût tellement insipide qu'on ne peut le manger. Sur le bord de l'eau, et dans les terrains gras, il croît en abondance. Une racine pousse vingt à trente branches qui ploient sous le poids de leur riche fardeau. A mesure que les rejetons supérieurs et ceux du milieu mûrissent et disparaissent, les branches latérales se font place, et présentent ainsi une succession continuelle de fruits, depuis juillet jusqu'aux gelées de septembre.

Les Indiens se servent du jus de cette plante pour la teinture, et mangent, dit-on, le fruit. On s'en sert souvent au lieu d'encre rouge, mais elle s'altère, si elle n'est pas mêlée avec de l'alun. Une de mes amies m'a dit qu'une fois elle *croisa* une lettre, qu'elle envoyait à une parente, en Angleterre, avec cette encre de fraisier ; mais, n'ayant pas eu la précaution de fixer la couleur, quand l'épître tant désirée arriva, la moitié en était tout à fait illisible, parce que la couleur avait à peu près disparu ; en sorte qu'au lieu de causer du plaisir, la lettre ne fut qu'une source de contrariété et d'embarras pour le lecteur, et de mortification pour l'écrivain.

Tout, dans la racine de sang, *sanguinaire*, comme l'appellent quelques-unes des tribus du pays, mérite l'attention, depuis la racine jusqu'à la fleur. Aussitôt que le soleil d'avril a réchauffé la terre, et a fondu la neige, on distingue un grand nombre de boutons très-blancs, au sommet d'une tige nue, et enveloppés en partie dans une belle feuille qui ressemble à celle de la vigne, d'un vert pâle tirant sur le bleu, curieusement semée en dessous d'un orangé pâle. La feuille jaillit seule d'une racine filandreuse, d'où sort un suc épais ; lorsque l'on remet cette racine, ses pores laissent échapper une certaine quantité de liqueur rouge-orange : ce jus est employé dans la teinture par les Indiens, et dans la guérison des rhumatismes et des maladies de peau. Les fleurs de la sanguinaire ressemblent beaucoup au crocus : le bouton, quand il commence à se former, est soutenu par la feuille et y est fermé ; bientôt la fleur s'élève au-dessus de son protecteur, tandis que la feuille, ayant rempli son devoir de tuteur envers le tendre bouton, prend alors tout son développement. La lisière des prairies, quand la terre en est bien nourrie, est propre aux végétaux, paraît être le sol choisi par cette plante.

L'ancolie écarlate est une autre de mes fleurs favorites : elle est d'un rouge vif, bordé de rouge auprès des tubes ; les nectaires sont plus allongés qu'aux ancolies des jardins, et forment une espèce de couronne murale, surmontée de petites boules. Cette ancolie, avec ses longues et brillantes fleurs qui se balancent, est une haute et gracieuse plante ;

elle croît au soleil et à l'ombre, non pas, peut-être, dans les forêts très-serrées, mais dans les lieux où le menu bois a été élagué par le feu ou par la hache; elle semble même fleurir dans les terrains pauvres et pierreux, et on la trouve près de toutes les habitations. L'ancolie *à plumes* se plaît dans l'humidité des marais et sur le bord des ruisseaux ; elle monte jusqu'à trois, et même quatre et cinq pieds, et c'est un fort bel ornement.

Nous avons des violettes de toutes couleurs, de toutes tailles, et de toutes formes, excepté seulement la délicieuse *viola odorata* des bois de notre patrie. Cependant, je ne sais pourquoi nous chercherions querelle à ces douces filles du printemps, parce qu'elles sont dépourvues du parfum que possèdent leurs sœurs plus favorisées. Plusieurs de vos violettes des bois, quoique très-belles, sont aussi sans odeur. Ici, la variété des couleurs doit compenser le manque de parfum. Nous avons des violettes bleues de toutes les nuances : les unes veinées de violet, d'autres d'un bleu plus foncé ; nous en avons d'un blanc délicat, avec des ombres violettes; nous en avons de couleur de soufre, avec des veines noires. D'autres ressemblent à la pâle primevère, et sont veinées de bleu foncé, les deux dernières espèces sont remarquables pour l'abondance et la grandeur de leurs feuilles: les fleurs jaillissent en grappes à chaque jointure, et sont remplacées par de larges capsules, couvertes d'un épais duvet blanc et cotonneux. Il y a une espèce de violette qui croît dans les bois, et dont les feuilles sont extrêmement larges; les bourses qui contiennent les semences sont larges aussi; mais la fleur est si petite et si insignifiante, que ce n'est qu'en examinant de près la plante, qu'on l'aperçoit; ceci a donné lieu à l'opinion vulgaire qu'elle pousse sous terre. Les fleurs sont d'un jaune pâle et verdâtre. Le magnifique poëme de Bryant «*la Violette Jaune*» donne la description de la première violette.

Il y a une gracieuse *viola tricolor*, qui fleurit en automne ; elle est de la grandeur d'une petite pensée, et ses trois couleurs sont le blanc pur, le violet clair et le lilas ; les pétales supérieurs sont blancs, celui du bas est violet, et les ailes des côtés d'un lilas rosé. Je fus frappée de l'élégance de cette fleur rare, dans un voyage que je fis à Péterborough, en allant à Cobourg ; je n'ai pu en conserver des échantillons, et depuis je n'ai pas fait ce chemin. La fleur poussait sur la route, au milieu de trèfle sauvage ; les feuilles étaient petites, arrondies, et d'un vert sombre.

Nous avons plusieurs belles variétés d'asters arborescents : ils sont fort élevés ; les uns ont des fleurs larges d'un lilas bleu clair, ou blanches ; d'autres ont de petites fleurs blanches, avec des anthères rouges, qui semblent des paquets de duvet rouge poudré d'or ; ces anthères produisent un joli effet, opposées aux pétales blancs et étoilés. J'ai vu dans les plaines une variété de grands asters, dont les fleurs, de la grosseur d'une pièce de douze sous, sont de couleur blanc de perle, avec des anthères brunes. Cette plante devient très-haute, et la tige principale produit des rameaux gracieux qui se couvrent de fleurs ; les feuilles de ces espèces sont violettes en dessous, et ont la forme d'un cœur ; les feuilles et les tiges sont veloutées.

Je ne crains pas de vous fatiguer avec mes descriptions de fleurs ; j'en ai encore plusieurs à citer, entre autres, ces élégants petits arbustes toujours verts, qui abondent dans ce pays, sous le nom de verdures d'hiver, et dont trois ou quatre sont remarquables par la beauté du feuillage, de la fleur et du fruit. L'une de ces verdures d'hiver, très-abondante dans nos forêts de pins, est extrêmement belle ; elle a rarement plus de six pouces ; les feuilles sont d'un vert clair et brillant, de forme ovale et alongée, délica-

tement découpées comme les bords d'une feuille de rosier ; et la plante sort de dessous la neige, aussitôt après le premier dégel, aussi fraîche et aussi verte qu'avant les froids : elle semble craindre de fleurir. Je n'ai jamais vu de ces plantes en fleur ; je les ai gardées soigneusement pour vous, mais la plante desséchée ne vous donnera qu'une idée imparfaite de l'original. Vous savez que vous appeliez toujours vos sujets séchés, des cadavres de plantes ; et vous disiez que, lorsqu'elles étaient bien peintes, cette représentation leur ressemblait beaucoup plus. La tige de la fleur s'élève de deux à trois pouces au-dessus du centre de la plante, et elle est couronnée de boutons cramoisis et de fleurs arrondies composées de cinq pétales, qui vont en fonçant, depuis le rose le plus pâle jusqu'au rouge le plus vif. Le stigmate est d'un vert d'émeraude, et forme au centre un turban légèrement côtelée, autour duquel sont disposées dix étamines de couleur améthyste : enfin, c'est un des bijoux du monde floral, et l'on pourrait avec raison le comparer à un anneau d'émeraude entouré d'améthystes. Le contraste des couleurs y est extrêmement agréable, et les boutons cramoisis et les feuilles luisantes toujours vertes, ne sont guère moins admirables que la fleur. Ce serait une belle acquisition pour votre cellection de plantes d'Amérique ; mais je doute qu'elle fleurisse loin de l'ombrage des forêts de pins. Cette plante paraît être la *chimaphila corymbosa*, ou verdure d'hiver, décrite par Pursh, avec quelque légère différence dans la couleur des pétales.

Une autre de nos verdures d'hiver croît abondamment dans les pleines du lac de Riz ; la plante n'a pas plus de quatre pouces ; les fleurs pendent en petites grappes peu serrées ; elles sont d'un blanc verdâtre, et ressemblent par la forme à la fleur de l'arbousier ; les fruits sont écarlates, et connus sous le nom de graines d'hiver, et graines de perdrix ; ce doit être la *gualtheria procumbens*. Mais on trouve une petite plante verte encore plus belle, de la même espèce, dans nos marais de cèdres, connue sous le nom de graines de pigeon ; elle ressemble à l'*arbutus* pour la feuille et la fleur, encore plus que la première plante ; le fruit écarlate est renfermé dans une coupe ou réceptacle de même couleur, découpé sur les bords en cinq pointes. Ce réceptacle est charnu, et participe de la même nature que le fruit. Les fleurs de cet élégant petit arbuste, comme celles de l'arbousier dont il semble la miniature, retombent en grappes vers le même temps où le fruit de l'année précédente est en parfaite maturité ; cette inconstance n'est pas un des moindres charmes de la plante. Si je ne me trompe, c'est la *gualtheria shallon*, que Pursh assimile à l'arbousier ; c'est aussi une de nos verdures d'hiver.

Il y a ici une autre jolie plante rampante, avec de petites fleurs délicates en forme d'entonnoir, et une quantité de petits boutons arrondis, d'un vert foncé, légèrement bigarrés, et de petits fruits d'un rouge vif, qui viennent aux extrémités des branches. Les fleurs de cette plante croissent par paires, et sont si étroitement unies au germe, que le fruit écarlate, qui prend la place des fleurs, semble être un fruit double, contenant les semences des deux fleurs et un double bourgeon. On appelle aussi cette plante verdure d'hiver, ou les jumelles ; elle ne ressemble à aucune des autres verdures d'hiver ; elle vient dans les bois remplis de mousse, rampe à terre, et paraît se plaire à couvrir de petites éminences et des inégalités de terrain. Pour l'élégance de la pousse, la délicatesse de la fleur, et le brillant du fruit, cette plante verte n'est guère inférieure à aucune des autres.

Il existe dans nos forêts une plante, connue sous les noms de canardmâle, pomme

de mai, et pied de canard : le nom botanique de cette plante est podophyllum; elle appartient à la classe et à l'ordre des *polyandria monogynia*. La fleur est d'un blanc jaune; la corolle se compose de six pétales, le fruit en est oblong, et jaune tirant sur sur le vert quand il est mûr; il est de la grosseur d'une olive ou d'une prune de Damas; lorsqu'il est entièrement mûr, il a le goût du tamarin confit; c'est un acide agréable; cette plante paraît être peu productive, quoiqu'elle vienne rapidement dans les terrains boisés et humides. Les feuilles poussent séparées, en palmes, et donnent beaucoup d'ombre lorsqu'il s'en trouve une certaine quantité rapprochées les unes des autres; la tige soutient les feuilles par le milieu; quand elles paraissent d'abord au-dessus de la terre, elles ressemblent à un parapluie ou à une ombrelle fermée; toutes les pointes des feuilles sont abaissées; peu à peu elles s'étendent et forment un dais légèrement convexe. Le fruit ferait avec du sucre une confiture excellente.

Le lis offre un grand nombre de variétés de toutes dimensions. Le martagon rouge abonde dans nos plaines; la violette dent-de-chien, *erythronium*, avec ses feuilles tachetées et ses fleurs jaunes, délicatement mouchetées de taches rouges au dedans et rayées de pourpre sur la partie extérieure du pétale, est un bel ornement de nos bois, où ces plantes se propagent; elles forment un tapis magnifique; les feuilles poussent une à une, de tubes séparés. Il y a deux variétés de cette fleur, la variété jaune pâle, qui n'a ni taches ni raies, et la variété jaune foncé, qui a les unes et les autres. Les anthères de celle-ci sont dorangé rouge, et couvertes avec profusion d'une substance poudreuse et fine. L'asphodèle ou narcisse de nos bois est une fleur inclinée et délicate, d'un jaune pâle; trois fleurs et plus, se succèdent à l'extrémité de la tige : sa hauteur est de six à huit pouces; elle se plaît dans l'ombre épaisse des forêts humides. Elle semble réunir l'extérieur de la jonquille et du narcisse.

Une très-belle plante de la famille des lis, croît abondamment dans nos bois et sur nos terres défrichées; faute d'un meilleur nom, je l'appelle le *lis douri*, quoiqu'elle soit très-répandue sur une grande partie du continent. Les Américains appellent les variétés blanche et rouge de cette espèce « la mort rouge et la mort blanche. » La fleur est d'un rouge foncé, ou d'un blanc éclatant, quoique souvent la dernière variété soit tachetée de rose fin ou de vert foncé; ces accidents de couleur paraissent être causés par le rapprochement du calice et du pétale. On n'a pas encore découvert pourquoi elle porte un nom si formidable. La fleur consiste en trois pétales, et le calice forme trois parties; elle appartient à la classe et à l'ordre des hexandria monogynia; le genre est celui des trois divisions; elle porte trois ovaires pour les semences; les bois secs et les terres défrichées sont le sol qui lui convient; les feuilles poussent par trois, s'élancent des jointures, et forment un grand rond, un peu pointu à l'extrémité.

Nous avons des muguets, et leur cousin, le *sceau de Salomon*, petit martagon ou bonnet turc qui fleurit, et est de la couleur du primevère, puis une infinité de petites fleurs de la famille des lis, remarquables pour la beauté du feuillage ou la délicatesse des formes.

Nos fougères sont très élégantes et en grand nombre; j'en ai de huit sortes différentes, cueillies dans notre voisinage; quelques-unes sont fort élégantes, particulièrement une que j'appelle la « fougère des fées », à cause de sa légèreté. Un jet élastique, d'un rouge violet, est surmonté de plusieurs branches légères qui sont subdivisées et pourvues d'innombrables folioles; chacune des folioles a une tige qui la rattache à la branche, et cette tige est si déliée que le moindre souffle met toute la plante en mouvement.

Si nous pouvions supposer que le Canada ait été le théâtre des réunions des esprits aériens, nous assurerions que ces gracieuses fougères étaient très-propres à abriter la cour féerique d'Oberon et de Titania.

Quand cette fougère commence à sortir de terre, on la distingue à peine parmi les troncs moisis des pins abattus; elle est alors d'un brun rouge clair; et elle est curieusement frisée. En mai et juin les feuilles s'ouvrent, et prennent bientôt une délicate teinte de vert; elles sont presque transparentes; les bestiaux sont très-friands de cette fougère.

La fleur appelée *mocassin* ou *pantoufle de Notre-Dame* (remarquez l'étrange ressemblance qui se trouve entre les noms des espèces de l'Amérique et de l'Angleterre) (1), est une de nos fleurs les plus remarquables, tant par sa beauté que par la singularité de sa structure. Nos plaines et nos pâturages, bien exposées au soleil, en produisent plusieurs variétés, entre autres, le *cypripedium prubescens*, ou mocassin jaune, et le *C. arietinum*, qui sont les plus belles de cette espèce. La couleur de la lèvre de la première est jaune serin, moucheté de cramoisi. Les pétales supérieurs sont au nombre de quatre, deux courts et deux longs. Pour la structure et la couleur, ils ressemblent à quelques-uns des narcisses; les plus courts se tiennent droits comme deux oreilles; les deux pétales latéraux sont trois fois aussi longs que les premiers, très-étroits et élégamment tournés comme les cornes en spirale du bélier de Valachie : en soulevant une espèce de lèvre épaisse, jaune et charnue, qui se trouve au milieu de la fleur, on aperçoit exactement la face d'un chien indien, ses yeux, son nez, et sa bouche; au-dessous est un sac ouvert, resserré légèrement à l'ouverture, ce qui lui donne une apparence creuse et gonflée; le dedans de ce sac est délicatement moucheté de rouge ou de noir : la tige de la fleur est épaisse vers le haut et prend sa direction de côté; les feuilles présentent un large ovale, et sont un peu ridées et côtelées; la plante n'a guère plus de six pouces; la couleur brillante et la nature moyenne de la lèvre de dessous ou sac, rendent cette fleur beaucoup plus belle, selon moi, que la variété violette et blanche, quoique cette dernière soit beaucoup plus remarquable à cause de la dimension de la fleur et des feuilles, et à cause du contraste que présentent le blanc et le rouge, ou le blanc et le violet.

La structure de cette dernière espèce ressemble à l'autre, avec cette seule différence, que les cornes ne sont pas tournées, et que la face est celle d'un singe; l'expression comique de l'animal y est même retracée avec une si admirable fidélité, qu'on ne peut s'empêcher de sourire en voyant ce drôle de visage mobile, avec ses yeux noirs, ronds et bombés, qui percent sous l'enveloppe.

Ces plantes appartiennent à la classe et à l'ordre *gynandria diandria*; elles sont décrites à peu près comme je viens de le faire, par Pursh, qui, cependant, compare le visage de la dernière à celle d'un mouton. Si un mouton a servi de modèle, je pense que ce devait être le plus mutin du troupeau.

Il y a une curieuse plante aquatique qui croît dans les eaux basses, stagnantes ou d'un cours fort lent; elle contient un plein verre d'eau. Un pauvre soldat m'en apporta une, et me dit qu'elle ressemblait à une plante d'Égypte, que les soldats appelaient « la soupe du soldat; et j'y ai bu, m'a-t-il dit, plus d'un bon verre d'eau pure ».

(1) Cette ressemblance se retrouve encore en français : on appelle cette fleur *soulier* ou *sabot de Notre-Dame*.

Un monsieur qui connaissait ma prédilection pour les plantes curieuses, m'apporta une autre variété de celle dont je viens de parler; il la nommait fort à propos « plante à cruche »; elle appartient très-probablement à la famille qui porte ce nom.

Les fleurs qui donnent les parfums les plus prononcés sont nos roses sauvages, qui possèdent une délicieuse odeur : la *tithymale*, qui répand une odeur assez semblable à celle de la giroflée de nuit; la *monarda* violette, qui n'est qu'un parfum depuis la racine jusqu'à la fleur, même après qu'elle est restée plusieurs mois exposée au froid; les feuilles séchées et les bourses qui contiennent les semences, sentent si bon qu'elles communiquent leur parfum aux mains et aux habits. Toutes nos menthes sont très-parfumées : le muguet est remarquable par son odeur, ainsi que ma reine des lacs et son compagnon, le roi des eaux, et bien d'autres fleurs que je ne puis nommer ici. Il est certain que parmi un aussi vaste assemblage de fleurs, il en est, comparativement, très-peu qui soient douées d'odeurs agréables. Quelques arbres de nos forêts ont un riche parfum. Je me suis souvent arrêtée dans mes promenades, pour respirer l'odeur d'un marais de cèdres par un beau jour, lorsque les rameaux étaient encore humides de la rosée d'un orage récent.

Le peuplier balsamique, ou *tacamahac*, n'est pas moins odoriférant, surtout lorsque les boutons d'où découle la gomme commencent à s'ouvrir; c'est un arbre élégant et beau quand il a de l'espace pour étendre ses branches. Il vient principalement sur les rives des lacs, dans les marais découverts; mais il est aussi l'un des ornements de nos plaines, par son écorce argentée et son feuillage ondulant; il produit une gomme claire et résineuse qui forme sur l'écorce des globules transparentes, et les boutons sont couverts d'un fluide gommeux très-aromatique.

Nos herbes sont très-intéressantes; il y en a des variétés qui me sont entièrement nouvelles. Lorsqu'elles sont desséchées, elles forment les ornements les plus élégants de nos cheminées, et elles seraient très-gracieuses sur la tête d'une dame; mais les sectateurs de la mode préfèrent toujours l'art à la nature.

Une ou deux espèces d'herbes que j'ai recueillies ressemblent beaucoup, en miniature, au blé indien; elles sont de même surmontées d'un plumet et portent un épi à huit faces, sur lesquelles de petites graines sont régulièrement disposées. Le *sisyrinchium*, ou herbe aux *yeux bleus*, est une petite fleur d'un bleu d'azur, avec des mouches d'or à la base de chaque pétale; les feuilles en sont plates, roides et semblables à un drapeau; cette jolie fleur vient par touffes sur les terrains légers et sablonneux.

Je vous ai donné la description des fleurs les plus dignes d'attention, et quoique je ne me sois pas probablement toujours servi du langage rigoureux de la botanique, j'ai au moins donné la peinture exacte de ce que j'avais sous les yeux.

Mon cher petit garçon paraît déjà avoir pour les fleurs un goût que j'encouragerai autant que possible. C'est une étude qui tend à policer et à purifier l'esprit, et qui, par des degrés bien humbles, peut élever en quelque sorte jusqu'au ciel le cœur d'un enfant, en lui apprenant à se tourner avec amour et admiration vers ce Dieu bienfaisant qui a créé et fait des fleurs si belles pour orner et féconder cette terre.

Adieu, chère sœur.

LETTRE QUINZIÈME.

RÉCAPITULATION DE DIVERS SUJETS. — PROGRÈS DE L'ÉTABLISSEMENT. — LE CANADA, TERRE DE L'ESPÉRANCE. — UNE VISITE A LA FAMILLE D'UN OFFICIER DE MARINE. — ÉCUREUILS. — VISITE CHEZ UN MINISTRE ÉMIGRANT, ET SON HISTOIRE. — PREMIÈRES DIFFICULTÉS QU'IL LUI FAUT VAINCRE. — LE CARACTÈRE, LES DISPOSITIONS ET LES HABITUDES DES ÉMIGRANTS SONT LES CAUSES QUI ASSURENT LEUR SUCCÈS OU LEUR RUINE.

20 septembre 1834.

Je vous promis, quand je pris congé de vous, avant de quitter l'Angleterre, de vous écrire aussitôt que je pourrais vous rendre un compte satisfaisant de notre établissement dans ce pays. Je ferai de mon mieux pour remplir cette promesse, et pour vous envoyer un léger aperçu de nos entreprises, en y joignant sur l'aspect du lieu où nous avons fixé notre demeure, les remarques qui me sembleront devoir vous offrir quelque intérêt ou quelque amusement. — Préparez donc votre patience, chère amie, pour une épître longue et décousue, dans laquelle je ferai peut-être comme Jack à la lanterne (1); et après vous avoir entraînée dans mes courses vagabondes,

Sur les monts, dans les vallées,
Quels que soient l'heure et le lieu,
Parmi des tours écroulées,
A travers l'onde et le feu.

je vous laisserai au milieu d'un marais de cèdres, ou dans les massifs impénétrables de nos forêts sauvages, sans un renseignement pour vous guider, ni même une *lueur* pour vous éclairer dans votre route.

Vous aurez appris par mes lettres à ma mère notre heureuse arrivée à Québec, ma maladie à Montréal, toutes nos aventures et nos mésaventures durant notre voyage dans le haut du pays, et vous avez su qu'après bien des courses fatigantes, nous avons enfin trouvé un gîte et un lieu de repos auprès d'un tendre parent, que notre bonne étoile nous a fait rencontrer ici, après une séparation de plusieurs années.

Comme mon mari désirait s'établir dans le voisinage d'une personne à laquelle je tenais de si près, pensant que cette société ferait disparaître pour moi la solitude dont se

(1) Nom que donnent les paysans aux feux follets.

plaignent la plupart des femmes qui habitent les forêts ; il acheta un terrain sur les bords d'un magnifique lac, qui fait partie de la chaîne des petits lacs dépendants de l'Otanabée.

Nous sommes donc établis ici, et nous avons maintenant vingt-cinq arpents de défrichés et une maison commode. Notre site est très-agréable, et chaque jour en augmente la valeur. Quand nous vînmes d'abord nous établir dans ces forêts, à l'exception de S..., nous n'avions ici que deux ou trois colons près de nous, et point de routes frayées. Le seul chemin praticable pour transporter les marchandises de la ville la plus prochaine, était de l'autre côté de l'eau ; et il fallait la traverser dans un canot de bois ou d'écorce de bouleau ; le premier de ces deux moyens de transport n'est guère qu'un grand tronc de pin creusé avec la hache, de façon à contenir trois ou quatre personnes ; il est à fond plat et très-étroit, raison pour laquelle on s'en sert beaucoup dans les eaux basses. Le canot de bouleau est fait de bandes d'écorce de bouleau, ingénieusement travaillées et cousues ensemble par les Indiens, avec de fortes racines de cèdres, de jeunes pins ou de mélèzes (arbre que les Indiens appellent tamarack) ; ces canots sont si légers, qu'ils peuvent être aisément portés par deux personnes, ou même par une seule. Nous n'avions pas d'autres bacs. Ces canots sont bien frêles, et demandent à être dirigés avec beaucoup de précaution ; on les fait avancer avec des rames, en se tenant debout ou agenouillé. Les femmes indiennes sont très-habiles à les conduire. Elles conservent leur équilibre avec un talent admirable, en se tenant debout, tandis qu'elles font avancer la barque avec une grande vitesse.

Quelques années ont produit un grand changement dans notre situation. Un certain nombre de colons très-recommandables ont acheté des terres le long des rives de ces lacs, en sorte que nous ne manquerons plus de société. Les routes sont percées maintenant à plusieurs milles au-dessus de nous, et quoique loin d'être bonnes, on peut les franchir en chariots ou en traîneaux. En tout cas, elles valent toujours mieux que rien.

Un village s'est élevé où il y avait autrefois un bois de pins ; nous avons maintenant, à une très-courte distance, un excellent moulin à acier, un moulin à grains et un magasin, avec une grande auberge et plusieurs bonnes habitations. Un beau fond de bois, sur des piles de pierre, a été construit l'an dernier, pour joindre les districts opposés et diminuer la distance qui nous sépare de Péterborough ; et quoiqu'il ait été malheureusement entraîné au commencement du printemps par une crue extraordinaire des lacs de l'Otanabée, un nouveau pont plus solide s'est élevé sur les ruines du premier, grâce à l'activité d'un jeune Écossais qui est le fondateur du village.

Mais le grand ouvrage qui doit, tôt ou tard, sortir cette partie de la province de son obscurité actuelle, c'est l'ouverture d'une ligne de navigation qui partira du lac Huron, passera par le lac Simcoe, traversera notre chaîne de petits lacs jusqu'au lac de Riz, puis enfin le Trente, jusqu'à la baie de Quinte. Ce bel ouvrage procurerait un avantage incalculable, en faisant communiquer directement le lac Huron et les districts intérieurs qui sont derrière le lac Ontario, avec le Saint-Laurent. Ce projet a déjà été soumis au gouverneur, et il excite en ce moment un grand intérêt dans le pays : tôt ou tard on ne peut douter qu'il ne soit mis à exécution. Il présente quelques difficultés et de grands frais, mais il contribuera beaucoup à la prospérité du pays, et il favoriserait l'établissement de plusieurs districts sur les bords de ces lacs.

Je laisserai à des gens plus habiles que moi le soin de discuter à fond la convenance

de cette mesure, sous le rapport politique; mais comme je suppose que vous n'avez point l'intention d'émigrer dans nos forêts intérieures, vous vous contenterez de cet aperçu du projet, et l'amitié vous oblige à croire que l'ouverture d'un marché pour les produits de nos terres est une chose désirable.

Le Canada est la terre de l'espérance ; ici tout est nouveau, tout marche en avant; il n'est guère possible aux arts, aux sciences, à l'agriculture, aux manufactures de rétrograder ; il faut que tout fasse des progrès; quoique, dans quelques endroits, ces progrès puissent paraître lents, dans d'autres ils sont comparativement rapides.

Il y a dans l'esprit des émigrants une activité constante qui les empêche de se laisser aller au découragement, surtout dans les territoires à demi constitués. L'arrivée d'une personne entreprenante donne un stimulant à tous ceux qui l'entourent : une spéculation avantageuse est tentée, bientôt la valeur des terres voisines s'accroît du double et du triple de ce qu'elle était auparavant ; en sorte que, sans aucun dessein de servir ses voisins, les plans d'un colon tournent à l'avantage de beaucoup d'autres. Nous avons déjà éprouvé ces heureux effets, et l'installation d'émigrants respectables dans ce district a triplé la valeur de nos terres.

Tout cela, ma bonne amie, me direz-vous, est très-bien, et pourrait donner lieu à une sage discussion entre des hommes graves; mais des femmes ne peuvent guère s'y intéresser; ainsi, prenez, je vous en prie, un autre texte, et dites-moi comment vous faites pour passer votre temps parmi les ours et les loups du Canada.

Par un beau jour du dernier mois de juin, j'allai par eau, rendre visite à une jeune dame qui venait d'épouser un officier de marine. Celui-ci avait acheté un très-joli lot de terre à deux milles de nous en remontant le lac; notre société se composait de mon mari, de notre enfant et de moi; nous rencontrâmes quelques aimables amis, et nous eûmes beaucoup de plaisir dans notre excursion. Le dîner fut servi dans le *Stoup*, et comme vous pouvez ignorer la valeur de ce mot, je dois vous dire que cela signifie une espèce de large portique ou de salle de verdure, soutenue par des piliers, qui souvent ne sont que des troncs d'arbres dépouillés de leur écorce; le parquet est de terre bien battue, ou en planches; le toit est couvert de bandes d'écorce ou de planches minces. Ces *stoups* sont d'origine hollandaise, et l'on m'a dit qu'ils avaient été introduits par les premiers Hollandais qui sont venus s'établir ici ; depuis ce temps, il se sont répandus dans toute la colonie.

Entourés de l'écarlate rampant, plante originaire de nos forêts et de nos déserts, de la vigne sauvage et du houblon, qui croît ici en abondance, sans qu'on le cultive, ces *stoups* ont un aspect très-champêtre ; en été, ils servent d'antichambre extérieure, et on peut prendre ses repas ou jouir d'une brise rafraîchissante sans être incommodé par l'extrême chaleur du jour.

La maison était remarquablement bien située. Elle se trouvait au sommet d'une plaine élevée, où le terrain s'abaisse par une pente rapide jusqu'à une petite vallée, au fond de laquelle un clair filet d'eau coule entre le jardin et des champs de blé qui se trouvent en face et que borde un ruisseau semblable. En face du *stoup*, où nous dînions, le jardin était décoré d'un tapis vert bien uni, bordé de fleurs, et séparé d'un champ de blé presque mûr, par une haie de bois, au-dessus de laquelle le riche houblon jetait ses jeunes branches et ses gracieuses fleurs. Maintenant, il faut vous dire qu'on cultive le houblon afin d'en faire du levain pour le pain. Comme vous prenez un grand intérêt à

tout ce qui touche le ménage, je vous enverrai une recette pour faire ce que nous appelons de la levure de houblon (1).

Les *Yankees* font usage d'une fermentation de sel, de farine et d'eau chaude ou de lait; mais quoique la levure de sel fasse du pain agréable à l'œil, en ce qu'il est beaucoup plus blanc et plus ferme que le pain fait avec la levure de houblon, la première donne à la farine un goût particulier qui ne plaît pas à tout le monde, et il est très-difficile de faire fermenter la levure de sel dans les temps très-froids.

Et maintenant que je me suis écarté de mon sujet pour vous donner mes recettes, je retournerai à ma société dans le *stoup;* elle était fort agréable, je vous l'assure, et très-cordialement disposée à jouir de la réunion. Nous avions des livres, des dessins, un bel assortiment de babioles indiennes, et une collection de plusieurs longs voyages à regarder et à admirer. Peu après le coucher du soleil, nous descendîmes à travers les bois, jusqu'au lieu de débarquement sur le bord du lac, où nous trouvâmes notre canot d'écorce, prêt à nous reconduire chez nous.

Pendant notre retour, juste à la tête des courants, notre attention fut attirée par quelque petit objet qui glissait fort vite sous l'eau; les opinions variaient sur le compte du navigateur; les uns le prenaient pour un serpent d'eau, d'autres pour un écureuil ou un musc; quelques coups précipités des rames nous placèrent de façon à intercepter le passage au petit voyageur; c'était un bel écureuil rouge, allant à la découverte et sorti d'une île voisine. Le petit animal, avec un courage et une adresse qui nous étonnèrent, au lieu de chercher son salut dans une direction différente, sauta légèrement sur la pointe de la rame, et de là, en un seul bond, à la tête de mon enfant surpris, puis, ayant gagné mon épaule, il sauta de nouveau dans l'eau, et alla droit au rivage, sans avoir dévié d'un seul point de la ligne qu'il suivait lorsque nous l'avions aperçu. Le courage et l'agilité que déploya ce petit animal, me surprirent et m'amusèrent. J'aurais eu peine à croire à cet incident, si je n'en eusse été le témoin oculaire, et de plus copieusement mouillée par l'eau qui égouttait de sa fourrure.

Peut-être trouverez-vous incroyable mon anecdote de l'écureuil; mais je puis vous en garantir l'authenticité, puisque j'ai non-seulement vu, mais senti l'animal. Les écureuils noirs sont très-jolis et très-élégants; ils sont beaucoup plus gros que les rouges, les gris et les écureuils rayés. Les Indiens appellent ces derniers « *Chit munks* » (petits babouins).

Nous avons été considérablement volés l'été dernier par ces petits pillards; les écureuils rouges avaient coutume d'enlever de grandes quantités de notre blé d'Inde, non-seulement sur pied, tandis que la récolte mûrissait; mais ils entraient même dans la maison, à travers quelque fente, dépouillaient très-adroitement le grain de son enveloppe, et l'emportaient ensuite dans leur magasin, dans quelque tronc creux ou dans un grenier souterrain.

Ces petits animaux sont fort avides des graines de citrouille, et on les voit se glisser autour des bestiaux et enlever les graines à mesure qu'elles s'échappent des citrouilles rompues : ils goûtent beaucoup aussi les graines du tournesol, qui croît à une hauteur gigantesque dans nos jardins et dans nos terres. La volaille aime excessivement les graines de soleil, et j'en conservais avec soin dans l'intention d'en faire une bonne provision d'hiver pour nourrir mes pauvres poulets. Un jour que j'allais couper les têtes

(1) Voyez à l'appendix, à la fin du volume.

mûres, dont la plus large était comme une assiette de dessert, je trouvai deux méchants écureuils rouges très-occupés à en recueillir les graines, non pas pour moi, mais pour eux-mêmes. Non contents de détacher les graines, ces petits voleurs sciaient adroitement les tiges, et emportaient à la fois des têtes entières : ils étaient si hardis qu'à mon approche, ils ne voulaient pas se retirer avant d'avoir assuré leur butin ; et chargés d'un poids deux fois aussi lourd que leur petit corps, ils couraient avec une vitesse incroyable par-dessus les haies, les racines, les troncs et les arbres, jusqu'à ce qu'ils eussent échappé à ma poursuite.

Grande fut l'indignation de ce couple prévoyant, quand ils revinrent chercher une autre charge et qu'ils trouvèrent les tiges dépouillées de leurs têtes. J'avais coupé ce qui en restait, et je les avais exposés au soleil dans un panier, sur un petit billot, tout près de la porte vitrée qui était ouverte ; j'étais assise sur le seuil, écossant des haricots, quand les écureuils attirèrent mon attention par leurs petits cris aigus : ils élevaient leur belle queue semblable à une plume et exprimaient la plus vive indignation à la vue de mon invasion : ils ne tardèrent pas à découvrir le panier indien et le trésor qu'il contenait ; quelques mouvements rapides amenèrent le petit couple auprès de la haie, à quelques pas de moi et des têtes de soleil ; ils s'arrêtèrent alors, et s'asséyant sur leurs pattes de derrière, ils me regardèrent de l'air le plus suppliant. Je m'amusais trop de leur perplexité pour leur venir en aide, mais comme je tournais la tête pour parler à l'enfant, ils s'élancèrent en avant, et, en une minute, ils s'étaient emparés de la plus grosse des têtes ; d'abord, l'un la porta quelques pas, puis l'autre, car elle était trop lourde pour qu'un seul s'en chargeât longtemps. Enfin, je m'amusai tant à voir leurs manœuvres, que je les laissai me dérober toute ma provision. J'ai vu une petite famille d'écureuils tout jeunes, jouant au printemps sur le haut d'un arbre creux, et je crois vraiment que c'étaient, sans exception, les plus vives, les plus gracieuses petites bêtes que j'eusse jamais vues.

L'écureuil volant est originaire de nos bois, et il surpasse en beauté, selon moi, toutes les autres variétés de l'espèce. Sa couleur est un gris de la teinte la plus douce et la plus délicate ; sa fourrure épaisse et courte, est aussi soyeuse que du velours ; ses yeux, comme ceux de tous les écureuils sont grands, ouverts et doux ; les longs poils du nez et des joues sont noirs ; la membrane qui lui sert pour voler est blanche, fort douce et délicate, comme la fourniture du chinchilla ; elle forme une bande de fourrure entre les pattes de devant et celles de derrière ; la queue est comme une élégante et large plume grise. Je fus agréablement surprise par la vue de cette jolie petite bête ; car les peintures que j'en avais vues lui donnaient un air de chauve-souris qui le rendait fort désagréable, presque dégoûtant. Les jeunes s'apprivoisent aisément ; ils sont très-joueurs et fort attachés quand on les tient enfermés.

Combien ma petite Emilie serait contente d'avoir un tel jouet ! Dites-lui que si jamais je retournais dans notre chère vieille Angleterre, je tâcherais de m'en procurer un pour elle ; mais pour le moment, il faut qu'elle se contente des échantillons empaillés d'écureuils noir, rouge et rayé que je mets dans mon paquet. Je voudrais pouvoir vous offrir quelque chose de plus précieux, mais nos objets d'arts et de manufactures étant entièrement anglais, à l'exception des babioles de nos Indiens, il me serait difficile de trouver rien qui fût digne de votre attention ; c'est pourquoi je suis obligée d'avoir recours aux productions naturelles de nos bois, pour envoyer des souvenirs à nos amis de *chez-nous*, car c'est toujours ainsi que nous parlons de la terre qui nous a vus naître.

Vous désirez de savoir si je suis heureuse et contente dans ma position, ou si mon cœur regrette la patrie. Je vous répondrai franchement, et je vous dirai que, en ce qui touche les goûts, les souvenirs d'enfance, et tous ces liens sacrés de parenté, ou d'affection qui, pour tout le monde, font du *toit paternel* un lieu vénéré, je donnerai toujours la préférence à l'Angleterre.

D'un autre côté, le sentiment des devoirs que j'ai embrassés et la nécessité de me conformer à ma situation, diminuent les regrets que je pourrais éprouver. De plus, des liens nouveaux et délicieux m'attachent au Canada ; depuis que je suis ici, j'ai joui d'un grand bonheur domestique ; — n'est-ce pas là qu'est né mon cher petit enfant ? — n'est-ce pas là que j'ai goûté pour la première fois tout le ravissement et les jouissances que procure l'amour maternel? Quand mes yeux s'arrêtent sur ce cher enfant qui sourit, ou quand je sens sa douce haleine sur mon visage, je ne changerais pas la joie qui remplit mon cœur pour un seul des plaisirs que le monde pourrait me procurer. Mais, me diriez-vous, « vous pourrez ressentir cette joie partout ailleurs que dans vos solitudes du Canada. » Je le sais, mais ici rien ne peut détourner une mère de son petit nourisson. On n'est pas tentée d'oublier ses devoirs maternels pour les distractions du monde. La présence de votre nouveau-né répand autour de vous comme un enchantement ; vous apprend à aimer le pays qui l'a vu naître ; vous y pensez avec satisfaction, parce que c'est sa patrie ; et en songeant à son bonheur à venir, vous vous intéressez doublement à tout ce qui doit lui appartenir un jour.

Peut-être que je juge le pays d'après mes sentiments particuliers ; et quand je vois, après avoir examiné ma vie présente d'un œil impartial, que je suis tout aussi heureuse, sinon plus heureuse, que je ne l'étais dans mon ancienne patrie, je ne puis qu'aimer le Canada.

Si j'entrais dans le détail des avantages que je possède, peut-être paraîtraient-ils fort négatifs aux personnes qui jouissent de tout ce que les richesses peuvent procurer dans un pays où la nature et l'art sont si favorables à ce qu'on appelle ordinairement les plaisirs de la vie ; mais je n'ai jamais sacrifié à l'idole de la mode et des grandeurs. Les cercles, la compagnie, les plaisirs continuels, étaient pour moi des sources d'ennui, sinon de dégoût. « Il n'y a rien dans tout cela qui puisse satisfaire le cœur », dit Schiller ; et je goûte fort son opinion.

J'étais très-portée à rejeter avec impatience les chaînes que l'étiquette et la mode imposent à leurs adorateurs, jusqu'à leur ôter le libre exercice de leur volonté ; ils sont bientôt obligés de vivre pour un monde qu'ils méprisent et détestent en secret, pour un monde qui les regarde aussi avec dédain, parce qu'ils n'osent agir avec une indépendance qui serait réprimée aussitôt qu'elle se montrerait.

Je dois avouer que je prise excessivement la liberté dont je jouis ici dans ma solitude : c'est un avantage que nous avons sur vous et sur ceux qui habitent les villes et les villages du pays où nous sommes, et qui s'épuisent en efforts ridicules pour se donner une apparence tout à fait contraire à leur véritable situation. Il y a peu, fort peu d'émigrants qui viennent aux colonies dans un autre dessein que celui de réaliser pour eux-mêmes ou pour leurs enfants une fortune indépendante. Ceux qui pourraient vivre avec aisance dans leur patrie, ne voudraient jamais, croyez-le bien, s'exposer aux privations de la vie d'un colon au Canada : nous en concluons tout naturellement que l'émigrant est venu ici avec le désir et l'espérance bien juste d'améliorer son sort et celui d'une famille qu'il n'avait pas le moyen d'établir dans le pays où il est né. Il est

donc absurde de se lancer dans un train de vie qu'on sait fort bien ne pouvoir continuer ; de telles gens devraient plutôt se réjouir à la pensée qu'ils peuvent, s'ils le veulent, vivre suivant leurs moyens, sans être moins estimés parce qu'ils mettent en pratique l'économie, la prudence et l'industrie.

Quant à nous autres défricheurs des forêts, nous sommes plus indépendants : nous faisons ce qui nous plaît ; nous nous habillons comme nous le jugeons plus convenable et plus commode, nous n'avons nullement à craindre les critiques de quelque monsieur ou madame Grundy (1), et comme nous avons secoué les entraves de leur système, nous nous moquons de l'absurdité de ceux qui se forgent volontairement de nouvelles chaînes.

Si nos amis viennent à l'improviste pour nous faire une visite, nous les recevons de notre mieux sous notre humble toit, et nous leur donnons ce que nous avons de meilleur ; mais si notre chère est modeste, nous l'offrons sans faire d'excuses et sans qu'on en exige ; elles seraient hors de saison, car chacun connaît les difficultés d'un nouvel établissement ; et toute apologie sur le manque de variété ou de délicatesse dans les mets, serait plutôt considérée comme un reproche tacite que nous adresserions à nos hôtes, pour être ainsi venus mal à propos mettre à l'épreuve notre hospitalité.

La plus grande partie de notre société se compose de marins et de militaires, en sorte que nous nous rencontrons sur un terrain égal ; et nous connaissons trop les règles de la bonne éducation et d'une société polie, pour permettre qu'on s'écarte des lois que le bon goût, le bon sens et la délicatesse ont établies parmi les gens de notre classe.

Néanmoins, ici, on ne trouve aucunement que la femme d'un officier ou d'un gentleman déroge en participant aux travaux du ménage, ou même en les accomplissant seule, si l'occasion l'exige. Ainsi, connaître la manière de faire le savon, la chandelle, le sucre, le pain, le beurre, le fromage, ou même traire les vaches, tricoter, filer et préparer la laine pour la tisser ; voilà les occupations habituelles de nous autres habitantes des bois ; et nous nous inquiétons fort peu de ce que M. *un tel* ou Mme *une telle* peuvent en dire ou en penser. Nous nous faisons gloire de nous conformer aux circonstances ; et comme chacun sait fort bien qu'un officier anglais et sa femme ne peuvent être que des gens d'une classe distinguée, cela nous suffit, et nous ne craignons pas de faire croire le contraire en nous rendant utiles.

Nos maris adoptent une ligne de conduite tout à fait semblable : l'officier échange son épée contre un soc de charrue, et sa lance contre une faucille ; et si on le voit labourer son champ au milieu des vieilles souches, ou abattre des arbres sur ses terres, nul ne croit qu'il s'abaisse ou qu'il compromet sa dignité, plus que lorsqu'il se montrait à la parade, dans toute la pompe de l'étiquette militaire, avec le ceinturon, l'épée et l'épaulette. Il en doit être ainsi dans un pays où l'indépendance est inséparable de l'industrie, et le Canada ne m'en plaît que mieux pour cela.

Parmi les nombreux avantages que nous possédons dans ce district, ce n'en est pas un des moindres que le bon esprit qui anime les classes ouvrières et pauvres de nos colons. Elles sont exemptes de cette grossièreté américaine que l'on rencontre dans plusieurs des provinces antérieurement formées. Nos domestiques sont presque aussi respectueux que chez nous ; ils ne mangent point à notre table, et ne sont nullement

(1) M. ou madame Grognon.

sur le pied d'égalité avec nous, excepté à l'occasion des « essaims » ; dans ces circonstances et autres semblables, ils se conduisent généralement avec une retenue qui pourrait servir d'exemple à un grand nombre de jeunes gentlemen qui rejettent le frein imposé par la société aux personnes comme il faut.

L'intempérance est un vice répandu ici dans toutes les classes ; mais, j'ai honte de le dire, elle est plus particulièrement le partage de ceux de nos émigrants qui se croient les plus distingués. Ceux-là n'ont pas droit de se plaindre des airs d'égalité que prennent envers eux les classes laborieuses, puisqu'ils descendent eux-mêmes bien au-dessous du colon honnête et sobre, quelque pauvre qu'il soit. Si les fils d'un gentleman s'abaissent, doit-on s'étonner que des fils d'artisans tâchent de s'élever au-dessus d'eux, dans un pays où tous se rencontrent sur le pied d'égalité, et où la bonne conduite est la marque distinctive des classes.

Il y a quelques mois que, me trouvant chez une amie dans une partie éloignée du pays, je l'accompagnai pour aller passer quelques jours dans la maison d'un ministre résident, pasteur d'un riche village du district de ..... Je fus frappée de la simplicité primitive de cette maison et de ceux qui l'habitent. On nous introduisit dans le petit salon de famille, dont le plancher était peint, à la manière des *yankees*, au lieu d'être couvert d'un tapis ; les murs étaient revêtus de planches de sapin, et tout l'ameublement de la pièce présentait la même simplicité. Une grande roue à filer, aussi haute que la roue d'un chariot, occupait presque entièrement le milieu de la chambre, et une femme de moyen âge, proprement vêtue et d'une physionomie douce et distinguée, s'occupait à filer de la laine ; ses jeunes filles tricotaient près du feu, tandis que leur père instruisait deux de ses fils ; un troisième était assis entre ses jambes, sur une petite chaise, tandis qu'un quatrième frappait avec sa hache de vigoureux coups dans la cour, et jetait de temps en temps, par la fenêtre du salon, des regards affectueux sur les personnes qui s'y trouvaient.

Les vêtements des enfants étaient d'une étoffe grossière ; c'était un mélange de laine et de fil, le produit de la ferme et de l'industrie de leur mère. Les bas, les chaussons, les petits manchons et les chauds mitons, tout s'était fait chez eux. Les filles et les garçons portaient des mocassins de leur fabrique : le bon sens, l'industrie et l'ordre régnaient parmi les membres de cette petite communauté.

Les filles et les garçons semblaient agir d'après ce principe, que l'on ne doit rougir que de ce qui est immoral ou inconvenant.

Une hospitalité sans prodigalité, de la bienveillance sans flatterie, distinguaient les manières de nos dignes amis. Tout était conduit dans la maison d'après les conseils de la prudence et du confortable. Le bénéfice était peu élevé (j'aurais dû dire le revenu de la cure) ; mais une petite habitation et quelques terres y étaient attachées, et à force d'activité au dehors et d'économie au dedans, la famille se maintenait dans une position convenable ; enfin, nous jouîmes, pendant notre séjour, de bien des agréments qu'on ne trouve que dans une belle ferme ; on nous servit de la volaille de toute espèce, du bœuf, du mouton excellent et du porc : nous eûmes une grande variété de confitures avec le thé, du miel dans ses rayons, du beurre délicieux et de bon fromage, ainsi que plusieurs sortes de gâteaux. On nous donna une espèce de crêpe, faite avec de la farine de sarrasin, battue avec du lait et des œufs ; on fait lever cette pâte, puis on la verse dans de la graisse bouillante et on la fait frire. Une préparation de maïs,

appelée *gâteau superfin*, frit par tranches, et qu'on mange avec du sirop d'érable, figurait parmi les nouveautés de notre déjeuner.

Un matin que j'admirais une couvée de très-beaux poulets dans la basse-cour, la femme du ministre me dit en souriant : « Je ne sais si vous trouverez que je les ai honnêtement acquis. »

« Je suis certaine, » répondis-je sur le même ton « que vous ne les avez point acquis « par des moyens malhonnêtes; je serais votre caution à cet égard. »

« Eh bien ! » reprit mon hôtesse, « ils ne m'ont ni été donnés, ni vendus, et je ne les ai point volés. J'ai trouvé la première de ces bêtes de la manière suivante. Une vieille poule noire parut un jour de printemps à l'improviste à notre porte; nous accueillîmes l'étrangère avec surprise et joie, car à cette époque notre petite colonie ne possédait pas une seule volaille. Nous n'avons jamais su par quelle voie nous arriva cette poule, mais nous avons supposé que quelque émigrant qui s'enfonçait dans les terres, l'avait perdue ou abandonnée; elle pondit dix œufs, les couva, et en fit éclore autant de poulets. Cette petite couvée produisit une troupe nombreuse, et nous eûmes bientôt pourvu tous nos voisins de volailles. Nous faisons cas de l'espèce, non-seulement à cause de sa taille remarquable, mais à cause de la manière étrange, et en quelque sorte providentielle, dont elle nous est venue. »

J'ai pris grand intérêt à un récit que nous fit un soir le pasteur, tandis que nous étions tous rassemblés autour d'un feu de bois petillant qui montait jusqu'au milieu de la cheminée, dont les pierres avaient été disposées de manière à former dans chaque coin, de grands renfoncements. A propos des premières années de son établissement, il nous dit : « Ce lieu n'était qu'une sombre forêt primitive, quand nous y dressâmes nos tentes : la hache n'avait jamais approché du tronc d'un arbre, et aucun feu n'avait été allumé dans ces bois, si ce n'est par quelques Indiens errants.

« Je pourrais désigner maintenant l'endroit même ou ma femme et mes petits enfants firent leur premier repas, et où ils élevèrent leurs faibles voix pour rendre grâce à l'être tout-puissant et miséricordieux qui les avait préservés des périls de l'Océan, et qui les avait conduits en sûreté jusqu'à cette vaste solitude.

« Nous n'étions qu'un petit troupeau dans ce vaste désert, sous la protection du grand pasteur.

« Je vous ai entendue, ma chère jeune dame, dit-il en s'adressant à ma compagne de visite, parler des difficultés que les colons rencontrent dans les bois; mais permettez-moi de vous dire que vous les avez peu connues, si vous vous comparez à ceux qui sont venus ici il y a plusieurs années.

« Interrogez mes aînés et ma femme, demandez-leur quelles étaient les épreuves d'un défricheur il y a dix ans, et ils vous diront que c'était d'endurer le froid, la faim, et tous les maux qui en sont les suites inséparables; parfois il fallait manquer de tout ce qui est nécessaire à la vie. Quant aux objets de luxe et de délicatesse, nous n'en voyions jamais; — comment en aurait-il été autrement? nous étions si éloignés de tout moyen de nous procurer ces superfluités. Des pommes de terre, du porc et de la farine étaient nos seules provisions, et souvent nous manquions des deux dernières avant d'avoir pu nous en procurer de nouvelles. Nous n'avions de moulins qu'à treize milles de distance; et pour y arriver il fallait suivre des chemins marqués seulement par des lignes d'entailles; il n'y avait alors aucun colon près de nous. Maintenant, vous nous voyez dans un pays cultivé, entourés de fermes florissantes et de villages naissants;

mais il n'en était pas ainsi au temps dont je vous parle : il n'y avait alors ni magasins d'épiceries ou d'autres marchandises, ni étaux de bouchers, ni fermes montées, ni laiteries, ni vergers; il nous fallait attendre patiemment que l'industrie eût produit toutes ces choses.

« Notre nourriture ne connaissait d'autre variété que du porc salé, des pommes de terre et quelquefois du pain, pour le déjeuner; du porc et des pommes de terre pour dîner; des pommes de terre et du porc pour souper, avec une purée de farine de maïs pour les enfants. Quelquefois nous avions pour tout changement du porc sans pommes de terre, ou des pommes de terre sans porc; telle fut la nourriture de la première année : avec le temps nous y ajoutâmes de la farine de notre crû, mais écrasée d'une façon grossière dans un moulin à main, car nous n'avions ni moulin à eau ni moulin à vent, à une distance de plusieurs milles. Aussi, de bon pain était-il un objet de luxe que nous n'avions pas souvent.

« Nous avions amené avec nous une vache, qui nous donna du lait tout le printemps et l'été; mais à cause de l'ail sauvage (herbe commune dans nos bois) dont elle se nourrissait, son lait était à peine mangeable, et faute d'abri et de nourriture, elle mourut l'hiver suivant, à notre grand chagrin : en ceci comme en beaucoup d'autres choses, nous fûmes instruits par une rude expérience; mais nous en profitons aujourd'hui.»

— « Les difficultés de votre premier séjour ne vous jetèrent-elles pas dans le découragement; et n'avez-vous pas regretté de vous être embarqué dans un genre de vie si différent de celui auquel vous aviez été accoutumé? » lui demandai-je.

« Cela aurait pu arriver, si un motif plus élevé que les avantages de ce monde ne m'eût engagé à quitter ma patrie pour venir ici : j'avais été pendant plusieurs années le pasteur d'un petit village dans les mines du Cumberland. J'étais chéri de mon troupeau, qui était ma joie et ma couronne dans le Seigneur. Un grand nombre de mes paroissiens, pressés par la pauvreté et les malheurs du temps, résolurent d'émigrer au Canada.

« Poussés par un désir naturel et légitime d'améliorer leur condition, ils résolurent de traverser l'Atlantique, encouragés par l'offre de concessions considérables de terres incultes que l'on adjugeait alors pour rien aux personnes qui désiraient venir peupler la colonie.

« Mais avant de tenter cette entreprise, plusieurs d'entre les plus considérés vinrent me trouver, et m'exposèrent leurs vues et leurs raisons pour la démarche importante qu'ils allaient faire; et ils me conjurèrent en même temps, au nom de leurs compatriotes émigrants, de les accompagner dans les déserts des Indes occidentales, de peur qu'ils n'oubliassent leur Dieu et leur Sauveur, s'ils étaient abandonnés à leurs seules lumières.

« Je fus d'abord surpris de cette proposition; elle me semblait un projet de visionnaire : mais insensiblement je m'y arrêtai avec plaisir. J'avais peu de liens hors de mon village; le revenu provenant de ma cure était trop peu de chose pour être un obstacle : comme le ministre dont parle Goldsmith, j'étais

« Dans l'opulence avec quarante livres sterling par an. »

Mon cœur s'intéressait à mon troupeau; j'avais été pendant dix ans son guide et son conseiller. J'étais l'ami des vieux et le précepteur des jeunes. Ma femme, ma chère Marie, je l'avais choisie parmi eux; elle n'avait aucun lien étranger qui pût lui faire regretter les habitants de son pays quand nous les aurions quittés; sa jeunesse et son âge

mûr s'étaient écoulés parmi ces mêmes gens qui me demandaient de les suivre : aussi, quand je lui fis part du vœu de mes paroissiens, et qu'elle crut voir que mes désirs s'accordaient avec les leurs, elle réprima tout sentiment de regret qui aurait pu s'élever dans son âme, et me répondit par ces paroles de Ruth :

« Ton pays sera mon pays; ton peuple sera mon peuple; où tu mourras, je veux mourir aussi, et là sera ma sépulture : que le Seigneur me punisse, et qu'il redouble ses châtiments, si autre chose que la mort peut me séparer de toi. »

« Et tu as été pour moi une compagne tendre et affectionnée, Marie, » ajouta-t-il en tournant affectueusement ses regards vers la douce et digne femme, dont la contenance expressive témoignait plus éloquemment que ne l'auraient fait des paroles les sentiments qui agitaient son âme. Elle ne répondit rien, mais je vis de grosses larmes tomber sur l'ouvrage qu'elle tenait entre ses mains. Elles avaient leur source dans des émotions trop sacrées pour qu'un regard indiscret osât les profaner, et je détournai promptement les yeux; tandis que le pasteur continuait à nous raconter les particularités de leur départ de l'Angleterre, leur voyage et enfin leur arrivée dans la terre qu'on avait accordée à la petite colonie, dans la partie alors sauvage de la province de...

« Nous avions obtenu beaucoup d'avis utiles et de secours, par les agents du gouvernement, avant de venir ici, et nous louâmes en outre quelques bûcherons, à un très-haut prix, pour nous initier dans l'art d'abattre, de couper, de brûler et de nettoyer le terrain; comme notre objet principal était de préparer des récoltes quelconques, nous nous mîmes à l'œuvre sans autre retard que le temps nécessaire pour construire un abri momentané pour nos femmes et nos enfants, et nous préparâmes les terres pour les récoltes du printemps, nous aidant les uns les autres de nos bœufs et de notre propre travail. Et ici, je dois ajouter que j'éprouvai toute espèce d'attentions de la part de mes amis. Mes moyens étaient fort bornés et tous mes enfants trop jeunes pour me rendre aucun service; cependant, je ne manquai pas d'aide, et j'eus la satisfaction de voir un petit coin défriché pour la récolte des pommes de terre et du blé, chose que je n'aurais pu faire par mon seul travail.

« Mon fils aîné, John, n'avait que neuf ans, Willie sept, et les autres étaient encore moins en état de m'être utiles. Les deux petits que vous voyez là », ajouta-t-il en me désignant deux petits enfants, « sont nés depuis que nous sommes ici. Cette jeune fille aux blonds cheveux, qui tricote près de vous, n'était qu'une enfant à la mamelle; triste, toujours gémissante; si malade et si faible qu'elle ne sortait presque jamais des bras de sa mère; mais elle crût et se fortifia promptement au milieu de la rude vie d'une famille de défricheurs.

« Nous n'avions ni abri, ni maison d'aucune espèce pour nous recevoir quand nous arrivâmes à notre destination, et nous passâmes les deux premières nuits sur les bords du ruisseau qui coule au pied de la colline, dans une hutte faite de branches de cèdres et d'hemlockis, que je coupai avec ma hache; puis, assisté de quelques-uns de mes compagnons, j'élevai un abri pour ma femme et pour mes enfants.

« Quoiqu'on fût au milieu de mai, les nuits étaient froides, et nous fûmes aises de pouvoir brûler une pile de bois, devant notre hutte, pour nous garantir du froid et de la piqûre des moustiques, qui s'élevaient par milliers du ruisseau, et qui finirent par nous chasser plus haut.

« Dès que cela nous fut possible, nous élevâmes une cabane, qui nous sert maintenant de hangar pour le jeune bétail; je n'ai jamais voulu l'abattre, quoiqu'on m'ait

souvent pressé de le faire, parce qu'elle intercepte un très-beau point de vue; mais j'aime à la voir et à me rappeler les premières années que j'ai passées sous son humble toit. Nous avons besoin de semblables *memento* pour ne pas oublier notre ancien état; mais nous devenons orgueilleux, et nous n'apprécions pas assez notre bien-être actuel.

« Notre premier dimanche fut célébré en plein air : ma chaise était un monceau de bûches; mon église l'épais ombrage de la forêt, sous lequel nous nous rassemblâmes; mais je ne vis jamais une dévotion plus sincère ni plus fervente que ce jour-là. Je me souviens fort bien du texte que je choisis : ce furent les versets 6, 7 et 9 du huitième chapitre du Deutéronome, lesquels me paraissaient applicables à la circonstance.

« L'année suivante, nous élevâmes une petite maison en bois, qui servit d'école et d'église. D'abord, nous avançâmes peu dans notre défrichement, car il nous fallait payer notre expérience, et nous eûmes de nombreux désappointements, et bien des privations durant les premières années. Une fois, nous fûmes tous attaqués de la fièvre, et pas un de nous n'était capable de soigner les autres; ce fut un triste temps; mais un meilleur sort nous attendait. Le torrent de l'émigration augmenta, et l'on commença à parler beaucoup du petit établissement que nous avions fondé. Un homme vint, qui bâtit un moulin à scier; un moulin à moudre s'éleva bientôt après; puis un magasin, puis un autre, jusqu'à ce qu'un village florissant se formât autour de nous. Alors, le terrain commença à augmenter de valeur, et plusieurs des premiers colons vendirent leurs lots avec bénéfice, et s'enfoncèrent davantage dans les bois. A mesure que le village augmentait, les devoirs de ma profession augmentaient tout naturellement; dans les premières années, ils m'avaient été payés en services et en travail volontaire par mon petit troupeau; maintenant, j'ai la satisfaction de recueillir une récompense sans être à charge à mes paroissiens. Ma ferme s'améliore, et, outre le salaire provenant de ma cure, le gouvernement me paie quelque chose de plus pour l'école. Nous pouvons dire maintenant que c'est un avantage pour nous d'être ici, puisqu'il a plu à Dieu d'envoyer sa bénédiction sur nous. »

J'ai oublié beaucoup de particularités intéressantes sur les épreuves et les efforts de cette famille durant les premières années; mais le pasteur nous en avait dit assez pour me rendre entièrement satisfaite de mon sort, et après quelques jours agréablement passés dans cette aimable famille, je retournai chez moi avec une nouvelle provision de contentement, et quelques connaissances utiles et pratiques, qui, je l'espère, me serviront pour tout le reste de ma vie.

Je prends quelque intérêt à un jeune garçon qui a quitté l'Angleterre pour venir apprendre à diriger une ferme au Canada. Le pauvre garçon avait conçu les idées les plus romantiques sur la vie d'un colon. Les récits favorables qu'il avait lus, et la vivacité de son imagination lui avaient fait supposer qu'il passerait presque tout son temps à s'amuser et à courir les aventures, en chassant dans les forêts les daims et d'autre gibier, en tirant le pigeon et le canard, en pêchant à la lance, à la lueur des torches, en naviguant sur les lacs en été dans un canot d'écorce de bois, en patinant l'hiver, ou en glissant sur la neige glacée, comme un Lapon dans son traîneau, enveloppé de fourrures jusqu'aux yeux, et faisant douze milles à l'heure, au son du tintement harmonieux des clochettes. Quelle heureuse vie pour captiver l'esprit d'un garçon de quatorze ans, à peine échappé à la contrainte ennuyeuse des écoles!

Combien il était loin de songer aux pénibles devoirs imposés à un garçon de son âge, dans un pays où jeunes et vieux, maîtres et valets, sont également obligés de travailler pour subsister.

Ici, le fils d'un gentleman devient bûcheron et porteur d'eau ; il apprend à abattre des arbres, à empiler des fagots, à fendre des lattes pour les haies ; il entretient le feu durant la saison où l'on brûle, vêtu d'une grossière blouse de toile, qu'on appelle *chemise de rangeur*, avec un pantalon du même genre et un chapeau de paille, rabattu sur ses yeux, à la manière des *Yankees*, et une pique à la main pour retourner les tisons enflammés. Soigner et conduire les bœufs, labourer, semer, planter du blé d'Inde et des citrouilles, préparer les lits de pommes de terre, tels doivent être les talents d'un jeune émigrant. Ses heures de loisir sont rares en comparaison des heures de travail, mais il les saisit avec une joie et une avidité qui en fait le plus grand charme.

Vous pouvez vous imaginer le désappointement qu'éprouva le pauvre garçon lorsqu'il vit ses beaux rêves de divertissements s'évanouir en présence de la réalité des détails fastidieux dont un jeune colon doit s'occuper dans les forêts intérieures.

Cependant, la jeunesse est le meilleur âge pour venir dans ce pays ; l'esprit se fait bientôt à sa situation, et non-seulement il s'accoutume, mais il finit par se complaire à ce changement de vie. C'est en outre une consolation pour chacun de voir que les personnes de son rang sont obligées comme lui de se soumettre à tout, si elles veulent prospérer ; et peut-être avec le temps, bénit-il le pays qui l'a dépouillé d'une partie de cet orgueil absurde qui lui faisait mépriser ceux dont les occupations étaient humbles. Ce serait grand dommage de tromper ceux qui désirent émigrer, en leur faisant des peintures fausses et flatteuses des avantages que l'on rencontre dans ce pays. Présentons franchement le pour et le contre, et que le lecteur juge de son mieux, après avoir mis de côté toute prévention et toute idée d'intérêt dans une matière qui est aussi importante, non-seulement pour lui, mais encore pour le bonheur de ceux dont il doit protéger la destinée. Il est, néanmoins, beaucoup plus difficile d'écrire sur l'émigration qu'on ne le croit généralement. Ce sujet embrasse un champ si vaste, que ce qui serait parfaitement juste à l'égard d'une partie de la province, ne le serait aucunement pour une autre partie. Un district diffère d'un autre, et un territoire d'un autre territoire, selon les avantages naturels qui s'y trouvent, soit que ces établissements aient été formés depuis longtemps ou qu'ils datent d'hier, soit qu'ils aient ou n'aient pas de lacs et de courants d'eaux ; le sol et le climat y diffèrent aussi, selon leur position et leurs accidents.

Le succès dépend beaucoup encore du caractère, des habitudes et des dispositions des émigrants. Ce qui convient à l'un ne convient pas à l'autre. Une famille prospèrera et réunira toute espèce d'agréments dans son habitation, tandis que d'autres languiront dans la pauvreté et le mécontentement. Il faudrait des volumes pour discuter tous les arguments pour et contre, et pour désigner les personnes qui sont ou ne sont pas faites pour l'émigration.

Avez-vous lu la peinture spirituelle et animée du « défrichement des forêts », par le docteur Dunlop? Si vous ne connaissez pas ce livre, ayez-le dès que vous le pourrez, il vous amusera. Je crois qu'on devrait prendre dans le même esprit « la femme du défricheur », et puiser dans l'histoire des émigrants qui vont habiter les forêts, quelques exemples pour notre sexe. Nous avons assurément besoin de bons avis sur nos devoirs et sur la folie qui nous fait répugner à partager le sort de nos époux, que cependant nous avons promis d'aimer « dans la richesse et dans la pauvreté, dans la maladie et dans la bonne santé ». Il en est beaucoup trop qui prononcent ces paroles sans en comprendre l'importance, et sans avoir songé qu'il leur faudra peut-être un jour quitter

foyer, parents et patrie, pour partager les rudes épreuves d'une vie de colon; mais la femme qui aime véritablement son mari, fera cela et plus encore, si le compagnon qu'elle a choisi le lui demande.

Mais il est temps de vous dire adieu : mon ennuyeuse lettre, devenue un énorme paquet, vous fatiguera, et vous regretterez qu'elle ne soit pas tombée dans l'Océan.

LETTRE SEIZIÈME.

CHASSEURS INDIENS. — VOYAGE EN CANOT. — PRIVATION DE BIBLIOTHÈQUES DANS LES FORÊTS. — NOUVEAU VILLAGE. — PROGRÈS DE TOUTE ESPÈCE. — MOUCHES DE FEU.

17 octobre 1834.

Puisque je vous ai donné, dans une de mes anciennes lettres, quelques détails sur une visite en hiver aux Indiens, je vais maintenant vous faire une courte esquisse de leur campement d'été, que j'ai été voir par une belle soirée du mois de juin, accompagnée de mon mari et de quelques amis qui étaient venus passer la journée avec nous.

Les Indiens étaient campés sur une petite presqu'île qui s'avance entre deux lacs; notre plus court chemin était par le bois, mais la terre était si encombrée d'arbres renversés, que nous convînmes d'aller en canot. La journée était chaude, sans être étouffante, comme cela n'arrive que trop souvent en été : et, chose étonnante, les mouches noires et les moustiques furent assez civils pour ne pas nous tourmenter. Notre barque légère rasait gaiement la tranquille surface des eaux, sous l'ombrage des branches de cèdres, d'hemlocks et de baumes qui répandaient un délicieux parfum chaque fois que la brise se glissait entre leurs rameaux. Je fus ravie à la vue d'une couche d'iris bleus mêlés à des lis d'eau blancs comme la neige, devant lesquels notre canot passa. En tournant la jetée pierreuse qui forme la pointe de la presqu'île, nous aperçûmes au-dessus des arbres la légère fumée bleuâtre du camp, et, peu d'instants après, notre canot se trouva sûrement amarré à côté de ceux des Indiens.

A l'aide des branches pendantes des arbrisseaux, je parvins à gravir un sentier escarpé, et bientôt j'arrivai en face de la tente. C'était un dimanche soir; tous les hommes

étaient chez eux ; quelques-uns des plus jeunes membres de chaque famille (car il y en avait trois qui habitaient le wigwam) s'amusaient à lancer un tomahawk vers un point marqué dans l'écorce d'un arbre éloigné, ou à tirer de l'arc, tandis que les plus âgés se reposaient à l'ombre sur leurs couvertures, les uns lisant, les autres fumant et regardant gravement les jeunes tireurs qui faisaient assaut d'adresse.

Une seule des femmes se trouvait à la maison ; c'était mon ancienne connaissance, la femme du chasseur. Elle était assise sur une couverture ; son plus jeune enfant, le petit David, *papouse* de trois ans, qui n'était pas encore sevré, reposait entre ses pieds ; elle le regardait souvent avec tendresse et caressait de temps en temps sa tête crêpue. Pierre, qui est une espèce d'homme important, quoiqu'il ne soit point un chef, était assis à côté de sa femme, vêtu d'un beau surtout bleu, avec une ceinture de laine rouge qui lui serrait la taille. Il fumait une pipe courte et regardait la troupe assemblée à la porte de la tente avec une expression d'intérêt tranquille ; quelquefois il soulevait un instant sa pipe, pour faire une espèce d'exclamation intérieure, sur le succès ou sur la défaite de ses fils dans leurs tentatives pour atteindre la marque faite sur l'arbre. La vieille Indienne, dès qu'elle me vit, me fit signe d'avancer, et, me désignant une place vide sur sa couverture, avec un sourire de bonne humeur, elle me dit de m'asseoir auprès d'elle, ce que je fis, et je m'amusai à examiner l'intérieur du wigwam et ses habitants. L'édifice était de forme oblongue, ouvert aux deux bouts ; mais on me dit que la nuit ces deux issues étaient fermées par des couvertures ; le haut du toit était pareillement ouvert ; les côtés étaient grossièrement garnis de larges bandes d'écorce de bouleau, passées au dehors et au dedans entre les pieux qui formaient la charpente de la tente : une longue et mince perche de bois de fer formait une tringle basse, à laquelle étaient suspendus divers pots et marmites de fonte et de cuivre ; quelques quartiers de venaison nouvellement tuée, et du poisson séché ; les feux occupaient le centre de la hutte, et plusieurs bons chiens de chasse reposaient autour des tisons ; ils avaient quelque chose de la tranquille apathie de leurs maîtres, et ils ouvrirent les yeux seulement pour regarder les nouveaux venus ; mais, voyant que tout était dans l'ordre, ils retombèrent dans leur assoupissement, sans s'inquiéter en aucune façon de notre présence.

La famille du chasseur occupait tout un côté du bâtiment, tandis que Joseph Musk-Rat et sa famille, et Joseph Bolens, avec sa femme, partageaient l'autre côté ; leurs divers appartements étaient distingués par leurs couvertures, leurs lances à pêcher, leurs carabines, leurs tomahawks et autres objets ; quant aux ustensiles de cuisine, leur variété donnait à croire qu'ils appartenaient à toute la communauté ; une parfaite union régnait entre les trois familles, et si l'on peut juger par l'extérieur, ils paraissaient heureux et contents. En examinant les livres qui étaient entre les mains des jeunes gens, nous vîmes que c'étaient des hymnes et des traités religieux ; l'anglais était d'un côté et une traduction indienne était en regard. Pour satisfaire nos désirs, les hommes chantèrent un hymne et s'en acquittèrent fort bien ; mais il manquait la douce voix des jeunes filles indiennes, que j'avais laissées en face de la maison, assises sur un tronc de pin, s'amusant avec mon petit enfant, et paraissant charmées de lui et de sa bonne.

En dehors de la tente, la vieille Indienne me montra un canot d'écorce de bouleau que l'on construisait ; la forme du canot est tracée par des bâtons enfoncés en terre, à de réguliers intervalles ; les bandes sont mouillées et fixées à leur place avec des lattes de cèdre, courbées de manière à remplacer des côtes en bois ; les bandes d'écorce sont cousues ensemble avec de fortes racines de mélèze, et les bouts du canot sont aussi cou-

sus ou lacés avec la même matière; le tout est ensuite verni avec une gomme épaisse.

J'eus l'honneur d'être reconduite par madame Peter, dans un canot tout neuf, qu'on venait de lancer, et le mouvement en était délicieux; assise au fond de la petite barque, sur quelques légères branches d'hemlocks, je goûtai beaucoup mon voyage. Le canot, dirigé par le bras vigoureux de la brune amazone, glissait légèrement sur les eaux, et je fus bientôt mise à terre dans une petite anse voisine de mon logis. Pour reconnaître la politesse de l'Indienne, je la charmai en lui faisant présent de quelques perles pour broder des mocassins et des gaînes de couteaux; elle renferma soigneusement son trésor en l'attachant dans un coin de sa couverture avec un bout de fil.

Malgré leur réserve et la gravité de leur caractère, on trouve parfois beaucoup d'enfantillage dans les Indiens. Un jour, je donnai au chasseur et à son fils quelques gravures coloriées, dont ils semblèrent excessivement satisfaits. Plusieurs figures habillées à la mode les firent rire immodérément. Quand ils eurent quitté la maison, ils allèrent s'asseoir sur un arbre renversé, et appelèrent leurs chiens autour d'eux, leur montrant à chacun les figures séparément.

Les pauvres animaux, au lieu de regarder les belles dames et les beaux messieurs élégamment habillés, levaient leurs bonnes têtes et léchaient les mains et le visage de leurs maîtres; mais le vieux Pierre voulait absolument que les chiens s'amusassent aussi à regarder les peintures, et il les tournait vers elles, les retenant par leurs longues oreilles quand ils cherchaient à s'échapper. J'aurais eu peine à supposer que le grave Indien fût capable de tant d'enfantillage.

Les Indiens semblent rechercher moins qu'autrefois les ornements éclatants et le clinquant, et ils affectent la manière européenne dans leur habillement; il n'est pas rare de voir un Indien vêtu d'un habit et d'un large pantalon de drap fin, quoique, selon moi, les manteaux que leur donne le gouvernement, et qui font partie de leurs présents annuels, soient bien plus convenables, et leur siéent beaucoup mieux. Les femmes aussi préfèrent des robes de coton ou d'étoffe, des tabliers et des fichus et autres objets utiles, à toute espèce de parure, quoiqu'elles aiment assez à les regarder et à les admirer; elles se plaisent cependant à parer les petits enfants, à broder leurs langes avec de la soie et des perles, et elles attachent des ailes d'oiseaux à leurs épaules. Je m'amusai beaucoup de voir un de ces cupidons indiens paré des ailes d'un *oiseau de guerre* d'Amérique; c'est un magnifique animal, qui ressemble un peu à notre bouvreuil d'Angleterre, si ce n'est que le plumage en est plus brillant : la poitrine et les plumes qui se trouvent sous les ailes sont du carmin le plus vif, avec des ombres noires et blanches. Cet oiseau a été appelé *oiseau de guerre*, parce qu'on l'a vu pour la première fois en cette province, durant la dernière guerre d'Amérique; fait que je crois bien avéré, ou qui, du moins, est généralement accrédité.

Je n'ai pu m'empêcher de rire de votre supposition que nous autres habitants des forêts nous pouvons facilement nous procurer une bibliothèque *circulante*. Jusqu'à un certain point, vous n'êtes pas si éloignée de la vérité, car la bibliothèque de chaque colon peut être considérée comme telle, puisque leurs livres passent tour à tour d'un ami à un autre; et, heureusement pour nous, nous en avons dans notre voisinage quelques-unes parfaitement bien fournies, et qui nous sont toujours ouvertes. Il y a à York une bibliothèque publique, et à Cobourg une bibliothèque *circulante*; mais elles pourraient tout aussi bien être de l'autre côté de l'Atlantique, pour la facilité que nous avons d'en profiter.

Je devine d'où vient votre erreur; vous avez chez vous les mêmes idées que j'avais autrefois sur la facilité de voyager en ce pays-ci : je sais maintenant ce que sont les chemins à travers les forêts; un voyage de quelques milles est une entreprise sérieuse. Vous rappelez-vous le récit que je vous ait fait d'un voyage d'une seule journée à travers les bois. Je suis fâché d'être obligée de dire que les chemins n'ont guère changé depuis que j'ai écrit cette lettre. Une fois seulement, j'ai hasardé de faire un voyage semblable, dont la durée fut de quelques heures d'un rude exercice; et ce fut plutôt par un heureux hasard, que par tout autre raison que j'arrivai saine et sauve à ma destination. Je ne pouvais m'empêcher de rire des fréquentes exclamations du conducteur, malin garçon du Yorkshire : « Oh ! si je pouvais seulement avoir à conduire son excellence le gouverneur par ces chemins, comme je ferais trotter les vieux chevaux sur les troncs et sur les pierres, jusqu'à ce qu'il jetât les hauts cris; je garantis qu'il ferait quelque chose pour les améliorer avant d'y revenir. »

Par malheur, ce n'est pas une des routes portées sur le règlement relatif à ce côté de la rivière; elle a été percée par les colons pour leur propre commodité; aussi je crains qu'on ne fasse rien pour l'améliorer, à moins que les habitants eux-mêmes ne s'en chargent.

Nous espérons avoir bientôt, pour nos grains, un marché plus près que Péterboroug; on vient de construire un moulin à farine dans le nouveau village qui s'élève. Ce sera une grande commodité pour nous; il nous faut maintenant aller à grands frais acheter notre farine par de mauvais chemins; et la perte du temps pour ceux qui sont obligés d'envoyer moudre le blé à la ville, est un mal sérieux; on y remédiera avant peu, à la grande joie de tous les alentours.

Vous ne savez pas de quelle importance sont toutes ces améliorations et quel effet elles produisent sur l'esprit des émigrants; en excitant leur courage, elles augmentent considérablement aussi la valeur des propriétés. Nous avons déjà ressenti l'avantage d'être près du moulin à scier, parce que non-seulement cela nous met à même de bâtir à moins de frais, mais encore d'échanger des troncs entiers contre des planches sciées. Les grands pins qui, en d'autres circonstances, seraient un grand embarras et une perte, deviennent d'un bon rapport, quand on les coupe d'une longueur suffisante pour en faire des planches, chose facile quand on est près de l'eau; on commence par les scier en longs morceaux, puis les bœufs les transportent, pendant l'hiver, quand la terre est durcie, jusqu'au bord du lac; dès que la glace se rompt, les morceaux de bois descendent avec le courant, et entrent dans le bassin du moulin. J'ai vu le lac en face de nos fenêtres, couvert de ces bois flottants, qui descendaient vers leur destination.

Combien on estimerait les grands chênes et les pins gigantesques, dans une propriété en Angleterre, tandis qu'ici on y fait aussi peu d'attention qu'aux jeunes arbres chez vous; dans quelques années on regrettera les arbres qu'on brûle maintenant. Cependant il est impossible de les conserver; ils seraient d'un trop grand embarras pour le fermier. Les chênes sont précieux pour faire des lattes, et forment les barrières les plus durables; le pin, le cèdre et le frêne blanc sont aussi employés à cet usage; l'érable et le hêtre sec sont le meilleur bois à brûler; le frêne blanc brûle bien aussi. Quand on fait la potasse pour le savon, on a soin de n'employer que des cendres de bois dur, tel que le chêne, le frêne, l'érable, le hêtre; tous les arbres résineux sont mauvais pour cela, et la potasse, en bouillant, ne se mêlerait pas avec la graisse, au grand mécontentement du colon inexpérimenté, qui, s'il avait été mieux informé, se

serait épargné beaucoup de peine inutile et une grande perte de matières, choses toujours fâcheuses après de longs mois d'économie. Je tiens ces renseignements de la femme d'un colon américain, laquelle m'a recommandé d'avoir bien soin de ne pas me servir de cendres d'aucun pin pour extraire la potasse; et, à ce propos, je dois observer que, de tous les peuples, les Yankees, comme on les appelle, sont les plus industrieux et les plus attentifs; ils ne sont jamais à court d'expédients : si une chose leur manque, ils en adoptent une autre, avec une promptitude de pensée qui me confond, tandis que ce n'est pour eux qu'une chose toute naturelle. Il semble qu'ils aient une présence d'esprit innée, et au lieu de perdre le temps en paroles, ils agissent. Les vieux colons qui ont vécu longtemps parmi eux, semblent avoir si bien pris les mêmes habitudes, qu'il est impossible de les distinguer. J'ai entendu appeler les Américains un peuple bavard et vaniteux; eh! bien, autant que je puis les connaître, je pense qu'ils sont presque laconiques, et s'ils me déplaisent, c'est par une froide brièveté qui semble placer une barrière entre eux et vous.

J'ai été assez frappée d'une remarque que nous fit un horloger voyageur, né dans la province de l'Ohio. Après avoir répondu à quelques questions que mon mari lui faisait sur la supériorité du climat de l'Ohio, il dit qu'il était surpris que des hommes comme il faut préférassent les provinces du Canada, surtout les forêts, où ils manquaient pendant plusieurs années de toutes les commodités de la vie, à la province riche, bien cultivée et fertile de l'Ohio, où le terrain était moins cher, qu'il fût ou non défriché.

Nous lui répondîmes que, d'abord, des Anglais préféraient le gouvernement anglais; et en outre, qu'ils détestaient les mœurs de ses compatriotes. Il se rendit franchement à la première objection; mais, en réponse à la seconde, il fit observer que tous les Américains ne devaient pas être jugés d'après ceux que l'on trouvait dans les colonies anglaises, parce que ces derniers étaient, pour la plupart, des gens perdus de réputation, qui s'étaient enfuis au Canada, pour échapper à leurs créanciers ou à la vindicte des lois; et il ajouta : « Il serait dur pour les Anglais qu'on les jugeât comme nation, d'après les condamnés de Botany-Bay. »

Il n'y avait rien de répréhensible ni de grossier dans les manières de cet étranger, et sa défense en faveur de sa nation, était raisonnable, et telle que toute personne exempte de prévention lui en aurait su gré.

Je viens d'être interrompue par un ami qui est venu me dire qu'une occasion se présente pour envoyer sûrement et sans frais à Londres ou à Liverpool, et qu'il pourra se charger d'un paquet.

Je suis ravie de cette nouvelle, mais je regrette de n'avoir à vous envoyer que quelques graines de fleurs, un échantillon de l'industrie des femmes indiennes, et quelques papillons. — Ces derniers sont pour Jane. J'espère qu'ils n'auront pas tous le même sort que celui que j'ai envoyé la dernière fois. Sarah m'a écrit que, lorsqu'elles ouvrirent la petite boîte où j'avais enfermé l'insecte vert, il ne restait de sa dépouille terrestre qu'un peu de poussière et quelques pattes rouges. J'ai pu, quoique avec peine, m'en procurer un autre encore plus beau; et de peur qu'il n'éprouve le même sort, je veux au moins conserver le souvenir de ses beautés en vous les dépeignant.

Ce scarabée a juste cinq pouces d'une aile à l'autre; le corps est gros comme mon petit doigt, blanc comme la neige, et couvert de longues soies; les pattes sont d'un rouge vif, ainsi que les antennes, qui sont dentelées de chaque côté, comme un peigne, plus courtes que celles des papillons, et élégamment bouclées; les ailes de dessus et de des-

sous sont de la plus charmante teinte de vert pâle et dorées au bout; chaque aile a un petit croissant nuancé de bleu pâle, de rouge foncé et d'orange; le bleu forme le centre, comme un œil à demi clos. Les ailes de dessous sont allongées en longue découpure, de manière à former deux queues, comme celles du papillon à queue d'hirondelle; elles n'ont qu'un pouce de long, et sont bordées d'or; enfin, cet insecte est un des plus charmants que j'aie jamais vus.

Nous avons une grande variété de papillons-paons, très-beaux, et qui ont un grand nombre d'yeux sur les ailes. Le papillon jaune à queue d'hirondelle est aussi très-commun; nous avons encore l'amiral noir et bleu, l'amiral rouge, le blanc et le noir, ainsi que d'autres belles variétés que je ne saurais décrire. Le plus gros papillon que j'aie encore vu, est d'un rouge vif, avec des dessins noirs comme du jais, qui forment comme une dentelle légère sur ses larges ailes.

Quant aux *demoiselles*, nous en avons de toutes les tailles, de toutes les formes et de toutes les couleurs. Je fus surtout charmée de deux superbes demoiselles bleues, que je voyais toujours cet été sur mon chemin en allant visiter ma sœur. Elles étaient aussi grosses que des papillons, avec des ailes de gaze noire; sur chacune d'elles était un croissant du plus beau bleu de ciel, nuancé d'écarlate; les corps de ces beaux insectes étaient bleus aussi. J'en ai vu d'écarlates, de jaunes et de noirs, de cuivrés, de verts et de bruns; ces derniers sont fort ennemis des moustiques et d'autres petits insectes, et on les voit en grand nombre voler le soir dans toutes les directions, à la recherche de leur proie.

Il ne faut pas oublier les mouches de feu, car elles sont entre toutes les plus remarquables; elles se montrent généralement avant la pluie; on les voit souvent, par des soirées chaudes et humides, se jouer parmi les cèdres, sur la lisière du bois, et surtout près des marais, où l'air est illuminé par leur vive lumière. On les voit quelquefois par groupes, glisser comme des étoiles filantes, ou descendre si bas qu'elles entrent dans les demeures et voltigent sur les draperies du lit ou sur les rideaux des fenêtres; la lumière qu'elles répandent est plus brillante que celle du ver luisant; mais elle vient de même de la partie inférieure du corps. On voit fréquemment aussi le ver luisant, même jusqu'en septembre, pendant des nuits calmes, chaudes et humides. Nous avons une multitude de grands et de petits scarabées; les uns sont vert et or, d'autres roses ou rouges et noirs, ou jaunes et noirs; quelques-uns sont tout noirs, énormément grands, avec de larges cornes branchues. Les guêpes ne sont pas si importunes qu'en Angleterre; mais je suppose que c'est parce que ces insectes gloutons ne trouvent pas dans nos jardins une proie aussi riche que dans les vôtres.

L'un de nos bûcherons m'a apporté l'autre jour ce qu'il appelait un nid de frêlons; c'était assurément un ouvrage trop petit et trop délicat pour un insecte si grand; je suppose plutôt qu'il appartenait au bel insecte noir et or qu'on appelle mouche-guêpe, mais je n'en suis pas certaine. Le nid avait à peu près la grosseur et la forme d'un œuf de dindon, et se composait de six espèces de coupes engagées les unes dans les autres, et s'amoindrissant jusqu'à la dernière, qui n'est pas plus grande qu'un œuf de pigeon. En regardant attentivement dans l'orifice de la dernière coupe, on y apercevait un petit rayon qui contenait douze cellules, faites avec le soin le plus merveilleux; elles étaient supérieures en régularité aux cellules des abeilles domestiques, et il en eût fallu trois pour en faire une de ces dernières. La substance qui compose ces coupes est une sorte de tissu soyeux d'un gris argenté, et aussi fin que le plus beau papier de soie des Indes;

il est en outre très-fragile ; légèrement humecté, il devient gluant, et s'attache un peu au doigt ; le tout est soigneusement fixé à un bâton : depuis, j'en ai vu un qui était fixé à un pin ordinaire. Je ne pouvais qu'admirer le soin instinctif déployé dans la formation de cette merveilleuse pièce d'architecture, pour préserver l'animal encore non formé, soit de la pluie, soit de la voracité des oiseaux.

Je croyais avoir soigneusement conservé mon trésor, en le mettant dans un de mes tiroirs ; mais une méchante petite souris maraudeuse le déterra et le mit en pièces, par amour pour le miel contenu dans une ou deux des cellules. Je fus très-contrariée, parce que je voulais l'envoyer par une occasion favorable à une amie intime qui demeure dans *Gloucester-place*, et qui n'aime rien tant que les curiosités naturelles ; une fois, elle me montra un nid de forme semblable à celui dont je viens de parler ; on l'avait trouvé dans une ruche à miel ; la matière en était plus grossière, et, si j'ai bonne mémoire, il ne contenait que deux cases au lieux de six.

J'ai toujours eu un grand désir d'avoir le nid d'un oiseau-mouche (ou colibri), mais jusqu'ici j'ai été désappointée. Cet été, j'ai des plates-bandes de réséda et d'autres fleurs, ainsi que de grands convolvulus, que les Américains appellent « gants du matin » ; ces charmantes fleurs tentèrent les colibris et les attirèrent dans mon jardin, et j'eus le plaisir de voir un couple de ces beaux petits oiseaux, mais leur vol est si étrange qu'on peut à peine bien saisir leurs couleurs ; leur mouvement, lorsqu'ils volent, ressemble au tournoiement d'un rouet, et le bruit qu'ils font est comme le bourdonnement d'une roue en travail ; je planterai des fleurs pour les engager à bâtir leur nid près de nous.

Je crains parfois que vous ne vous fatiguiez de mes longues et ennuyeuses lettres ; mes seules resssources sont les détails domestiques et l'histoire naturelle du pays ; chaque fois que je trouve quelque nouveauté qui soit digne de votre attention, je vous en fais part. Il est possible que je vous désappointe souvent par des détails qui semblent présenter la position de l'émigrant sous un jour défavorable ; je donne seulement les faits, tels que je les ai vus ou entendu raconter. Je pourrais vous parler de défricheurs dont les établissements sont très-florissants ; je pourrais aussi retourner la médaille, et vous en concluriez qu'il y a de nombreux arguments pour et contre l'émigration. Or, le plus fort argument, et celui qui a le plus de poids, c'est la *nécessité*, et presque toujours il fait pencher la balance en faveur de l'émigration ; et cette même impérieuse dame *nécessité* me dit qu'il est *nécessaire* de terminer ma lettre.

Adieu. Votre sœur toujours bien tendre et bien affectionnée.

LETTRE DIX-SEPTIÈME.

FIÈVRES. — MALADIE DE LA FAMILLE. — CAUSE PROBABLE. — CABINET AUX LÉGUMES. ARRIVÉE DE L'HIVER. — INSECTE APPELÉ « *scieur* ». — ÉGLISE TEMPORAIRE.

28 novembre 1834.

Vous avez été surprise et peut-être inquiète de mon silence de plusieurs mois; mais quand je vous dirai qu'il a été occasionné par la maladie, vous comprendrez aisément que je n'ai pu écrire.

Mon mari, ma domestique, mon pauvre petit et moi-même, nous avons tous été en même temps retenus dans nos lits par la fièvre. Vous savez combien j'ai toujours souffert chez nous des fièvres intermittentes, et vous ne vous étonnerez point si elles n'ont pas été moindres dans un pays où les fièvres des lacs, et toute espèce de fièvres intermittentes sont très-fréquentes.

Peu de personnes passent la seconde année sans être attaquées de ce mal cruel. Le mode de traitement consiste à prendre des doses répétées de mercure doux, avec de l'huile de ricin ou des sels, puis du quinine. Les personnes qui ne veulent pas recourir au médecin prennent une infusion de gingembre, ou une forte infusion de thé hysson, ou de toute autre herbe forte, telles que poivre, whiskey, et bien d'autres remèdes sanctionnés par la coutume ou le charlatanisme.

Je ne m'arrêterai sur cette triste époque que pour vous dire à quoi nous avons attribué notre maladie; nous pensons qu'elle a été produite par le mauvais air qui s'élevait d'un cellier situé au-dessous de la cuisine. Quand la neige vint à fondre, ce cellier se remplit d'eau, soit par l'humidité qui filtra à travers la terre spongieuse, soit par une source qui se fit passage au-dessous de la maison. Quoi qu'il en soit, la chaleur des fourneaux et du poêle à la Franklin, dans la cuisine et dans la salle, occasionnèrent une fermentation dans le fluide stagnant, avant qu'on eût pu le vider. Les émanations provenant de cette masse d'eau corrompue, nous infectèrent tous. La domestique, qui était plus exposée à son influence maligne, fut la première qui tomba malade, et ensuite nous devînmes tour à tour incapables de nous assister les uns les autres. Je crois que j'ai souffert un peu plus de la maladie, par la vue des souffrances de mon mari et de mon cher enfant.

J'ai été quitte des fièvres au bout d'une quinzaine, grâce au mercure et au quinine ; il en a été de même pour mon enfant et sa bonne ; mais la fièvre n'a pas quitté mon pauvre mari durant tout l'été, et elle lui a laissé une sorte de dégoût pour toutes ses occupations et une grande tristesse. Ce dernier effet est particulier à cette fièvre ; elle cause à l'âme la même mélancolie qu'une fièvre nerveuse. Mon cher enfant n'a pas été bien portant depuis qu'il a été délivré du mal, et il est aussi pâle que sérieux.

Nous aurions été dans un triste embarras, ne pouvant nous procurer une domestique pour nous soigner, et nous trouvant hors d'état de nous aider nous-mêmes ; je ne sais ce que nous serions devenus dans notre maladie, sans le prompt secours de Marie d'un côté, et de Suzanne de l'autre.

Cet été a été excessivement chaud et sec. Les eaux des lacs et des rivières ont été bien plus basses qu'on ne les avait vues depuis plusieurs années. On restait plusieurs semaines sans voir tomber une goutte d'eau. Cette sécheresse a fait manquer la récolte des pommes de terre. Notre blé d'Inde était très-beau, ainsi que les citrouilles. Nous avions de beau légumes dans le jardin ; surtout les pois et les melons ; les derniers étaient très-gros et bons. La culture du melon est fort simple : on ramasse d'abord la terre avec une houe et l'on forme un monceau, dont ensuite on creuse légèrement le milieu, de manière à former un bassin dont les bords sont un peu élevés ; on met plusieurs graines de melons dans ces creux, et on s'en rapporte pour le reste à la chaleur de l'été ; si l'on arrose les plantes de temps en temps, cela n'en vaut que mieux : le sol, doit être une bonne terre noire, et si les monticules se trouvent disposés de manière à conserver l'humidité, le fruit n'en vient que plus beau. Les cultivateurs habiles qui ont acheté leur science par quelques années d'expérience dans le pays, sont d'avis que les planches d'un jardin ne doivent pas être élevées, ainsi que c'est la coutume, et elles en donnent pour raison, que le soleil pompe plus promptement l'humidité de la terre, lorsque les plantes sont élevées au-dessus du niveau du sol, et la sécheresse fait périr les plantes. Comme cette opinion paraît avoir quelque fondement, je suis portée à m'y conformer.

Les légumes sont généralement beaux et viennent fort vite, si l'on considère la saison avancée dans laquelle ils sont ordinairement mis en terre. Les pois sont toujours beaux, surtout les pois carrés, qui viennent quelquefois dans les champs et dans les terres défrichées qu'on laboure. Nous avons une grande variété de haricots, tous de l'espèce française ; il y en a une sorte de blancs qui grimpent : elle est très productive : on les plante en élevant de petits monticules avec la houe ; on creuse un peu le milieu, et on y jette quatre ou six semences sur les bords ; dès que le haricot pousse sa tige, on enfonce au centre du monceau de terre un pieu de cinq ou six pieds ; les plantes se rassemblent et s'enlacent à l'entour, portant des cosses en profusion, que l'on coupe et que l'on épluche, comme les haricots d'Espagne ; ou bien, frais ou secs, on les fait bouillir, puis on les mange avec de la viande salée ; c'est, je crois, la façon la plus ordinaire de les accommoder. Le haricot précoce des bois est nain ; quand il est sec, il est d'un jaune brillant.

Les laitues sont belles, et peuvent se cultiver aisément de très-bonne heure, en transplantant les semis, qui percent aussitôt que la neige a disparu. Les choux, la savorée et toutes les racines se gardent l'hiver dans les celliers ou *légumiers* ; mais presque toutes les maladies qui attaquent les colons, sous les noms divers de fièvres intermittentes, continues, et de fièvres des lacs, sont engendrées par la mauvaise cou-

63e 64 livraisons. — 30 cent. la livraison.

tume de garder les légumes verts dans des celliers bas et humides, au-dessous des cuisines.

Beaucoup de gens, surtout parmi les pauvres, ne sont pas assez soigneux d'enlever les amas de légumes pourris, qu'on laisse souvent s'accumuler d'une année à l'autre dans ces celliers, et qui infectent toute l'habitation. Quand la maison est petite et la famille nombreuse, l'effet du mauvais air est d'autant plus pernicieux. Ne donnez pas pour cause à vos fièvres et à vos maladies le voisinage des lacs et des marais; « regardez et soignez vos celliers » était l'observation d'un docteur américain un peu brusque, mais expérimenté. Je crois vraiment que le cellier a été la cause de la maladie dans notre maison, durant tout le printemps et l'été.

Un légumier est d'une nécessité indispensable au bien-être d'une famille de colons; s'il est bien construit, avec de doubles murs en bois, et si le toit est bien à l'épreuve de la pluie ou des neiges fondantes, il conserve parfaitement les légumes, le lait et la viande. Vous me demanderez pourquoi, s'il est d'une si grande utilité et d'une commodité si essentielle, chaque défricheur n'en construit pas un.

Eh bien, chère maman, c'est précisément ce que disent tous les nouveaux venus; mais il leur faut apprendre la difficulté qu'on éprouve à se procurer toutes les commodités de cette sorte, à moins qu'on ait (ce qui est assez rare) beaucoup d'argent comptant, et qu'on puisse employer des ouvriers de surcroît. Le travail est si dispendieux et la saison du travail si courte, qu'on va au plus pressé, laissant pour une autre époque plusieurs constructions utiles; et on fait un cellier, qu'un homme en travaillant bien peut creuser en deux jours; quant au légumier, on attend pour le faire que le loisir le permette ou que la nécessité y oblige. Nous sommes nous-mêmes un exemple de cet ajournement forcé; mais le bois est maintenant coupé pour notre légumier, et nous en aurons un au commencement du printemps. Je recommanderais cependant, à tous ceux qui pourraient le faire d'abord, d'en construire un sans délai, comme aussi de creuser un puits; les sources sont à si peu de profondeur au-dessous de la surface de la terre, que cela n'est ni difficile ni dispendieux. Les anses s'épuisent souvent et les ruisseaux tarissent dans les grandes sécheresses; les eaux des lacs et des rivières s'échauffent et prennent un mauvais goût durant le printemps et l'été. Les eaux de source sont généralement bonnes et pures, même par les temps les plus chauds, et rafraîchissent délicieusement.

Notre hiver semble à présent tout à fait venu : depuis le milieu d'octobre la neige est tombée deux fois, et a disparu chaque fois; mais la terre est maintenant dure comme la pierre; le vent glacial du nord-ouest se fait sentir; tout au dehors paraît froid et annonce l'hiver. La sombre ligne de pins qui bordent la rive opposée du lac, est déjà blanche et chargée de neige, tandis que le lac à demi gelé présente une teinte plombée, nuancée seulement par des masses de glaçons qui s'élèvent en pointes et forment comme des baies et des presqu'îles. Le milieu du ruisseau, dans les endroits où le courant est le plus fort, n'est pas encore gelé; mais il court dans l'ombre, comme une rivière entre ses bords glacés. Dans certaines parties où les rives sont escarpées et ombragées de racines et d'arbrisseaux, la neige et la glace prennent les formes les plus fantastiques.

Pendant un beau jour d'hiver, je suis restée à contempler avec un plaisir infini des accidents de glace imitant des cataractes le long de la rivière; et près de l'écluse du

moulin, en examinant ces étranges fantaisies de l'hiver, j'ai pu me figurer l'aspect sublime que doivent présenter les régions arctiques.

Malgré sa longueur et son extrême sévérité, j'aime l'hiver du Canada : c'est décidément la saison la plus saine de l'année ; et ce n'est pas une petite jouissance que d'être délivrés des insectes, qui sont les fléaux de la belle saison.

Nous venons de recevoir votre dernier paquet ; mille remerciements pour ce qu'il contient. Nous sommes enchantés de vos utiles présents, surtout des châles chauds et du mérinos. Mon petit James est très-joli avec son vêtement et son manteau neufs ; ils lui tiendront fort chaud pendant le temps froid : il baisait les jolies pantoufles bordées de fourrure que vous m'avez envoyées, et disait « Minet, minet ». A propos de cela, nous avons un beau chat, appelé Nora-Crena ; c'est un souvenir de notre amie, qui l'a laissé en partant, comme un cadeau pour mon petit garçon. James l'aime beaucoup, et je vous assure que je le considère comme un second chat de Whittington : ni souris, ni chitmunks n'ont osé s'introduire dans nos murs de bois, depuis qu'il a paru ici ; les grillons eux-mêmes, qui nous fatiguaient sans cesse de leur ramage, depuis le matin jusqu'au soir, ont abandonné leurs anciennes retraites. Outre les grillons, qui souvent se multiplient jusqu'à devenir des fléaux intolérables, et détruisent nos habits et nos laines, nous sommes infectés de grosses fourmis, qui courent çà et là, mangeant les confitures, les gâteaux, et toutes les sucreries qu'elles peuvent atteindre ; ces insectes sont trois fois aussi gros que les fourmis noires de l'Angleterre, et elles ont un appétit des plus voraces : quand elles ne trouvent pas de meilleure proie, elles s'entretuent avec la cruauté et l'adresse de l'araignée. Elles paraissent moins sociables que les autres fourmis ; quoique, d'après les troupes nombreuses qui envahissent les maisons, je croirais volontiers qu'elles forment une communauté, ainsi que les autres insectes de leur espèce.

La première année qu'on habite une nouvelle maison construite en bois, on est ennuyé par un craquement continuel, qui choque extrêmement l'oreille ; puis on s'y accoutume. Ce bruit est produit par un insecte, appelé communément « scieur ». C'est la larve de quelque mouche qui dépose ses œufs dans l'écorce des pins. Cet animal, dans son état de ver, est blanchâtre, son corps se compose de onze anneaux ; sa tête est armée d'une paire de pinces courtes et dures. La peau de cet insecte est si rude au toucher, qu'en passant le doigt dessus, on pense à une râpe ; et cependant à l'œil elle paraît très-unie. Vous seriez surprise de l'amas de poudre fine qu'on voit au-dessous du trou qu'ils ont percé durant la nuit. Ces *scieurs* font un beau festin pour les piverts, et ils contribuent les uns et les autres à augmenter la destruction rapide des gigantesques arbres des forêts, qui, autrement, encombreraient la terre de siècle en siècle. Combien est infinie la sagesse qui gouverne la nature ! Combien voyons-nous souvent de grands événements produits par des agents insignifiants en apparence ! Cependant, ce sont tous des serviteurs du Très-Haut, accomplissant sa volonté, et exécutant ses ordres. Un grand besoin qui s'est fait sentir vivement dans cet établissement reculé, c'est-à-dire la célébration de l'office divin, au jour du dimanche, promet d'être bientôt satisfait. On va ouvrir une souscription parmi les colons de ce district et du district adjacent, pour l'érection d'un petit bâtiment qui servira d'église et d'école ; avec le produit de cette souscription, on pourra en outre payer un ministre, pour des époques fixes de service. N... a prêté son salon pour tenir lieu d'église temporaire, et le service y a été fait plusieurs fois par un ecclésiastique écossais fort respectable ; je puis vous assurer que nous avons une congré-

gation très-nombreuse, si l'on considère que les habitants sont très-éparpillés, et que les émigrants se composent de catholiques et de non-conformistes, aussi bien que d'épiscopaux.

Cependant, ces différences de communion ne sont pas aussi incompatibles dans ce pays que dans notre patrie ; et, quel que soit le ministre, on paraît écouter avec joie la parole de Dieu, surtout dans les lieux où le manque d'observances religieuses a été péniblement senti. Puisse la bénédiction du ciel accompagner ceux qui, en esprit et en vérité, voudraient nous rendre l'office public du dimanche, que nous ne sommes que trop portés à négliger.

Adieu.

LETTRE DIX-HUITIÈME.

NOMBREUSES OCCUPATIONS DU PRINTEMPS. — AUGMENTATION DE SOCIÉTÉ ET DE BIEN-ÊTRE. — SOUVENIRS DE LA PATRIE. — AURORE BORÉALE.

Ce printemps nous a donné de nombreuses occupations. La première a été la fabrication du sucre sur une plus large échelle que notre premier essai ; puis nous avons eu des ouvriers pour agrandir convenablement notre maison. On pourra bâtir une cuisine grande et commode ; et nous avons fait de l'ancienne une chambre à coucher ; le légumier et la laiterie sont presque terminés. Nous avons un puits d'eau excellente tout à côté de la porte, et l'on a fini cette semaine la charpente d'une belle grange, comprenant un bon grenier et une étable, avec un endroit pour ma volaille qui m'amuse beaucoup à soigner.

Outre une belle couvée de poulets, qui est le produit de deux poules et d'un coq, ou *rooster*, ainsi que les *Yankees* l'appellent, j'ai quelques canards, et j'aurai cet été des dindons et des oies. J'ai perdu plusieurs de mes meilleures volailles, non pas par le faucon, mais par une horrible bête de la même espèce que notre putois, et qu'on appelle ici *scunck ;* il est beaucoup plus destructeur que le renard ou le faucon ; car, il vient la nuit comme un voleur et envahit le juchoir, laissant ensuite ses victimes décapitées comme souvenir de sa barbarie et de ses penchants sanguinaires.

Nous donnons une plus agréable disposition au jardin, qui, jusqu'ici, n'avait été qu'un enclos carré pour les légumes ; deux ailes à demi-circulaires partent de l'entrée

et remontent jusqu'à chaque côté de la maison ; la barrière est une espèce de treillage travaillé comme les paniers, et semblable aux clôtures que vos paysans appellent treillage de claie : ces barrières sont plus pittoresques que celles que l'on fait en bois fendu.

Le long de cette barrière j'ai commencé à planter une haie vive, avec quelques-uns des arbrisseaux du pays, qui abondent dans nos bois et sur le bord de nos lacs.

Parmi ceux qui sont déjà plantés, il y a deux espèces de chèvrefeuilles à fleurs blanches et roses : les botanistes américains les appellent *quitostium*.

Ensuite j'ai le *spiræa frutex* blanc, qui croît en profusion sur le bord du lac ; l'églantier du Canada ; le framboisier à fleurs roses (*rubus spectabilis*), le bois de cuir (*dircus*) appelé mezeron d'Amérique, ou arbre de mose; c'est un très-joli et en même temps un très-utile arbrisseau, car les fermiers se servent de son écorce au lieu de ficelle pour attacher des sacs, etc. ; les Indiens en cousent aussi quelquefois leurs corbeilles d'écorce de bouleau.

Des groseilles sauvages, des groseilles rouges à grappe, du cacis, des pommiers, puis çà et là un arbre d'aubépine plein-vent, qui porte ici un fruit rouge fort agréable dont j'ai déjà parlé, voilà tout ce que j'ai pu introduire jusqu'à présent dans mon jardin.

Le portique est achevé, et je viens de planter du houblon au pied des colonnes. J'ai deux rejetons extrêmement fertiles d'une vigne sauvage, dont le raisin est de couleur violette; il me vient de l'île qui est près de nous, et je suis impatiente d'en voir les fruits.

Mon mari est gai ; notre cher garçon se porte bien, et court de tous côtés. Nous avons une société choisie de bons amis, qui s'est tellement accrue depuis deux ans que nous ne regrettons guère d'être éloignés de la ville plus peuplée.

Ma chère sœur et son mari sont commodément installés dans leur nouvelle demeure, et ils ont un beau terrain défriché et ensemencé. Nous les voyons souvent et nous nous livrons ensemble au plaisir de causer du foyer paternel, — ce cher foyer qu'on se rappelle toujours avec attendrissement; et nous nous flattons de la douce illusion que, dans quelques années, nous pourrons encore traverser les champs fertiles et les vallons fleuris de notre patrie.

Avec quelle joie nous présenterions nos jeunes Canadiens à leur grand' mère et à leurs tantes; mon petit colon apprendra de bonne heure à balbutier les noms de ces amies si chères quoique inconnues, et à aimer la terre qui a vu naître ses parents, les belles montagnes du nord et ma chère Angleterre.

Il faudrait avoir un cœur dépourvu de sensibilité pour ne pas aimer son pays, et surtout un pays si beau et si agréable; cependant je dois dire que, malgré toute sa rudesse, j'aime le Canada ; et je suis aussi heureuse dans mon humble maison rustique, que si c'était un palais ; l'habitude nous fait chérir bien des choses qui nous déplaisaient d'abord. J'ai toujours eu pour principe d'extraire les douceurs plutôt que l'amertume de la coupe de la vie, et assurément c'est le parti le meilleur et le plus sage. Dans un pays où une activité constante est nécessaire aux colons de tous les âges et de toutes les positions, ce serait le comble de la folie que de détruire son énergie par des plaintes continuelles, et d'attrister son intérieur en ne songeant qu'à regretter tout ce qu'on a laissé dans la mère patrie. Puisque nous sommes ici, tirons-en le meilleur parti possible, et supportons avec sécurité le sort que nous nous sommes fait. Je crois qu'un des principaux éléments du bonheur, c'est de savoir jouir des biens que l'on possède.

Quoique à notre début nous ayons essuyé bien des désappointements, bien des dépenses imprévues et beaucoup de retards ennuyeux, ainsi que des privations qui nous semblaient fort grandes, en somme, nous avons été heureux, surtout dans le choix de nos terres, qui ont considérablement augmenté de valeur; nos plus grandes difficultés sont maintenant surmontées, du moins nous l'espérons, et nous jouirons bientôt des avantages d'une ferme bien montée.

Mon mari s'accoutume au pays, et je sens que mon attachement pour cette contrée se fortifie de jour en jour. Les souches mêmes, qui me paraissaient si affreuses, me semblent avec l'habitude, perdre un peu de leur laideur; les yeux se familiarisent avec tous les objets, même avec les plus déplaisants, jusqu'à ce qu'on n'y fasse plus attention. Dans quelques siècles d'ici, combien cet endroit paraîtra différent! Je puis me le représenter en imagination, couvert de champs fertiles et de bosquets plantés par la main du goût; — tout aura changé, — nos habitations rustiques d'aujourd'hui auront fait place à d'autres, d'un style plus élégant, et l'aisance et la grâce règneront dans ces lieux occupés maintenant par une immense forêt sauvage.

Vous me demandez si j'aime bien le climat du Haut-Canada. Pour parler franchement je ne crois pas qu'il mérite tout ce que les voyageurs en ont dit. La chaleur de l'été dernier a été étouffante; la sécheresse a été extrême, et à quelques égards nuisible, surtout pour la récolte des pommes de terre. Les gelées sont venues de bonne heure, ainsi que les neiges; quant à l'été de l'Inde, cette saison si vantée au loin, il paraît avoir pris congé de nous, car nous ne l'avons guère vu pendant notre résidence de trois années. L'an dernier, il n'y en a pas eu l'apparence, et cette année, un horrible jour sombre qui nous rappela tout à fait les brouillards de Londres, et qui était tout au moins aussi affreux et aussi attristant, fut regardé par les anciens habitants comme le commencement de l'été indien; le soleil était rouge et terne, et un lugubre brouillard jaune obscurcissait l'atmosphère, en sorte qu'il fut presque nécessaire d'allumer des chandelles en plein midi. — Si c'est là un été indien, alors on peut appeler une succession de brouillards à Londres « l'été de Londres », pensais-je, tout en marchant à tâtons dans une espèce de lumière brune et douteuse, qui dure tout le jour; et je fus fort aise quand, après une journée ou deux de forte pluie, la neige et la glace se déclarèrent.

Autant que nous en avons pu juger, ce climat est très-variable; nous n'avons pas eu deux saisons qui se ressemblassent, et l'on suppose qu'il sera encore plus variable, à mesure que le défrichement de la forêt avancera. Près des rivières et des grands lacs, la température est beaucoup plus douce et plus uniforme; plus loin dans les terres, il est rare que la neige permette d'aller en traîneau avant qu'elle soit devenue générale depuis quelques semaines. Nous avons donc l'avantage sous ce rapport, surtout si l'on considère le mauvais état de nos routes. Les voyages en traîneau, sont beaucoup moins fatigants que les autres, quoique encore assez pénibles.

J'ai vu plusieurs fois des aurores boréales, et un splendide phénomène météorologique, qui surpassait tout ce que j'ai jamais vu ou entendu raconter auparavant. Je m'amusai beaucoup d'entendre un jeune garçon, décrivant à un jeune gentleman cet amas d'étoiles filantes qui se succédaient rapidement à travers le ciel : « Monsieur », disait le jeune garçon, « je n'avais jamais rien vu de semblable, et je ne puis comparer cette chaîne d'étoiles qu'à une chaîne de rangeurs de bois. » Comparaison unique, et assurément fort naturelle; tout à fait d'accord avec les occupations du narrateur,

qui avait souvent affaire avec les bœufs et leur chaîne de bûches; et après tout, cette comparaison n'était pas plus rustique que les noms populaires donnés à plusieurs de nos plus magnifiques constellations, — le chariot de Charles, la charrue, la faucille, etc. — L'année dernière, en revenant un soir chez moi, à Noël, de la maison d'un ami, je fus frappée d'une brillante colonne de lumière pâle et verdâtre, vers l'occident: elle s'élevait à quelque hauteur au-dessus de la sombre ligne de pins qui couronnait les rides opposées de l'Otanabée, et répandait dans le ciel une lumière pure et chaste, semblable à celle de la lune à son lever et à son coucher; cette colonne n'était pas tout à fait pyramidale, quoique beaucoup plus large à sa base qu'à son sommet; — elle s'évanouit par degrés, jusqu'à ce qu'une ligne lumineuse et blanche marquât seule la place où elle avait été; et au bout d'une demi-heure environ, cette ligne elle-même disparut totalement. C'était une si belle vision, que je regrettai de la voir s'évanouir, et mon imagination eût volontiers accepté la croyance que c'était la blanche robe de quelque glorieux habitant d'un monde meilleur; — imagination à part, était-ce une exhalaison phosphorique de quelques-uns de nos nombreux marais, ou de nos lacs intérieurs; ou bien ce phénomène se rattachait-il aux aurores qu'on voit si fréquemment sous notre ciel? — C'est ce que je ne saurais résoudre.

Il faut maintenant clore cette épître; j'ai plusieurs lettres à préparer pour des amis, auxquels je n'écris que lorsque j'ai une occasion de le faire *franco*, parce que le port dans l'intérieur des terres est fort coûteux; il faut payer non-seulement pour tout ce qu'on reçoit de New-Yorck, mais aussi pour tout ce qu'on y envoie.

Adieu, ma plus tendre et ma meilleure amie.

Douro, 1er mai 1835.

SUPPLÉMENT.

(*Tandis que cet ouvrage était sous presse, on a reçu de l'auteur les communications suivantes :*)

SUCRE D'ÉRABLE.

Ce printemps, j'ai fait du sucre d'érable d'une plus belle couleur et d'un meilleur grain que je n'en ai jamais vu; et plusieurs anciens colons m'ont assuré que c'était le meilleur, ou très-peu s'en fallait, qu'ils eussent vu eux-mêmes: cet éloge m'engage à indiquer les procédés dont je me suis servi. La liqueur première ayant été réduite, en plein air, à peu près de seize mesures à deux, je la passai d'abord à travers un sac de

flanelle très-fine, faite comme une chausse à passer la gelée, afin de la dégager de ses premières impuretés, qui sont abondantes. Ensuite, je passai la liqueur à travers une autre flanelle plus épaisse dans le pot de fonte où je voulais faire bouillir mon sucre, et tandis qu'elle était encore froide, ou au moins qu'elle n'était que tiède, je battis un blanc d'œuf jusqu'à ce qu'il moussât, et je le versai doucement sur la surface de la liqueur, veillant avec soin le pot, afin de ne pas laisser l'écume bouillir dans le sucre. Quelques minutes avant l'ébullition, il faut ôter soigneusement l'écume avec une écumoire ou une cuillère ; l'écumoire vaut mieux. Je crois que du soin qu'on prend pour extraire toute la parcelle d'écume, dépend, en grande partie, le brillant et la limpidité du sucre. La meilleure règle que je puisse donner pour parfaire le sucre, comme on dit, c'est de laisser bouillir le liquide à gros bouillons : il faut seulement l'empêcher de déborder, en gardant un peu du liquide dans la cuillère qui sert à remuer; et quand il monte jusqu'au bord, ou qu'on le voit s'élever trop vite, on en jette de temps en temps dessus pour l'apaiser; ou si l'on fait bouillir sur un fourneau de cuisine, on ouvre une ou plusieurs des portes du fourneau pour empêcher la liqueur de renverser. Ceux qui terminent leur sucre en dehors de la maison, fixent contre un tronc d'arbre une espèce de croc en bois; on allume le feu près du tronc; on suspend la chaudière au croc ; et grâce à ce moyen si simple (car le premier venu peut l'employer), le sucre ne déborde jamais si on le surveille un peu tandis qu'il bout; mais il faut y apporter une attention continuelle; une négligence peut laisser perdre beaucoup du précieux liquide. Je n'avais qu'un petit fourneau de cuisine pour faire bouillir mon sucre, et nous en trouvions les marmites trop petites et mal faites, en sorte que je craignais d'abord d'être forcée de renoncer à mon essai ; mais je persévérai, et l'expérience m'a convaincue qu'un fourneau est excellent pour cette opération, parce qu'on peut régler la chaleur à son gré.

J'ai éprouvé qu'un des moments les plus inquiétants de l'ébullition, est quand la liqueur commence à ressembler à une écume jaunâtre, et qu'un si grand volume de vapeur s'échappe de la surface, que le contenu du vase en est obscurci. En effet, la liqueur peut alors s'enlever, sans être aperçue de l'œil le plus vigilant. A mesure que la liqueur s'épaissit en sirop, elle devient d'un beau jaune, et semble n'être qu'une écume épaisse. Quand elle avance dans sa confection, les gouttes commencent à tomber limpides et filantes de la cuillère, et si vous y voyez de petites bulles claires et grenues, jetez-en quelques gouttes sur une assiette froide, et continuez à les remuer et à les frotter jusqu'à ce qu'elles se soient tout à fait refroidies. Si elles commencent à granuler, elles seront inégales au toucher, deviendront de couleur paille ou blanchâtre et durciront. On peut alors en sûreté verser le sucre dans un plat d'étain, ou dans un seau ou bassin, ou dans tout autre vase. J'ai essayé de deux moyens après avoir ôté le sucre de dessus le feu, mais j'ai trouvé peu de différence dans leurs résultats, excepté que dans l'un la masse était plus entièrement divisée; tandis que dans l'autre, le sucre restait en gros morceaux, mais également purs et brillants. Dans le premier essai, je continuai à remuer le sucre, jusqu'à ce qu'il refroidît, et qu'il commençât à former une substance épaisse et blanchâtre; les grains se cristallisèrent parfaitement; dans l'autre procédé, que je crois préférable, comme étant le moins embarrassant, j'attendis que la masse fût durcie en sucre, et alors, perçant la croûte en plusieurs endroits, je versai le tout dans une passoire, que je plaçai sur un vase pour recevoir le sirop qui égouttait du sucre. Pendant un jour ou deux, je remuai fréquemment le sucre, qui se dégagea ainsi entièrement de toute humidité, et il acquit un beau grain brillant, qui

avait tout à fait le goût du sucre candi, et ne rappelait aucunement la séve d'érable; il pouvait servir à sucrer toutes choses.

J'ai remarqué qu'en général le sucre d'érable, comme on le fait ordinairement, est dur et compacte, peu grenu et pèse beaucoup en proportion de sa grosseur. Ce fut exactement le contraire pour celui que j'ai fait; il était très-léger pour sa grosseur, parce que toute l'humidité et l'écume en avaient été extraites, au lieu de sécher dans le sucre. Si la saison actuelle eût été un peu favorable, nous aurions fait une bonne provision d'excellent sucre.

VINAIGRE.

Faites réduire vingt-cinq pintes de séve jusqu'à cinq pintes, et, quand il n'y a plus guère que la chaleur du lait qu'on vient de traire, versez-y une tasse du levain (la levûre de houblon peut servir si elle est bonne), laissez le vase dans le coin de la cheminée de la cuisine durant l'été, et peut-être plus longtemps, et vous obtiendrez ainsi un vinaigre beau, peu coûteux, agréable et fort, qui pourra servir pour tout assaisonnement. J'ai suivi ce procédé avec succès deux années de suite. Il faut avoir soin que le tonneau ou baril soit bien enduit et bien cerclé avant d'y verser le vinaigre; parce que la sécheresse de l'été peut faire jouer le bois et fuir le tonneau. Si l'on applique du bon mastic, ou du goudron, ou même du savon noir sur les jointures, et sur le fond du tonneau à l'intérieur, cela l'empêche de s'entr'ouvrir. Les ménagères expérimentées préfèrent la température égale de la cuisine à la chaleur du dehors pour leur vinaigre; elles assurent que la fraîcheur des nuits en ce pays est contraire à la bonne confection du vinaigre, et qu'il se fait tout aussi promptement en le laissant dans la cuisine. Ceux qui sont habiles dans la fabrication des vins et de la bière de ménage pourraient faire d'excellent vin et de très-bonne bière d'érable, à très-peu de frais, c'est-à-dire qu'ils ne coûteraient que la peine de les faire.

Tout colon cultive, comme ornement dans son jardin, ou devrait cultiver du houblon, qui forme, avec la séve, un des principaux ingrédients de la bière d'érable.

LEVURE DE HOUBLON.

Cet excellent, et je pourrais ajouter indispensable article dans tout ménage de colon, remplace très-bien la levûre de bière, et il se fait de la manière suivante, qui est fort simple : Prenez quatre poignées de houblon, faites-les bouillir dans cinq pintes d'eau de rivière, si vous pouvez vous en procurer, jusqu'à ce que le houblon tombe au fond du vase; battez ensemble une petite assiettée de farine et d'eau froide, jusqu'à ce que vous les ayez bien mêlées et épaissies; versez l'eau de houblon toute bouillante dans le vase où vous avez préparé votre pâte d'eau et de farine; qu'une personne verse cette liqueur tandis que l'autre remue la pâte. Quand le tout est assez refroidi pour qu'on puisse y tenir le doigt, ajoutez-y une tasse d'ancienne levûre ou un morceau de levûre sec, pour faire fermenter; quand on a laissé le tout suffisamment fermenter, on met la liqueur dans des bouteilles qu'on bouche. En été, placez-les dans un cellier ou dans tout autre endroit frais; en hiver, c'est aussi la meilleure place pour les empêcher de geler.

Quelques personnes y ajoutent deux ou trois pommes de terre farineuses bouillies et bien écrasées; et c'est une grande amélioration dans les temps froids de l'année. On peut introduire avec un grand avantage des pommes de terre dans le pain; et pour les nouveaux colons, qui sont obligés d'acheter toute leur farine, je crois que ce doit être une économie.

J'ai trouvé le mélange suivant plus agréable au goût et plus léger que le pain de froment fait à la manière ordinaire : Supposons que je veuille faire environ douze livres de pain; je fais bouillir (après les avoir pelées avec soin) trois douzaines de pommes de terre moyennes dans quatre ou cinq pintes d'eau, jusqu'à ce que la liqueur ait l'apparence d'un gruau clair, et que les pommes de terre soient bien mêlées avec l'eau. Je mêle la farine à ce gruau de pommes de terre, sans y mettre d'eau, à moins que par hasard je n'aie pas assez du mélange pour humecter suffisamment ma farine. On suit la même manière de pétrir, de faire fermenter avec du levain, etc., pour cette pâte que pour d'autre pain. En cuisant, elle prend une légère teinte brune, et elle est plus légère que le pain fait à la façon ordinaire. Je considère donc ce mélange comme étant d'un grand secours pour la famille d'un émigrant.

LEVURE DE SEL.

Ce levain est fort en usage parmi les défricheurs américains; mais, quoique le pain soit assurément plus blanc et plus agréable à l'œil que celui qu'on fait lever par un autre procédé, le goût particulier qu'il donne au pain le rend désagréable à quelques personnes. Un autre désavantage est la difficulté de faire fermenter ce levain en hiver, parce qu'il exige une température qu'il est fort difficile de conserver tout un jour en cette saison au Canada. De plus, après que le levain est parvenu à son plus haut point, il retombe et ne se relève plus, si l'on n'en fait usage tout de suite. Aussi, les gens prévoyants, qui connaissent cette particularité, sont sur le qui-vive, connaissent tous les inconvénients d'un pain lourd, ou le désagrément de n'avoir d'autre pain dans la maison que des gâteaux d'avoine.

Autant que je puis m'en souvenir, la levûre de sel se fait ainsi qu'il suit : — Pour une petite cuisson de deux ou trois pains ou pour une grande marmite à cuire un pain (d'environ huit livres), prenez à peu près une pinte d'eau tiède, et délayez, dans une cruche ou dans un pot, autant de farine qu'il en faut pour faire une bonne pâte, pas trop épaisse; ajoutez-y une demi-cuillerée à café de sel, pas plus, et mettez le vase dans une casserole pleine d'eau assez chaude, à peu de distance du feu ou au soleil. L'eau qui entoure le pot dans lequel est votre levûre ne doit guère refroidir au-dessous de sa chaleur première; et pour la maintenir à cette température, on y ajoute de l'eau chaude (dans la casserole, non dans la pâte), jusqu'à ce que tout soit dans un état de fermentation active, ce qui prendra de six à huit heures; alors il faudra y mêler la pâte avec autant d'eau chaude ou de lait qu'il est nécessaire. Pétrissez la masse entière jusqu'à ce qu'elle devienne ferme et ne s'attache plus à la planche. Faites votre pain ou vos pains, et tenez-les chaudement couverts auprès du feu, jusqu'à ce qu'ils lèvent. Il faut les cuire dès que cette seconde levûre commence. Ceux qui cuisent ce que j'appelle un *pain de hutte*, dans un pot de fonte ou dans une marmite placée sur la cendre chaude, mettent lever la pâte sur très-peu de cendre ou sur l'âtre rougi, en retournant

le pot ou la marmite, tandis que le pain lève. Quand il a levé bien également partout, ils mettent des cendres dessous et par-dessous le couvercle, en ayant soin de ne pas donner d'abord une trop grande chaleur. Comme c'est là la manière de cuire la plus ordinaire et la première qu'un défricheur voie mettre en pratique, autant vaut-il qu'il la connaisse à l'avance. Dans les commencements, j'étais portée à murmurer et à me révolter contre l'invention des casseroles ou des marmites pour cuire le pain; mais, comme les fourneaux de cuisine, les fours de fonte et même les fours de briques ou de terre ne poussent pas à commandement dans les bois, ces remplaçants ne sont pas à dédaigner, et servent à plusieurs usages. J'ai mangé d'excellent pain, fort léger, cuit sur le foyer d'un émigrant, dans une de ces marmites; j'ai mangé des pommes de terre bouillies, des viandes, d'excellents légumes et de bonnes soupes, que l'on avait préparés dans cet ustensile universel. Il ne faut donc pas le dédaigner. C'est une de ces choses particulièrement adaptées à la position des défricheurs dans les forêts, avant qu'ils aient réuni dans leurs habitations et autour d'eux les commodités qui sont la récompense tardive de plusieurs années de travail.

Il y a plusieurs autres sortes de levûres semblables à la levure de sel : la levûre de lait, qu'on mélange avec du lait nouvellement trait et un tiers d'eau chaude, et la levûre de son, qu'on fait avec du son au lieu de farine, et que beaucoup de personnes préfèrent à toutes les autres.

SAVON NOIR.

Je ne puis guère donner de recette exacte pour la confection du savon noir ou *savon mou*, n'ayant moi-même jamais eu de règle certaine, et mon expérience est trop bornée pour que je m'en rapporte à moi-même. Cependant j'ai eu d'un homme expérimenté sous ce rapport des avis que je suivrai à l'avenir. Au lieu de faire bouillir le savon, ce qui donne assez de peine, il m'a assuré que la meilleure manière était d'extraire la potasse d'un baril de cendres. Dans cette potasse, il faut mettre quatre ou cinq livres de toute espèce de graisse, telle que des écumes de pot, des couennes de lard ou des restes de graisse fondue; enfin, tout rebut de ce genre est bon. Ensuite on peut placer le baril et son contenu en lieu sûr, dans le jardin ou dans la cour, exposé au soleil à l'air. Avec le temps, la potasse s'incorpore à la graisse. Si la graisse prédomine, on la voit flotter à la surface; dans ce cas, on ajoute plus de potasse; si ce mélange n'épaissit pas, on ajoute au contraire plus de graisse. C'est là la recette la plus simple, la plus facile et la plus claire que je connaisse pour la fabrication du savon, qui jusque-là nous semblait un mystère, quoique une assez grande quantité en eût été faite avec succès le printemps dernier par une de mes domestiques; mais elle n'aurait pu dire pourquoi, faute de pouvoir expliquer d'après quel principe elle avait travaillé.

CHANDELLE.

Chacun fait sa chandelle (c'est-à-dire si l'on a les matières nécessaires pour cela). La grande difficulté pour faire la chandelle, et, autant que j'en puisse juger, la seule dif-

ficulté, c'est de se procurer du suif, chose difficile à un défricheur, jusqu'à ce qu'il commence à tuer de ses bœufs, de ses moutons et de ses cochons, à moins qu'il n'en achète, et un défricheur n'achète rien, s'il peut s'en dispenser. Cependant, durant l'été, on laisse souvent tarir le lait d'une vache qui ne rapporte aucun profit, qui est vieille, ou qui paraît ne devoir pas supporter les rigueurs de l'hiver suivant, et on la laisse chercher sa nourriture jusqu'à ce qu'elle soit bonne à tuer à l'automne. C'est quelquefois un grand avantage que de tuer un tel animal, surtout si le colon a peu de fourrage pour son bétail. La viande en est souvent excellente, et l'on peut faire avec le gras intérieur une bonne provision de chandelles et de savon. Ces chandelles, si on les fait avec trois quarts de graisse de bœuf et un quart de graisse de porc, brûlent mieux qu'aucune chandelle qu'on peut acheter dans les magasins, et coûte plus de moitié moins. On fait simplement fondre le suif dans un pot ou dans une chaudière convenable pour cette opération, et après avoir passé les mèches de coton dans les moules (des moules d'étain ou de fer blanc pour six chandelles coûtent trois schellings dans les magasins et durent un grand nombre d'années), on passe une baguette ou brochette dans la boucle des mèches, à la partie supérieure du moule, et cela sert à tirer les chandelles. Alors on verse dans les moules, jusqu'à ce qu'ils soient pleins, la graisse fondue, mais pas trop chaude. A mesure que la graisse se refroidit, elle se fige et laisse un creux en haut du moule : il faut remplir ce vide quand tout est refroidi. Si les chandelles ne glissent pas facilement hors du moule, on les plonge un instant dans l'eau chaude, et les chandelles sortent alors aisément. Beaucoup de personnes préfèrent faire des chandelles à la baguette pour l'usage de la cuisine ; mais pour moi je crois la peine tout aussi grande, et je donne la préférence, pour la propreté extérieure, à la chandelle moulée. Peut-être est-ce parce que ma domestique et moi nous n'avons pas si bien réussi dans la fabrication des premières.

MARINADES OU CHOSES CONFITES.

L'extrême rareté des légumes printaniers donne du prix aux légumes confits, qui deviennent une addition précieuse pour la table, quand les pommes de terre ne sont pas mangeables. Si l'on a réussi dans la confection de son vinaigre d'érable, on peut, vers la fin de l'été, faire une provision de cornichons, de haricots et de choux confits, etc., etc. ; mais si le vinaigre n'est pas encore venu à point, on peut recourir à deux expédients. Il faut préparer une bonne saumure d'eau et de sel bouillis ensemble, dans laquelle on jette ses cornichons, etc., etc. (Les choux, soit dit en passant, peuvent se conserver très-bons dans le *légumier* ou le cellier, ou dans un trou fait en terre et bien clos, jusqu'à ce qu'on fasse ses marinades.) Ces légumes, gardés dans la saumure, doivent être hermétiquement fermés; et quand on veut les confire, on enlève la couche de dessus, qui n'est pas aussi bonne ; puis on fait bouillir le vinaigre avec des épices et on le laisse refroidir. Il faut préalablement laver les cornichons, les tremper deux ou trois fois dans l'eau fraîche et les faire égoutter ; puis on les met dans un vase de terre, et l'on verse dessus le vinaigre refroidi. L'avantage de ce procédé est évident ; on peut confire en toute saison. Un autre moyen que j'ai beaucoup entendu vanter, c'est de

mettre les cornichons dans un mélange de wiskey (1) et d'eau, et avec le temps ce mélange tourne en bon vinaigre, et conserve la couleur et la fraîcheur des légumes, tandis que le vinaigre les fane souvent, surtout si on le verse bouillant, comme c'est la coutume.

(1) Dans le *Défricheur des forêts* cette recette du whiskey est citée omme un abominal le mélange. Peut-être le spirituel écrivain a-t-il goûté les cornichons avant qu'ils fussent confits à point. Il fait une triste peinture de la cuisine américaine ; mais il assure que la faute en est aux mauvaises recettes. Les renseignements donnés ci-dessus, pour la confection de la levûre, peuvent être fort utiles dans les campagnes, où le manque de levain nouveau se fait souvent sentir.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

pages

INTRODUCTION.

LETTRE Ire. — Départ de Greenock sur le brick *le Laurier*. — Arrangement du vaisseau. — Le jeune passager. — Aspect de la mer. — Manque d'occupation et d'amusement. — Le chardonneret du capitaine. 1

LETTRE II. — On arrive à la hauteur de *Terre-Neuve*. — Le chardonneret du capitaine chante avant la découverte de la terre. — Golfe de Saint-Laurent. — Aspect du fleuve Saint-Laurent. — Navigation difficile de ce fleuve. — Un pêcheur français engagé en qualité de pilote. — L'île de Bic. — Green-Island. — Engagement d'un véritable pilote. — Aspect de Green-Island. — L'île Gros. — Règlements sur la quarantaine. — Emigrants de l'île Gros. — Arrivée en vue de Québec. — Aspect de la ville et de ses environs. . . 2

LETTRE III. — Départ de Québec. — *Le Laurier*, remorqué par un bateau à vapeur. — Fertilité du pays. — Spectacle des rives du fleuve. — Arrivée en vue de Montréal. — Les courants, ou *rapides*. 10

LETTRE IV. — Débarquement à Montréal. — Aspect de la ville. — Ravages du choléra. — Institutions de charité à Montréal. — Cathédrale catholique. — La ville haute et la ville basse — Conversation à l'hôtel. — L'auteur est atteint du choléra. — Départ de Montréal. — A Latchine, embarcation à bord d'un bateau à vapeur. — Coutume de voyager alternativement par des bateaux à vapeur et par des diligences. — Aspect du pays. — Manufactures. — Fours éloignés des maisons. — Puits. — Arrivée à Cornwall. — Installation à l'auberge. — Départ de Cornwall et arrivée à Prescott. — Arrivée à Brockeville. — Vaisseau lancé dans cette ville. — Voyage sur le lac Ontario. — Arrivée à Cobourg. 13

LETTRE V. — Voyage de Cobourg à Amherst. — Difficultés à vaincre pour former un établissement dans les forêts intérieures. — Aspect du pays. — Le lac de Riz. — Mœurs des Indiens. — Voyages en remontant l'Otanabée. — Une hutte et ses habitants. — Bateau de passage. — Voyage à pied jusqu'à Péterborough. 23

LETTRE VI. — Péterborough. — Mœurs et langage des Américains. — Un ingénieur écossais. — Description de Péterborough et des environs. — Fleurs du Canada. — *Shanties* ou huttes. — Privations endurées par les premiers colons. — Manière d'établir une ferme. 32

LETTRE VII. — Départ de Péterborough. — Forêts du Canada. — Chariot et attelage. — Arrivée à une maison rustique sur les bords d'un lac. — Etablissement et premiers travaux. 42
LETTRE VIII. — Inconvénients d'un premier établissement. — Difficulté d'obtenir des provisions et autres objets nécessaires. — Bourrasque de neige et ouragan. — Un été de l'Inde et commencement de l'hiver. — Manière de défricher les terres. 48
LETTRE IX. — Perte d'un attelage de bœufs. — Construction d'une maison en bois. — Besogne du vitrier et du charpentier. — Description de la nouvelle habitation. — Fruits sauvages du pays. — Promenade sur la glace. — Situation de la maison. — Le lac et ses alentours. 53
LETTRE X. — Variations dans la température. — Phénomène électrique. — De l'hiver au Canada. — Absence de toute tradition poétique dans cette contrée. — Manière de faire le sucre. — Saison de la pêche. — Manière de pêcher. — Chasse au canard. — Une famille d'Indiens. — Papouses et leurs berceaux. — Manufactures indiennes. — Grenouilles. 60
LETTRE XI. — Quels sont les émigrants faits pour le Canada. — Qualités indispensables pour réussir. — Emission de capitaux. — Articles utiles qu'il faut apporter. — Occupations d'une famille de colons. — Manque de patience et d'énergie chez quelques femmes. — Conduite de la laiterie. — Fromage. — Du maïs et de sa culture. — Des pommes de terre. — Du prix de la main-d'œuvre. 69
LETTRE XII. — *Un essaim rongeant.* — On brûle les piles de bois. — Récolte de l'année. — Bétail et ustensiles de la ferme. — Comparaison entre le prix du froment et celui du travail. — Choix des terres, et leurs avantages respectifs. — Défrichement des terres. — Ouragan dans les forêts. — Temps variable. — Insectes. 76
LETTRE XIII. — Bonne santé pendant la rigueur de l'hiver. — Inconvénients causés par l'éclat de la neige. — Traîneaux. — Orthographe indienne. — Visite à un campement indien. — Histoire d'un Indien. — Un bossu indien. — Ornithologie du Canada. . . 82
LETTRE XIV. — Utilité des connaissances en botanique. — Herbe du feu. — Salsepareille. — Superbe lis d'eau. — Plantation de riz. — Fraisier d'Inde. — Ancolie écarlate. — Fougères. — Herbes. 95
LETTRE XV. — Récapitulation de divers sujets. — Progrès de l'établissement. — Le Canada, terre de l'espérance. — Une visite à la famille d'un officier de marine. — Ecureuils. — Visite chez un ministre émigrant, et son histoire. — Premières difficultés qu'il lui faut vaincre. — Le caractère, les dispositions et les habitudes des émigrants sont les causes qui assurent leur succès ou leur ruine. 104
LETTRE XVI. — Chasseurs Indiens. — Voyage en canot. — Privation de bibliothèques dans les forêts. — Nouveau village. — Progrès de toute espèce. — Mouches de feu. . 117
LETTRE XVII. — Fièvres. — Maladie de la famille. — Cause probable. — Cabinet aux légumes. — Arrivée de l'hiver. — Insectes appelés *scieurs*. — Eglise temporaire. . . . 124
LETTRE XVIII. — Nombreuses occupations du printemps. — Augmentation de société et de bien-être. — Souvenirs de la patrie. — Aurore boréale. 128
SUPPLÉMENT. — Sucre d'érable. — Vinaigre. — Levûre de houblon. — Levûre de sel. — Savon noir. — Chandelle. — Marinades ou choses confites. 131

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.